



Univer
BIBLIOTHECA

10,00

200

400

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

LES
SOIRÉES D'HIVER,
OU
RECUEIL
DE MORALITÉS
MISES EN ACTION.

*Il vero condito in molli versi
I più schivi allettando ha persuaso ;
Così a l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor gli orli del vaso ;
Succchi amari , ingannato , in tanto ei beve ,
E da l'inganno sua vita riceve.*
Gieruf. liber. cant. 1. ott. 3.



A LIÈGE.

M. DCC. LXXI.



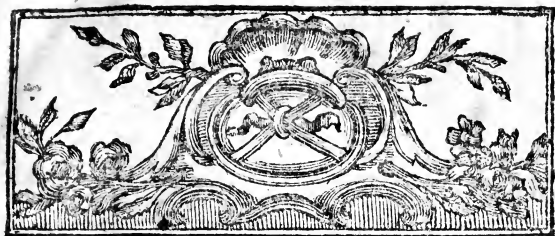
PQ

1275

.565

1791

bell. spec.



A MONSEIGNEUR,
LE PRINCE

D E

GHISELLES - RICHEBOURG ,

*Prince du St. Empire Romain , Grand
d'Espagne de la première Classe , &c.
&c. &c.*

MONSEIGNEUR ,

*C E n'est pas à la naissance la plus
illustre , au rang le plus distingué , ni
aux titres les plus éclatans que j'ai*

désiré de rendre l'hommage que vous daigniez accepter aujourd'hui. J'ai désiré qu'il fût un tribut de vénération pour les vertus dont j'ai été témoin, & de reconnoissance pour les bontés dont vous m'honorez. Puissent, MONSEIGNEUR, puissent ces sentimens vous paroître aussi vrais & aussi sincères, qu'ils paroîtront justes à tous ceux qui jouissent de l'avantage de connoître votre ame.

J'AI l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR;

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur B*****

P R É F A C E.

LE Curé d'un petit Village lisoit l'Evangile du jour avec un Missel tout vermoulu ; à chaque mot que lui déroboit un trou de vermoulure , il substituoit le mot *Jesus* ; de sorte que le Seigneur du Village lui dit après la Messe ; „ M. le Curé , „ il me paroît qu'il est plus parlé „ de *Jesus* dans l'Evangile d'aujourd'hui que dans ceux des „ autres jours ; du moins le mot „ *Jesus* s'y trouve bien souvent. „ Monsieur , Monsieur , répond „ le bon Curé , en tout cas ce „ mot-là en vaut bien un autre. „

LECTEUR , ce Conte est mon

Histoire. On trouvera peut-être les mots d'*humanité*, de *bienfaisance*, de *justice*, de *vertu*, d'*honnêteté* trop prodigués dans ce petit Recueil : Lecteur, ces mots-là en valent bien d'autres.



MORALE



L E S

SOIRÉES D'HIVER.

L'AUTRE CANDIDE,

O U

L'AMI DE LA VÉRITÉ;

C O N T E.

CHAPITRE PREMIER.

IL Y ÉTOIT un bon garçon que
Candide ; non pas celui qui
étoit si amoureux de la belle
Cunégonde de Thunder-ten-tronckh ;
mais un autre Candide qui vivoit trente
siècles avant , & à plus de quatre cent

A

lieues de la Westphalie. Ce n'est pas que j'ai peur qu'on ne s'y trompe , & qu'on ne prenne notre Candide pour l'Optimiste malgré lui; le Docteur Ralph y a mis bon ordre : mais il y a des lecteurs auxquels il faut rendre raison de tout.

N O T R E Candide nâquit dans un petit hameau de la Province de Che-Kiang à peu de distance de Hang-Cheu, vers le temps que Vu-Tsim, fils de Siao-ye, vingtième Empereur de la Dynastie de Xanga, rendoit la Chine heureuse sous des loix sages & douces. Son père étoit un marchand de soie, dont les mûriers ne couvroient que deux lis de terrain , mais qui étoit riche, parce qu'il vivoit sans faste & sans luxe; il payoit bien ses ouvriers, faisoit honneur à ses obligations, & ne vouloit pas avoir de procès. Il étoit difficile à la vérité d'en avoir dans un pays où on ne mentoit presque jamais : car un Mandarin qui avoit gouverné long-temps la Province, y avoit établi une loi qui a passé depuis dans quelques contrées des Indes, & en vertu de laquelle, tout homme qui avoit menti

une fois , étoit condamné à garder un silence éternel , & exclus à jamais des charges publiques. Aussi la plus grande injure que l'on pût dire à quelqu'un de Che-Kiang , c'étoit de donner un démenti ; & si on en donnoit un , on étoit obligé , sous peine de mort , de prouver la vérité de son accusation ; si on la justifioit clairement & sans demi-preuves , le menteur étoit sur le champ déclaré inhabile aux emplois publics & obligé de se taire ; mais l'accusateur étoit condamné en l'amende , pour avoir été cause de la découverte d'un crime si bas.

C'ÉTOIT chez ce peuple ami de la vérité que vivoit Tzum-Kcheu , père de Candide : il y avoit long-temps que cet honnête-homme gémissoit de n'avoir pas d'enfans , lorsqu'enfin sa compagne devint enceinte. Comme c'étoit alors la mode que les Fées se mêlassent de tout , Tzum-Kcheu en appella une aux couches de Xuam-Tzié ; elle se nommoit Sincère & avoit beaucoup de crédit à Che-Kiang. Dès que les premières douleurs se firent sentir , la Fée fit quelques conjurations qui surprirent beau-

coup le bon-homme, & ayant marmoté à demi-voix quelques mots qu'il n'entendit pas, sa femme se trouva tout d'un coup heureusement délivrée. Sincère alors leva les yeux au ciel, & ouvrant son grand livre, elle y chercha le destin de l'enfant qu'elle nomma Candide. Après avoir feuilleté long-temps, elle lut cet oracle : » S'il reste dans son pays plus » tard que jusqu'à l'âge de dix-huit » ans, les malheurs les plus affreux le » menacent ; & il ne pourra y rentrer » qu'après avoir trouvé quelqu'un qui » ne lui voudra pas de mal, après » avoir entendu de lui la vérité.

TZUM-KCHEU & sa compagne pleurèrent beaucoup de la nécessité où ils étoient de perdre leur fils avant qu'il eût atteint dix-huit ans ; mais Sincère les contola en les assurant qu'elle veillerait sur lui, & qu'elle le protégerait toujours. Après cela, elle prit congé de l'honnête couple, en lui recommandant de donner à Candide une éducation digne du nom qu'il portoit.

LES bonnes gens ne pouvoient guères lui en donner une autre : il n'y

avoit à Che-Kiang alors , ni maîtres à danser , ni écuyers , ni maîtres d'armes , ni maîtres de philosophie ou de langues. Quand un enfant étoit parvenu à l'âge où on en pouvoit faire quelque chose , on lui laissoit les graces libres & fières de la nature , au lieu de lui en donner d'empruntées , & quand les qualités extérieures manquoient à quelqu'un , on ne l'en aimoit & ne l'estimoit pas moins , pourvu qu'il fût homme de bien , & digne de ses compatriotes par les qualités du cœur ; comme d'ailleurs à Che-Kiang on n'étoit pas obligé de se faire tuer pour effacer une insulte , & qu'on ne laissoit pas d'avoir du courage , toute la gymnastique de la Province consistoit à envoyer un enfant chercher son dîner à quelques lis de distance , ce qui les rendoit si robustes & si agiles , que le peu de chevaux qu'il y avoit dans le pays , ne servoient qu'à transporter des fardeaux ; chacun se contentoit de dire la vérité dans la langue du Pays , & on l'apprenoit bien , pour prévenir même jusqu'aux mal-entendus , qui , s'ils ne ressembloient pas en tout au mensonge , font quel-

quefois autant de mal ; mais on n'en apprenoit point d'autre , parce qu'une langue suffit à qui ne veut tromper personne. Quant à la philosophie , toute celle des Che-Kiangiens , étoit de faire le bien & d'aimer l'équité , & chacun l'enseignoit à ses enfans ; un bon père eût rougi que son fils eût appris d'un autre que de lui à aimer & à pratiquer la vertu.

CE fut là l'éducation de Candide : il apprit de son père à se soumettre aux règles inflexibles & sévères de la justice & de la vérité ; & l'exemple de sa mère lui montra à y joindre les qualités sociales , la douce humanité , la tendre bienfaisance , l'amour des hommes & l'indulgence pour leurs défauts.

CANDIDE ainsi élevé fut à dix-huit ans un jeune homme fort doux , fort franc , fort honnête , qui pensoit toujours ce qu'il disoit , quand il parloit d'après lui-même , & qui disoit ce qu'il pensoit quand on l'interrogeoit : il aimoit sincèrement la vertu , il la pratiquoit , & n'étoit point pour cela regardé comme un prodige , tant elle étoit commune à Che-Kiang. On pouvoit

juger par l'exemple de cette heureuse Province , combien de vices étouffe le désespoir de les cacher ; & c'étoit-là le but que s'étoit proposé le Sage qui avoit donné des loix à Che-Kiang.

NOTRE jeune homme déjà si digne de son Pays , soupira de la nécessité de le quitter ; Tzum-Kcheu l'avoit instruit de l'oracle de la Fée Sincère ; il l'exhorta encore à ne jamais rien mettre en balance avec la vérité , pas même la vie ou son bonheur , il lui donna sa bénédiction paternelle , mêla ses larmes avec les siennes , lui souhaita un prompt retour & lui dit adieu.

UN bâtiment Tunquinois qui étoit à la rade de Hang-Cheu , & qui n'attendoit que le vent pour partir , servit à propos l'impatience que Candide avoit de quitter Che-Kiang pour commencer ses épreuves. Le vent qu'on désiroit s'étant enfin levé , on mit à la voile , & voilà Candide embarqué.



C H A P I T R E I I.

QUAND on est sur un vaisseau , c'est à peu-près à ce que j'imagine , comme lorsqu'on est sur une voiture publique ; on se tient des propos qui ne signifient rien , seulement pour faire connoissance ; & quand on doit aller loin ensemble , on cherche quelqu'un en qui on puisse avoir assez de confiance , pour s'y attacher plus particulièrement & lui parler à cœur ouvert.

LES passagers avec lesquels étoit Candide , étoient un vieux marchand de Kesho , une Coréenne qui alloit , disoit-elle , rejoindre son mari à Macao , un jeune militaire qui la cajoloit beaucoup , quoiqu'elle ne fut guère jolie , & un Bonze de la Secte de Combadaxi , que l'Empereur du Japon avoit bannie de ses Etats. Ce Prince avoit pour maxime , que s'il y avoit dans son empire un homme qui ne labourât point , ou une femme qui ne filât point , quelqu'un souffroit de froid , ou de faim. D'ailleurs , cette Secte , aveuglément soumise à un chef qui ne résidoit point dans

le Japon, avoit publié une doctrine horrible, dont plusieurs catastrophes avoient été les suites, & elle envahissoit les richesses de l'Etat.

CANDIDE au milieu de ces gens écoutoit leur conversation sans dire mot ; le Bonze ne tarissoit point sur les louanges de Combadaxi, & sur les maux terribles que la chute de sa morale causeroit au Japon ; le marchand crioit beaucoup contre une banqueroute immense que les Combadaxiens avoient faite ; l'Officier ne leur pardonnoit pas trois assassinats dont leurs maximes meurtrières avoient été la cause ; la Coréenne, on ne fait pourquoi, applaudissoit à tout le mal qu'on disoit de la Compagnie.

LE Bonze se défendoit le mieux qu'il pouvoit, & s'en rapportoit souvent à notre jeune homme ; c'est ce qui arrive assez ordinairement à ceux qui savent se taire ; on les respecte, on les craint, on désire leurs suffrages, sans trop savoir pourquoi. Candide avoit un air équivoque & indécis, que les uns & les autres pouvoient expliquer en leur faveur,

ON le pressa enfin de dire ce qu'il pensoit : je ne fais pas trop de quoi il s'agit, répondit Candide, mais il me semble que vous mettez trop de passion & de chaleur dans ce que vous dites contre cet homme & sa Secte ; elle peut être aussi funeste, aussi dangereuse que vous le dites ; je n'en fais rien ; je n'en veux juger ni sur vos accusations, qui me semblent trop violentes, pour être tout-à-fait vraies, ni sur l'apologie que ce Bonze fait de son Institut ; elle me semble trop mal liée & trop foible pour y croire : mais ce que je fais, ce que je vois, c'est que cet homme est malheureux, persécuté ; comme tel il a droit à la compassion & au respect des âmes sensibles & honnêtes : il y a de la cruauté, & de la bassesse à affliger un infortuné..... Candide n'en dit pas davantage, l'air mécontent de toute la compagnie, lui apprit qu'il ne trouveroit pas là l'homme à qui on pouvoit dire la vérité.



C H A P I T R E I I I.

PENDANT la route , le Bonze , qui n'avoit pas été aussi fâché que les autres de la tirade de Candide , & qui d'ailleurs paroissoit vouloir attirer sa confiance & s'attacher à lui , le Bonze lui fit confidence qu'il avoit fait un discours qu'il vouloit envoyer au grand Daïro , par lequel il prétendoit prouver que ce Pontife Souverain devoit anathématiser les Princes qui chassoient les Combadaxiens de leurs Etats , & délier leurs sujets du serment de fidélité , sous prétexte qu'il vaut mieux obéir à l'Etre des Etres qu'aux Puissances de la terre , & que tout est permis contre un Roi qui tyrannise la conscience de ses Sujets , & chasse ceux qui la gouvernent. Quoi ! mon Révérend Père , dit au Bonze l'habitant de Che - Kiang , vous avez fait un discours en forme , pour prouver des propositions aussi détestables , aussi fausses , aussi révoltantes que celles-là ! Si vous en étiez convaincu devant le premier Mandarin de la Chine , il vous feroit étouffer comme un monstre. Eh !

de quel droit, s'il vous plaît, osez-vous juger ainsi les Peuples & leurs Souverains ? Quoi ! vous prêchez une Religion de paix , de douceur , de justice , vous abhorrez le sang , dites-vous , & vos dogmes séditions mettent à la main du premier fanatique, assez malheureux pour vous croire, un poignard levé sur le sein des Rois ! Vous me faites frémir. Notre Confut-zée, qui valoit bien votre Combadaxi, a dit en termes formels : *Ton Souverain est ton Père & ton Maître ; la soumission & l'amour sont l'hommage que tu lui dois ; ton sang doit couler pour lui au premier signal , parce qu'il est établi par la main de Dieu pour te commander.* Organes d'une loi sacrée ! voilà la morale que vous devez prêcher.

LE Combadaxien fut très-fâché de s'être montré à découvert à Candide : comme il craignoit qu'il ne l'accusât à Macao , où l'on ne croyoit pas à l'infailibilité du grand Daïro , ni au droit qu'il prétend avoir de disposer des couronnes au nom de Tensio-Dai-Dzin , il résolut de le prévenir : il alla dire au Capitaine , que ce jeune homme ne

croÿoit ni aux Thay-Bou ; ni au Baume de vie du Sr. Lelievre , & qu'il soutenoit qu'on pouvoit sortir le premier jour de l'année , pourvu qu'il ne plût pas trop fort , & qu'il ne fît pas trop froid ; c'est un impie , ajouta-t-il , & il est à craindre que le vaisseau ne submerge s'il y reste : il voulut ensuite engager le Capitaine à le relâcher dans quelqu'Isle déserte , pour éviter les malheurs que le ciel feroit tomber sur le vaisseau , si un pareil incrédule y restoit. Le Tunquinois , qui n'étoit pas superstitieux , répondit au Bonze , que la façon de penser du jeune passager ne lui donnoit pas le droit d'être cruel envers lui , & que s'il étoit vrai qu'il fût un impie , ce dont il se soucioit peu , c'étoit à la Divinité offensée à venger ses droits.

CET honnête homme fit plus ; il avertit Candide de la haine que le Combadoxien paroissoit avoir conçue contre lui , & sans en savoir la cause , il lui conseilla d'y prendre bien garde , parce que , lui dit-il , la rancune des Bonzes & sur-tout des Combadoxiens est implacable , sourde & dangereuse. Le

Che-Kiangien sentit toute la vérité de cet avis : Agramilda, c'étoit ainsi que le Bonze se nommoit, paroissoit lui faire plus d'amitié que jamais ; il invitoit souvent Candide à venir prendre avec lui d'excellent thé impérial dont il avoit fait provision : mais notre jeune homme, qui avoit appris que les sectateurs de Combadaxi étoient de dangereux Apotiquaires, pénétoit les desseins d'Agramilda, en frémissoit, & se désoit également de ses manières doucereuses & de son thé. Bien lui en prit ; le Bonze avoit résolu de l'empoisonner, & sans l'avis charitable du capitaine, c'en étoit fait de Candide, pour avoir dit la vérité.

C H A P I T R E I V.

O SINCÈRE ! Sincère ! Quand trouverai-je celui qui entend une vérité désagréable sans se fâcher ? Quand pourrai-je retourner à Che-Kiang, & revoir mes bons compatriotes ? C'est ainsi que parloit Candide, en mettant pied à terre à Macao, où le vaisseau

arriva après une navigation courte & heureuse.

LA le Che-Kiangien se sépara de ses camarades , résola de faire quelque séjour dans cette Ville : le grand commerce qu'on y faisoit y attiroit un nombre infini d'étrangers ; & parmi tant de peuples différens , Candide espéroit de trouver un homme à qui la vérité ne seroit pas odieuse. Sincère lui avoit donné un talisman , dont la vertu étoit d'inspirer l'amitié & la confiance à la première vue ; j'ai oublié de le dire ; mais on ne peut pas songer à tout : notre jeune homme n'eut donc pas de peine à faire connoissance avec beaucoup de négocians que leurs affaires retenoient à Macao.

Parmi ceux avec qui Candide fit connoissance , il se lia plus particulièrement avec un homme d'environ cinquante-cinq ans , qui de l'Isle de Formose étoit venu s'établir à Macao comme banquier. Ce banquier avoit un air de bonhommie & de probité qui annonçoit un homme vrai. Il débuta en effet avec le jeune voyageur par quelques brusqueries qu'il croyoit des vérités :

celui-ci en fut fort aise , parce qu'il s'imaginoit bonnement qu'un homme qui aime à dire ce qu'il pense , entend volontiers des autres ce qu'ils pensent à leur tour , & il se promit bien de ne pas l'épargner à la première occasion. La femme du banquier , qui à l'âge de quarante-six ans qu'elle avoit , se croyoit belle encore, quoiqu'elle ne l'eût pas même été à vingt, faisoit beaucoup d'agaceries à Candide , dont l'air doux & naïf lui plaisoit. Candide y faisoit si peu d'attention , qu'elle fut obligée pour entrer en matière , de lui demander s'il n'avoit jamais aimé..... Non , Madame , & je ne veux jamais aimer qu'à Che-Kiang ; c'est , m'a-t-on dit , le seul pays où les femmes soient bien sincères , & où elles ne fardent ni leurs sentimens ni leur visage. La Formosienne auroit rougi , si elle l'avoit pû , mais cette réponse la mit fort en colère. Son mari n'y avoit pas pris garde , & faisoit toujours beaucoup de caresses à Candide , qui de son côté y répondoit le mieux qu'il pouvoit. Candide qui avoit des remises sur Tchao-King , & qui n'avoit pas envie d'aller si-tôt dans cette

Ville ,

Ville, songea que sa nouvelle connoissance pourroit s'en accommoder, & lui en donner partie en argent, partie en autres remises sur Louvo, où il avoit dessein d'aller, après avoir passé quelque temps à Macao. Le banquier y consentit, mais ce fut à un intérêt si haut, que Candide ne put s'empêcher de lui dire fort naturellement, qu'un Baniane (qui sont les Juifs de l'Asie,) le traiteroit mieux, & qu'à Che-Kiang on regarderoit comme un frippon celui qui feroit ainsi des affaires au denier quinze.

IL n'en fallut pas davantage pour que le Formosien, qui aimoit mieux dire des duretés que d'entendre la vérité, se brouillât irréconciliablement avec Candide : il se fit aussi des ennemis de toutes les connoissances qu'il avoit faites, parce qu'il ne put leur dissimuler ce qu'il pensoit des petites finesse qu'il voyoit employer dans le commerce, où la bonne foi seule lui paroissoit devoir regner. Le Che-Kiangien se vit donc abandonné de tous ceux qui l'avoient d'abord accueilli, on se le montrait même au doigt comme un

homme dangereux , & bientôt il ne put plus voir plus personne.

C H A P I T R E V.

CANDIDE cependant , ne dût-il jamais rentrer dans son pays , étoit bien décidé à ne jamais mentir ni flatter. Autant valoit s'imposer la loi de se taire , mais enfin il faut bien remplir son sort. Après tout , se disoit-il , un Combadaxien , une folle , un fripon , ne sont pas faits pour entendre une vérité déplaisante ; leurs âmes communes & viles , n'ont rien qui les dédommage d'un défaut ou d'un vice démasqué malgré leurs efforts. Un philosophe , un sage , un grand homme est le seul qui mérite d'entendre l'austère vérité.

EN réfléchissant ainsi , Candide se promenoit dans une plaine charmante à deux lis de Macao ; sa rêverie l'éloignant insensiblement de cette Ville sans qu'il s'en apperçût , il se trouva vers la fin du jour auprès d'une maison magnifique , ornée de jardins superbes ,

& entourée de campagnes fertiles & bien cultivées : des cabanes proprement enjolivées & répandues çà & là , mon-
troient qu'un peuple nombreux & fortuné les habitoient. Des cultivateurs retournoient chez eux en chantant ; leurs femmes & leurs enfans les attendoient avec impatience , & les embrassoient à leur arrivée , comme s'il y avoit eu un an qu'ils ne se fussent pas vus. Le bon Che Kiangien étoit pénétré de joie de ce spectacle : ici , se disoit-il à lui-même , ici demeure un ami de l'humanité : sa main bienfaisante fait ici regner le bonheur : allons-le voir ; je trouverai sans doute avec lui la fin de mon exil.

ARRIVÉ à une avenue qui menoit à la maison qu'il avoit admirée, Candide apperçut un jeune homme qui s'y promenoit un livre à la main , & dont l'air sensible & spirituel prévenoit en sa faveur. Candide s'avança vers lui & lui demanda à qui appartenoit la maison qu'il voyoit. Il faut , répondit le jeune homme , que vous soyez bien étranger , pour ignorer que c'est ici que le célèbre Elri-Vtao , le plus grand homme

qui ait illustré la Chine depuis Confut-zée , a fixé sa retraite , & qu'il passe ses derniers jours dans un repos philosophique. Quoi ! repartit Candide , c'est-là qu'habite l'Auteur de Peromé , de Reïza , d'Epiedo , de Zeirla , de la Rhéniade & de l'Ingénu ! ce grand homme , ce défenseur hardi des droits de la raison & de l'humanité ! ce génie sublime & fécond qui mérita d'être l'ami des Rois , & qui sans doute leur fit entendre la vérité ! oui , répondit le jeune homme , & sa retraite est pour lui une occasion d'exercer les vertus dont il a toujours recommandé la pratique ; ses vassaux ne sont point foulés , le fruit de leurs sueurs est à eux , ils en jouissent en paix , & c'est à Elri-Vtao qu'ils en ont l'obligation. Cet homme sublime est l'appui des malheureux ; les Laacs , les Er-Vfin ont trouvé en lui un protecteur , un père ; leurs malheurs avoient fait trembler l'Univers , la bonté compatissante d'Elri-Vtao les a terminés : & moi qui vous parle , moi , j'étois jeune & sans fortune ; des envieux ne me pardonnèrent pas quelques succès heureux dans la

carrière des lettres ; le malheur me poursuivoit , Elri-Vtao le fut , & m'offrit un azyle. Plus Candide entendoit louer Elri - Vtao , plus sa joie redou- bloit , & plus il desiroit de le voir & de lui parler. Ah ! sans doute , disoit-il , un si grand homme entendra la vérité sans peine , & je retournerai à Che-Kiang.

PENDANT que Léaphar (c'étoit le nom de l'inconnu) occupoit ainsi Candide des éloges d'Elri-Vtao , ils marchaient vers la maison. Le Che Kiangien avoit accepté avec reconnoissance l'offre d'être présenté , & sur ce que Léaphar lui demanda qui il étoit : mon nom est inconnu , dit Candide , & je désire qu'il le soit toujours ; j'aime la vertu & la vérité : c'est le seul titre que j'aie pour mériter l'honneur de voir & d'admirer Elri-Vtao. En parlant ainsi , Candide entra avec le secret frémissement qui agite une ame religieuse quand elle va adorer la divinité dans le temple qu'elle habite. Dès qu'Elri-Vtao vit notre jeune homme , le talisman de Sincère opéra , & il l'embrassa avec beaucoup de cordialité. Candide ce,

pendant avoit peine à se remettre ; & ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il fut à son aise avec Elri-Vtao , qui l'engagea sans peine à rester quelques jours chez lui. Pendant le souper , on parla beaucoup de la tolérance , de l'humanité , de la superstition , des erreurs de l'histoire , & des mensonges imprimés. C'étoit où triomphoit Elri-Vtao ; il est vrai qu'il se répétoit quelquefois , mais on l'admiroit toujours , mais on l'écoutoit toujours avec le plus grand plaisir. Candide lui témoigna sincèrement qu'il le regardoit comme le génie le plus rare , comme la plus belle ame qui existât ; que ses écrits , que ses actions le mettoient au dessus de tout ; Elri-Vtao étoit fort content du jeune homme.

C H A P I T R E V I.

CANDIDE en se couchant disoit : j'aurai bientôt des nouvelles de la Fée ma protectrice ; car quelque vrai que je sois avec Elri-Vtao , je ne puis avoir que des choses obligeantes

à lui dire ; avec lui , les éloges sont le langage de la vérité. Cependant voyons jusqu'au bout.

LE lendemain Candide se fit introduire dans le cabinet d'Elri-Vtao ; celui-ci lui fit encore plus d'amitiés que la veille , & ayant fait quelques questions au Che - Kiangien , celui-ci lui raconta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé. Vous n'avez pas encore essuyé de grands malheurs , lui dit le sage vieillard , mais attendez-vous à tout , si vous voulez dire la vérité aux grands , & à tous ceux que la flatterie a gâtés. Oh ! reprit Candide , j'espère que je n'aurai plus besoin de faire de nouvelles recherches , & que mon retour à Che-Kiang ne sera plus long-temps différé. Si quelqu'un peut entendre la vérité , c'est un sage qui a éclairé l'univers. La louange à part , reprit Elri-Vtao , (& cependant je suis plus sensible aux vôtres qu'à celles de qui que ce soit) je vous dirai qu'en effet j'aime la vérité , & que je regarderois comme un homme bien vil , comme un traître , comme mon ennemi , celui qui mentiroit pour me flatter. Tant mieux , tant

mieux , disoit toujours Candide.

AU bout de quelques jours la confiance fut parfaitement établie entr'eux deux. Elri-Vtao dit à notre jeune homme qu'il avoit fini une Tragédie qu'il vouloit envoyer à Pekin , & qu'il le prioit de lui en dire son sentiment. Surtout , ajouta t-il , dites moi ce que vous pensez , & ne me flattez pas. Je vous aurai plus d'obligation de me montrer les défauts de ma pièce , que d'en louer les beautés , s'il y en a.

ELRI - VTAO lut ensuite sa pièce à Candide , qui l'écouta d'un bout à l'autre , avec plus d'attention que de plaisir. Quand il eut fini , Candide lui dit sans détour que la fable de sa pièce étoit à peu près la même que celle d'une autre Tragédie qu'il avoit donnée quelque temps avant , que l'intérêt , les situations & le dénouement étoient précisément les mêmes ; au reste , ajouta le sincère jeune homme , vous avez voulu , ce semble , peindre les mœurs des Chestys & des Sparnes , mais qu'il y a loin de là à la peinture forte & vraie que , dans un autre ouvrage , vous avez faite des Chinois & de leurs vainqueurs !

pour le style & la versification , je vous avoue que je ne vous y reconnois pas , & si vous en croyez ma franchise , vous ne donnerez pas cette pièce au public. Votre nom la garantira d'une chute décidée ; mais il n'y a que le succès le plus grand , le plus brillant , qui soit digne de la réputation d'Elri-Vtao. Il y a sans doute des beautés de détail ; mais ce n'est pas par là que l'Auteur de Peromé , de Réiza & de de Misaméris doit être admiré.

Si les grands hommes étoient sans foiblesse , cette critique honnête & juste auroit étoit bien reçu d'Elri-Vtao ; il y étoit si supérieur par vingt triomphes éclatans & mérités , que la sincérité de Candide n'auroit pas dû lui déplaire : mais les applaudissemens de toute l'Asie , dont Elri-Vtao jouissoit à toutes sortes de titres , depuis plus de quarante ans , l'avoient rendu trop sensible à la plus légère censure. Il commença par accabler Candide de plaisanteries amères & piquantes , & il finit par le mettre à la porte. Candide s'en retourna tristement à Macao , en plaignant un si grand homme de n'être pas au-dessus

des foibleſſes de l'humanité , & pénétré de douleur , non du tort qu'Elri-Vtao avoit avec lui , mais de ſe voir arracher l'eſpoir dont il s'étoit flatté de revoir bientôt ſa patrie.

CEPENDANT il ne pouvoit reſter à Macao où ſa réputation le faiſoit fuir de tout le monde : il partit pour Tchao-King , où il étoit forcé d'aller recevoir ſes lettres de change , & après y avoir reſté deux jours , il monta ſur une jonque Japonoiſe qui devoit relâcher à la Cochinchine , d'où il ſe mit de ſuite en route pour le Royaume de Laos.

C H A P I T R E VII.

ON y célébroit alors l'une des deux plus grandes fêtes de l'année. Le Roi de cette petite partie de l'Asie autrefois tribulaire de la Chine , ne montrait ſon auguſte viſage à ſon peuple que deux fois par an , & le peuple en témoignoit ſa joie par des divertiffemens qui durent huit jours. Lorsque Candide arriva dans la première ville de ce Royaume , il vit toutes les rues parées de tapis &

jonchées de fleurs : mais il remarqua que ces fêtes étoient pour le Mandarin de la Province un prétexte d'exiger des présens , dont ils rendoient une partie au Roi : il vit même conduire en prison par ses ordres , un pauvre homme chargé d'enfans , qui ayant à peine du pain à leur donner , n'avoit pû contenter l'avarice de ce Magistrat ; tout le monde plaignoit cet infortuné ; Candide seul osa reprocher au Mandarin son injustice & sa dureté : le Mandarin l'écouta à peine , & lui tourna le dos , en ordonnant à sa suite d'écarter cet insolent. Chacun sait que les Mandarins de Laos sont exactement obéis : Candide pour prix de sa sincérité , reçut une volée de coups de bâton , & il auroit été assommé , si la foule qui suivoit le Mandarin , n'avoit favorisé son évafion.

LE jeune voyageur n'eut rien de plus pressé que de quitter cette Ville où sa franchise étoit si mal payée , & il s'avança jusqu'à Landjam , Capitale de l'Empire. Tout y rétentissoit des louanges du Prince qui y régnoit alors ; il venoit , suivant la coutume , de faire publier un

Edit solennel par lequel il déclaroit qu'il étoit permis à tous ceux qui étoient dans ses Etats, de venir aux pieds de son trône lui dire une vérité. Candide enchanté de cela, tourne ses pas vers le Palais, entre dans la salle d'audience, & écoute ceux qui devoient parler avant lui. L'un exaltoit la justice du Monarque, l'autre sa bienfaisance, celui-ci louoit sa valeur qui faisoit trembler le Tunquin & le Pégu, celui-là son amour pour les arts & les sciences : un Poëte avança, & lue une Ode où après avoir invoqué la vérité, il faisoit du Roi le héros le plus accompli ; tous reçurent des présens, & le despote crut d'avoir entendu la vérité. Quand le tour de Candide fut venu, il prit la parole en ces termes : Un Roi équitable & bienfaisant ne doit pas souffrir que ses sujets soient foulés, écrasés, maltraités par ceux à qui il confie une partie de son autorité : il est leur père, il doit veiller au bien de ses enfans, il est coupable du mal qu'on leur fait, même quand il l'ignore, parce qu'il ne lui est pas permis de l'ignorer. J'ai vu à Korai un Mandarin qui a traité indignement un de

tes sujets , parce qu'il refusoit de satisfaire à une exaction ; & parce que moi étranger , moi qui étois sous ta protection dès que j'ai mis le pied dans ton Empire , je lui ai reproché son inhumanité , il m'a fait essuyer le plus infâme châtiment. Je demande justice , non pour moi , mais pour ce pauvre homme que j'ai vu traîner dans les cachots malgré son innocence , malgré les pleurs de sa femme & les cris de ses enfans.

LE Monarque à ce discours fronça le sourcil ; & il balança quelque temps sur le parti qu'il devoit prendre. Parmi les courtisans , les plus modérés trouvèrent seulement que l'étranger étoit bien téméraire , d'autres le prirent pour un fou , & le plus grand nombre le décida coupable de lèse-Majesté. On remarqua même , que contre l'antique usage du Royaume de Laos , il n'avoit fait que cinquante génuflexions au lieu de cinquante une , & on conclut qu'il méritoit la mort. Le Roi se contenta de le faire chasser ignominieusement de son Palais , & de lui ordonner sous peine de la vie de sortir de ses Etats dans l'instant , & on loua prodigieusement sa

clémence, ce qu'il prit encore pour une vérité.

CHAPITRE VIII.

LIVRÉ aux plus tristes réflexions, Candide prenoit le chemin du Tunquin & commençoit à désespérer du succès de ses épreuves. Quoi ! disoit-il, il n'est donc personne qui puisse entendre la vérité ! les Rois, & ceux à qui l'Univers donne le nom de sages la haïssent, & regardent comme leurs ennemis ceux qui la leur montrent. O Tzum-Kcheu ! ô Xuam-Tzié ! ô mon pays ! je ne vous reverrai donc plus !

AU bout de quelques jours de route, le Che-Kiangien se trouvant dans un chemin que cotoyoit un petit bois, entendit dans ce bois un bruit d'armes qui l'y fit courir : il vit un homme richement vêtu qui se défendoit vaillamment contre trois assassins, qui l'attaquoient avec fureur. Candide avoit à son côté un cimeterre qu'il n'avoit jamais tiré du fourreau ; mais sa bravoure supplée au défaut d'expérience ; il tombe

avec impétuosité sur les meurtriers , fend la tête du plus acharné des trois , & malgré deux blessures qu'il reçoit presque au même temps des deux autres , il les met au fuite aidé de l'inconnu , qu'un secours venu si à propos remplissoit d'un nouveau courage. Ce dernier s'appercevant que notre jeune homme étoit blessé , le pressa de prendre avec lui le chemin du Château qu'il habitoit à peu de distance du bois : en chemin Tongluck , c'est ainsi que se nommoit le Tunquinois , lui conta par quelle aventure il avoit couru un si grand danger. Après avoir servi notre Empereur pendant dix ans contre le Roi du Pégu , dit-il à Candide , après avoir mangé la moitié de mon bien au service & reçu trois coups de sabre dont je me ressentirai toute ma vie , je me retirerai ici avec cette petite breloque que vous voyez à mon cou , & trente barres d'argent de pension qu'on ne me paie point : je m'ennuyai de ma solitude au bout de six mois , & j'épousai il y a huit ans une jeune personne bien née , & sans fortune : j'avois vécu avec elle en assez bonne intelligence ; mais

il y a environ trois mois que j'ai fait connoissance avec un Tanfi qui demeure dans le voisinage, & qui me donne de grandes inquiétudes. Vous savez que les Tanfis sont dans le Tunku des gens instruits qui sont revêtus d'un certain grade, & ils y ont beaucoup de crédit. Oraïcko, c'est le nom de ce Docteur, est d'une figure agréable, d'un esprit insinuant; il se sert de ces avantages pour plaire aux femmes & pour en faire accroire aux hommes. Ma femme a montré beaucoup de goût pour ses instructions; il commençoit à prendre dans ma maison un ton de maître; cela m'a déplu; je le leur ai dit à l'un & à l'autre, & j'ai tâché de bannir Oraïcko de chez moi. J'y ai réussi: il ne s'y est plus montré, mais l'ayant rencontré il y a quelques jours chez un de ses voisins avec qui je chasse quelquefois, il s'avisa de me faire quelques mauvaises plaisanteries sur ce qu'il appelloit ma jalousie; je n'y fus pas insensible, & je le priai de se taire; il continua cependant, & me poussa tellement à bout que je manquai de patience & lui donnai des coups de bâton.

Il sortit en me faisant beaucoup de menaces ; je m'en moquois , parce que je le connois pour l'homme le plus peureux qu'il y ait ; mais sans vous , mon cher libérateur , j'aurois éprouvé que rien n'est plus à craindre que le ressentiment d'un lâche.

EN achevant ces mots , Tongluck & Candide se trouvèrent à la porte d'une maison d'assez belle apparence : ils y entrèrent , mais quelle fut la surprise du Tunquinois de la trouver déserte ! ô ciel ! s'écria-t-il en frémissant , ma femme est donc complice d'Oraïcko ! la perfide Azira est d'intelligence avec lui , & les traîtres ont séduit toute ma maison ! Tongluck outré de rage , parcourt tous les appartemens , voit qu'on avoit emporté tout ce qu'il avoit de plus précieux ; & dans la chambre de sa femme il trouve deux lettres auxquelles le trouble de sa fuite avoit empêché qu'elle ne prît garde. Il les lit , il y voit la preuve d'une trahison qui le couvroit de honte. L'excès de son malheur servit à le tranquilliser ; en voyant combien sa femme s'étoit rendue méprisable , il parvint aisément à la mépriser.

C H A P I T R E IX.

CANDIDE ne pouvoit concevoir de pareilles horreurs : il en étoit stupéfait , & ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il put chercher quelques mots de consolation. Il s'intéressoit au Tunquinois , il s'y sentoît attacher : toutes les belles ames voient un ami dans un infortuné , & sur-tout quand elles ont fait quelque chose pour lui. Ne nous séparons point , dit-il au Tunquinois ; mon sort m'oblige à voyager , voyageons ensemble : ces lieux ne peuvent que vous offrir de tristes images , & les souvenirs qu'ils vous rappelleroient à chaque instant , ne cesseroient de déchirer votre cœur. Partons , vous trouverez en moi l'amitié qui peut adoucir tous les maux ; le temps & la raison feront le reste.

TONGLUCK y consentit volontiers : quelques jours lui suffirent pour vendre tout le bien qu'il avoit dans un pays où il ne vouloit plus se montrer ; & ils étoient prêts à partir , lorsque Candide tomba malade.

ON ne peut exprimer avec quels soins & quelles attentions le Tunquinois s'empressa à procurer au jeune Che-Kiangien les secours que sa situation lui rendoient nécessaires. Sa reconnoissance & son amitié consoloient Candide & de sa maladie & de ses peines passées ; la seule chose qui l'inquiétât , c'étoit d'être forcé de suspendre ses épreuves , & de voir reculer l'espoir de son retour à Che-Kiang.

UN Médecin , que Tongluck envoya chercher , & qui arriva avec toute sa suite meurtrière , ne contribua pas à satisfaire l'impatience que Candide avoit de se mettre en chemin : pour se donner le temps de le guérir selon les règles , il fit durer la maladie beaucoup plus qu'elle n'eût fait sans ses remèdes : enfin Candide qui n'y pouvoit plus tenir , lui demanda ingénument s'il connoissoit quelque chose à son mal ; la réponse du Docteur fut si ridicule , que Candide qui ne lui avoit presque pas parlé jusqu'alors , lui dit nettement qu'il étoit un ignorant , plus propre à ennuyer ses malades qu'à les guérir ; & cela étoit vrai. Le Médecin , à qui les louanges

de quelques femmes avoient fait croire qu'il étoit le premier homme du monde, fut fort piqué des discours de Candide & crut se vanger en l'abandonnant.

POUR cette fois , la vérité fut utile au Che-Kiangien ; il ne voulut plus entendre parler de Médecins , & les remèdes n'étant plus un obstacle aux efforts de la nature , notre jeune homme en fort peu de jours se trouva guéri & en état de partir.

C H A P I T R E X.

LE jeune Che - Kiangien mourroit d'envie d'éprouver si Tongluck son bon ami pourroit entendre sans aigreur des vérités contraires à ses préjugés : tantôt il espéroit qu'un homme capable des sentimens de l'amitié la plus forte , & d'ailleurs plein d'honneur & de probité , ne s'offenseroit pas de sa sincérité ; & tantôt il craignoit de perdre son ami s'il étoit trop vrai à son égard. Cette considération pouvoit seule engager Candide sinon à trahir la vérité , du moins à la retenir quelquefois cap-

tive : Tongluck & lui partirent donc de Kesho en bonne intelligence, & elle dura jusqu'à leur arrivée à Louvo.

ILS entrèrent dans cette grande Ville au moment où un Enchanteur Cochinchinois venoit de fasciner tous les yeux; il avoit établi un bureau où il distribuoit du papier pour de l'argent, & il faisoit accroire aux Siamois que ce qu'il donnoit valoit mieux que ce qu'il recevoit en échange. Par un effet de son pouvoir magique, tout ce qui annonce la plus grande opulence, tout le brillant du luxe étoit étalé de toutes parts dans Louvo. Toutes les têtes étoient tournées, & tous les rangs confondus. L'un s'asséyoit dans le palanquin que son père avoit porté autrefois, & regardoit d'un air fier celui qui l'occupoit jadis; l'autre trouvoit bourgeois l'hôtel dont il avoit été portier, & y faisoit cinquante mille ti de dépense pour le rendre habitable; celui-ci, qui n'avoit pas de souliers l'année précédente, tâchoit d'éblouir par son faste excessif ceux qui s'en souvenoient; celui-là, raffasié de richesses, ne desiroit plus qu'une généalogie qui purifiât la source

de son sang ; enfin , la fortune ou plutôt l'Enchanteur avoit tout renversé , & tel étoit l'acharnement pour ses billets , que tout le monde alloit lui porter son argent pour en avoir.

CANDIDE étonné de l'enthousiasme qui agitoit tout Louvo , se fit informer des événemens qui le causoient : quelqu'un le lui expliqua , & Candide ne fut pas plutôt de quoi il s'agissoit , qu'accoutumé à dire ce qu'il pensoit , il fit des réflexions fort sensées & fort véridiques sur l'aveuglement des Siamois , & sur le peu de réalité des bienfaits de l'Enchanteur Cochinchinois ; il chercha même charitablement à détromper celui qui lui en parloit , & qui étoit fort enroué des papiers magiques : malheureusement pour le jeune voyageur il fit ces réflexions trop haut , dans un endroit où vingt personnes l'écoutoient : un espion du Gouvernement entendit Candide , & alla le déferer à l'Enchanteur qui avoit du crédit ; de sorte que le même soir on mit le Che-Kiangien en cachot , pour l'apprendre à parler , ou plutôt à se taire.

FORT étonné de se voir emprisonné

pour une pareille affaire , Candide s'abandonnoit aux plus tristes & aux plus inutiles méditations. Quoi ! disoit-il , on ne peut donc dans cet univers dire aucune espèce de vérité sans danger ! Plein de sa peine , & de mille idées que lui suggéroit l'injustice dont il étoit la victime , il se mit sur le champ à composer un mémoire pour sa justification , & il fit si bien qu'il le fait parvenir au Barkalon : on lut ce mémoire , & il fit impression : on le trouva si beau , si élégant , si fort , si vrai , si noblement hardi , qu'on décida que celui qui l'avoit fait devoit monter aux premières dignités , ou ne revoir jamais le jour. On prit le second parti , parce qu'il n'y avoit pas moyen d'exécuter le premier à l'égard d'un étranger , qui n'avoit que son mérite & un ami , & qui n'étoit seulement pas connu du moindre Oya , ni de la dernière des femmes de la Reine. Bref , on résolut d'oublier Candide dans sa prison & de l'y laisser faire des mémoires tant qu'il voudroit.

C H A P I T R E X I.

C E P E N D A N T Tongluck n'oublioit pas son ami ; il avoit appris sa disgrâce & la sincérité imprudente qui en avoit été cause ; & tandis que Candide faisoit de belles phrases dont il devoit être si mal payé , le Tunquinois agissoit plus utilement pour lui : il avoit des lettres de recommandation à la faveur desquelles il avoit fait quelques bonnes connoissances ; celles-là lui en procurèrent d'autres , & de connoissances en connoissances , il parvint à intéresser au sort du Che-Kiangien une femme à laquelle on ne refusoit rien à la Cour. Il ne lui en coûta qu'une jolie petite guenon qu'il avoit apportée de Tunquin , & Akama prit Sammonocodon à témoin que l'étranger obtiendrait sa liberté. Elle avoit tant de crédit , qu'à sa prière , en effet , on fit sortir Candide de prison , quoique sa pièce d'éloquence rendît cette grâce difficile à obtenir.

DÈS que notre jeune homme fut libre , Tongluck le mena chez sa bienfaitrice ; Akama trouva le Che-Kiangien

fort intéressant , & sur-tout fort naïf : elle lui dit même que s'il vouloit s'attacher à la Cour de Louvo , elle lui procureroit des emplois avantageux : moi , Madame ! s'écria Candide : non j'aime trop la vérité pour rester dans un pays où on en use si mal avec ceux qui la disent : je risquerois trop d'avoir la bouche cousue ; car j'ai oui dire que c'est ici le supplice de ceux qui disent des choses qui ne plaisent pas. On jugea en effet que Candide n'étoit pas propre à vivre à la Cour , avec cette mauvaise qualité , & qu'il falloit qu'il se corrigeât.

COMME c'étoit l'après-midi que Tongluck & son ami étoient chez Akama, les femmes , comme si elles n'avoient eu rien à dire de personne , se mirent à jouer ; on demanda à Candide s'il vouloit apprendre un jeu depuis peu à la mode à Siam ; le jeune homme répondit ingénument qu'il ne jouoit qu'aux échecs , parce que c'étoit le seul jeu qui pût l'amuser. On étoit trop poli à Louvo , pour exiger qu'un étranger s'ennuyât ; mais on commençoit à s'ennuyer : pour combler la mesure , Candide s'aperçut qu'Akama trichoit,

il le dit , & ne fut pas cru ; il voulut prouver qu'il disoit vrai , on refusa de l'écouter. Enfin il déplut au dernier point , & sur-tout on ne put lui pardonner de trouver Akama mal coëffée , parce qu'elle ne l'étoit pas à l'air de son visage , tandis que tout le monde étoit enchanté de l'élégance avec laquelle ses beaux cheveux étoient arrangés. Akama se feroit repentie d'avoir rendu service au Che-Kiangien ; mais les caresses de sa petite guenon l'empêchèrent d'écouter un sentiment si peu généreux. Quoiqu'il en soit , Candide fut absolument disgracié , & il vit mieux que jamais , que les plus petits travers doivent être épargnés , & qu'il est souvent dangereux de dire ce qu'on pense. Il étoit cependant au désespoir d'avoir indisposé une femme à qui il devoit tant ; il auroit donné son sang pour elle , mais il n'auroit pu se résoudre à la flatter. Il se contenta de prier Tongluck , non de le justifier , mais d'assurer Akama qu'il ne se pardonneroit pas de lui avoir déplû , s'il l'avoit fait volontairement.

C H A P I T R E X I I.

CEPENDANT le jeune voyageur commençoit à souhaiter de quitter Siam , où son amour pour la vérité lui réussissoit si peu ; il voulut engager le Tunquinois à partir ; mais celui-ci s'en défendit avec de si mauvaises raisons , que Candide se douta qu'il lui cachoit son vrai motif. Il gémit d'une réserve qui offensoit l'amitié ; cependant il ne le pressa point de s'expliquer de peur de l'obliger à mentir , mais il résolut de l'observer de si près , qu'il sauroit ce qui l'attachoit à Louvo : le hazard favorisa son dessein.

UN jour Tongluck en sortant laissa tomber un billet sans s'en appercevoir ; le Che-Kiangien le ramassa ; comme il vit que l'écriture en étoit d'une femme , il l'ouvrit dans l'espérance d'apprendre quelque chose de ce que son ami lui cachoit. Il y trouva l'expression de l'amour le plus emporté ; & le billet étoit signé. Zélaské y peignoit sa flamme avec si peu de ménagement , que Candide en conçut d'elle la plus

mauvaise opinion : il s'informa qu'elle étoit : quelle fut sa surprise d'apprendre que Zélaské étoit l'admiration de toute la Ville par son attachement pour les Pagodes , où elle passoit la moitié du jour , par son recueillement , son amour pour la retraite , par ses libéralités envers les Couvens de Talapoins , par son aversion pour les parures , pour les bals , les spectacles & les assemblées , par le zèle dévorant qu'elle avoit pour la vertu , & qui lui faisoit déchirer sans aucun égard celles qui avoient eu la moindre foiblesse. A ce portrait , que Candide comparoit au billet qu'il avoit dans sa poche , il crut qu'il y avoit deux Zélaské à Louvo ; il ne connoissoit pas encore bien les dévotes : quand il fut certain que celle qu'on lui peignoit si austère & si rigide , étoit la même qui avoit écrit à Tongluck , il s'imagina bonnement que l'imagination seule avoit fait les frais du billet , & qu'il n'y avoit rien qui dût lui faire craindre pour son ami les suites d'un commerce , qui d'abord lui avoit paru si indigne de lui. Cependant l'intérêt qu'il prenoit au Tunquinois l'enga-

gea à approfondir cette affaire. Il alla chez Zélaské, & demanda à lui parler pour une affaire d'importance. Zélaské étoit dans un négligé galant, qui n'annonçoit pas la sévérité de mœurs dont elle se piquoit en public ; elle reçut le jeune homme dans un appartement où le luxe Afiatique & la dévote mollesse avoient réuni ce qui peut séduire tous les sens ; Candide, qui alloit d'abord au fait, & qui croyoit qu'il n'y avoit qu'à interroger pour avoir une réponse sincère, Candide lui demanda ingénument si le billet qu'il lui montra étoit d'elle ou non : elle le regarda hardiment, balança un peu (c'étoit l'effet du talisman) & dit enfin que non. Cette réponse rendit Candide stupéfait ; il insista, on répondit aigrement, il se fâcha enfin de voir tant de fausseté, & il le dit en termes fort énergiques ; il ajouta que, séparé de sa femme, Tongluck n'en étoit pas moins obligé à avoir des mœurs, & qu'il étoit affreux que sous des dehors respectables, on pût cacher un ame qui l'étoit si peu. Zélaské qui n'aimoit pas la franchise, quoiqu'elle en fit parade pour

autoriser les médisances dont sa dévotion lui faisoit un devoir ; Zélaské appella ses gens pour faire jeter Candide par les fenêtres. Il eut le bonheur de s'échapper avant qu'ils fussent rassemblés , & il évita par là le faut qu'on lui destinoit.

C H A P I T R E X I I I .

CANDIDE étoit toujours étonné des mauvaises aventures que sa sincérité rendoit si fréquentes ; il commençoit à sentir que les hommes en général valent si peu sur tous les points , qu'il n'en est aucun qui veuille qu'on lise dans son cœur , ou qu'on dise ce qu'on a dans le sien.

CES idées désespérantes éteignoient dans Candide le courage de faire de nouvelles recherches : cependant , occupé de la fausseté soutenue de Zélaské , l'horreur qu'il avoit du mensonge , le persuadoit que cette femme ne pouvoit mériter l'attachement de son ami , & il voulut tenter de le guérir.

MAIS celui-ci n'étoit pas bien disposé

à écouter ses remontrances : il étoit entré chez Zélaské peu de temps après que le Che-Kiangien en fût sorti ; & il avoit appris d'elle tout ce qui s'étoit passé : elle lui avoit dépeint Candide de manière qu'il ne put s'y méprendre ; & le récit qu'elle lui avoit fait , avoit allumé dans son ame une haine , qui lui faisoit méconnoître dans Candide son libérateur & son ami : aussi dès que celui-ci commença à lui parler de son amour , il eut beau le faire avec toute la douceur & tout l'intérêt de l'amitié (il est vrai qu'il n'épargnoit pas Zélaské) Tongluck l'interrompit : arrêtez , s'écria - t - il ; je pourrois vous pardonner le moyen vil & bas qui vous a appris ce que je voulois vous cacher ; mais je ne vous passerai pas les outrages dont vous accablez une femme qui mérite les adorations de tout l'univers : ce fer me fera raison de vos procédés , & de l'insultante sincérité qu'on ne vous demandoit pas. Candide l'écoutoit avec un sourire tranquille ; puis le regardant avec pitié : Tongluck , lui dit-il , je vois que vous n'êtes pas à vous - même ; & pour vous y faire

rentrer ; s'il est possible , je vous dirai seulement que ce bras ne s'armera jamais contre vous ; je ne veux ni répandre un sang pour lequel j'ai versé le mien , ni vous exposer au remords éternel d'avoir percé le sein de celui qui fut votre ami. Si pour l'être il faut respecter vos foibleſſes & flatter vos égaremens , j'y renonce : un jour peut-être vous connoîtrez combien la voix d'un ami vrai est utile ; & je ſouhaite que vous n'ayez pas à regretter de ne l'avoir pas écoutée. Adieu ; puiſſe votre Zélaské mériter un jour de remplacer dans votre cœur un ami ſincère. Candide à ces mots quitta Tongluck , que mille ſentimens contraires empêchèrent de faire aucun mouvement pour l'arrêter , & il alla ſe loger ailleurs , dans la réſolution de quitter Louvo dès le lendemain.

C H A P I T R E X I V .

LE jour ſuivant en effet , il partit ſans trop ſavoir où tourner ſes pas ; il erra long-temps dans les vaſtes campagnes

pagnes qui terminent l'Empire Siamois du côté du Pégou : il étoit plongé à son ordinaire dans les plus douloureuses réflexions : il concevoit que des Rois , des Ministres , des femmes , des Auteurs également enivrés du poison de la flatterie , pussent détester la voix franche & libre de la vérité : mais il ne pouvoit comprendre que pour avoir été sincère avec son ami , il s'en fût fait un ennemi implacable. Son cœur étoit navré de se voir toujours haï , persécuté , & en butte à mille périls différens , sans avoir à se reprocher que d'être trop vrai. Sincère ! Sincère , s'écrioit-t-il quelquefois , vous avez eu trop bonne opinion des hommes , si vous avez cru que mon retour à Che-Kiang fût possible , avec la condition que le destin m'a prescrite.

CANDIDE cependant en marchant toujours au hasard , se trouva au bout de quelques jours aux frontières du Royaume d'Aracan : il avoit traversé le Pégou sans aucune aventure , & sans avoir été tenté de parler à personne , de crainte d'en avoir.

APRÈS avoir parcouru un désert

D

aride ; il arriva à un gros village nommé Palozu , peu éloigné d'Aracan , & il y arriva justement pendant une éclipse de soleil : tous les habitans du village , suivant leur coutume , pleuroient la perte de l'astre du jour , qu'ils s'imaginoient prêt d'être englouti par un monstre horrible ; ils étoient tous en habits de deuil aux pieds d'une idole gigantesque & d'une forme affreuse , pour la prier de leur rendre le jour. Un vieillard attaché à un poteau à quelque distance du colosse , sembloit une victime destinée à lui être immolée : Candide s'approcha du vieillard sans être apperçu des habitans , & l'ayant reconnu à ses habillemens pour un Chinois , il lui demanda ce que c'étoit que cette étrange cérémonie. Le Chinois lui apprit que l'usage de ce Peuple étoit d'arrêter dans leur habitation tous les étrangers qui y passoient seuls dans le courant d'une année , & de retenir le dernier venu , pour le sacrifier à leur idole quand une éclipse étoit passée : Candide révolté d'une singularité si barbare , crut bonnement qu'il n'y avoit qu'à instruire ces espèces de sauvages , & les

ramener à la vérité , pour leur faire abjurer une coutume si cruelle & si extravagante : il fut même étonné qu'on ne l'eût pas déjà fait ; son zèle pour la vérité , & l'humanité qui le portoit à tout tenter pour soustraire son compatriote au sort dont il étoit menacé , le décidèrent à parler à ces barbares. Il leur prêcha l'unité d'un Etre supérieur à tout , invisible aux foibles regards des mortels , inaccessible même par sa nature aux efforts de leur raison ; d'un Etre qui tient la nature dans ses mains & qui en règle toutes les opérations ; qui , signalant sa bonté sur toute la terre , regarde comme l'hommage le plus digne de lui , la bienveillance universelle qui en est l'imitation ; il leur expliqua ensuite comment , par des loix immuables , il falloit que de temps en temps le flambeau du jour , & l'astre de la nuit , parussent s'obscurcir par l'interposition d'un corps étranger , qui interceptoit leur éclat. Son discours en un mot étoit un beau composé de Théologie , de Morale & de Physique , pour prouver à ces Peuples qu'ils n'avoient pas le sens commun d'adorer une figure

fi horrible , de s'imaginer que le soleil pouvoit être dévoré par un monstre , & de croire que la divinité agréoit des sacrifices qui faisoient frémir ; mais par malheur Candide avoit probablement oublié que ces barbares ne devoient pas savoir sa langue. Les habitans du village l'en firent bientôt souvenir. Ils quittèrent leur pieuse occupation pour détacher le vieillard Chinois , & mettre Candide à sa place.

C H A P I T R E X V.

IL auroit mieux fait sans doute de passer son chemin ; il l'auroit pû aisément pendant que les Idolâtres profondément recueillis ne voyoient pas ce qui se passoit autour d'eux : mais rien ne peut arrêter quelqu'un qui veut dire une vérité qu'il croit utile. Cependant le vieillard Chinois partit en blâmant l'imprudence du jeune voyageur , mais fort content qu'elle lui eût sauvé la vie. Il falloit un miracle pour arracher Candide à la mort. Le hazard le fit , ou peut-être Sincère , qui avoit promis de

veiller sur le Che-Kiangien , s'en mêla. Au moment où l'éclipse en finissant marquoit l'instant de son supplice , tout d'un coup une obscurité plus sombre que celle de l'éclipse s'étend d'un bout à l'autre de l'horizon ; la pluie & la grêle menacent d'inonder ces contrées ; les éclairs ouvrent la nue , le tonnerre retentit de tout côtés , & la foudre tombe sur l'Idole qu'elle réduit en cendres. Cet événement fut le salut de Candide. Les habitans de Palozu s'imaginèrent qu'une divinité plus puissante que celle qu'ils adoroient , protégeoit le jeune voyageur , & ils craignirent la fureur vengeresse de cet être terrible , s'ils ne rendoient la liberté à la victime de leur superstition. Ils brisent donc les cordes dont il étoit lié , & le conduisent avec respect dans la cabane d'un des chefs de l'habitation : là , tous les rafraîchissemens qui peuvent être en usage chez un peuple grossier lui sont offerts ; ils vinrent fort à propos pour réparer ses forces épuisées par le chemin qu'il avoit fait & par l'image de la mort qu'il avoit eue devant les yeux. Ensuite il témoigna qu'il avoit besoin de se reposer ; on le

laissa tranquille , & un profond sommeil ne tarda point à s'emparer de ses sens.

Le lendemain le Che-Kiangien quitta Palozu , sans que les habitans osassent le retenir , & il ne tarda point à arriver à Aracan , où il monta sur un vaisseau freté pour Balfora.

La navigation fut longue & périlleuse : pendant la route Candide se tint fort retiré , parlant peu , lisant & réfléchissant beaucoup : un jour deux matelots avoit volé quelque chose dans la chambre du Capitaine ; le jeune homme par hazard l'avoit vu , ainsi que quelques autres passagers. Quand on interrogea les auteurs du larcin , on peut bien croire qu'ils n'en convinrent pas : le Capitaine qui les soupçonnoit & qui vouloit les convaincre , tâcha d'en savoir davantage des passagers : tous , & ceux même qui avoient été témoins du vol , dirent qu'ils n'avoient rien vu ; mais le sincère Candide parla autrement ; les questions que le Capitaine lui fit lui donnèrent même lieu d'entrer dans des détails qui détruisoient jusqu'au moindre doute. Il en étoit fâché , mais la vérité à ses yeux devoit l'emporter sur tout.

LES deux fripons effuyèrent une rude bastonade ; quoiqu'ils n'entendissent pas le Chinois , ils se doutèrent que le témoignage du Che-Kiangien en avoit été cause , & ils jurèrent de s'en venger , s'ils pouvoient. Les autres matelots entrèrent aisément dans un pareil complot , & une belle nuit pendant que tout le monde dormoit , excepté ceux qui faisoient le quart , les deux matelots qui en vouloient le plus à Candide entrent dans sa chambre , se saisissent de lui , menacent de l'égorger s'il fait le moindre bruit , le conduisent dans une chaloupe au rivage qui étoit prochain , & l'abandonnent à sa destinée.

C H A P I T R E XVI.

LA côte où Candide fut jetté étoit celle d'Yemen : le pauvre jeune homme ainsi délaissé sans secours , sans ressource , se trouva fort embarrassé : on le feroit à moins. Incertain où il étoit , tous les dangers sembloient le menacer ; le moindre bruit lui paroissoit celui d'une bête féroce prête à le déchirer ;

enfin le jour vint , & le délivra d'une partie de ses inquiétudes en découvrant à ses yeux au delà des sables sur lesquels on l'avoit jetté , le pays le plus riche & le mieux cultivé. Là l'automne & le printemps sembloient se donner la main pour parer la terre tout à la fois de fruits & de fleurs ; des sources d'une eau pure & limpide formoient mille canaux qui coupant la plaine en tout sens , portoient par-tout la fraîcheur & la fertilité ; des bosquets charmans où le repos invitoit le voyageur fatigué , étoient plantés au bord de ces canaux , & parfumoient l'air des douces exhalaisons que mille espèces d'arbrisseaux odorans faisoient circuler au loin ; des campagnes couvertes de moissons jaunissantes , offroient aux yeux enchantés les bienfaits dont la terre reconnoissante paie les travaux de ses enfans ; un vent léger agitoit mollement les fleurs & les feuillages , courboit sans violence les épis dorés , & varioit ainsi à chaque moment le tableau le plus agréable que la nature ait jamais formé.

CANDIDE ravi de se trouver dans un si beau pays , vit bien qu'à quel-

que chose malheur est bon ; il soupira cependant en songeant à Che-Kiang , tant est vrai ce qu'on dit , qu'aucun pays ne vaut celui où l'on vit le jour pour la première fois.

QUOIQ'IL en soit de cette vieille maxime , si Candide préféroit Che-Kiang , ce n'étoit point parce qu'il y étoit né , mais parce qu'on y aimoit & qu'on y pratiquoit la vertu , & qu'on pouvoit y dire la vérité sans risquer d'être empoisonné , détesté , assommé , banni , chassé , mis en prison , jetté par la fenêtre , ou abandonné seul sur un rivage inconnu.

CANDIDE cependant avançoit toujours dans la plaine , & plus il avançoit , plus la trouvoit délicieuse. Parmi quantité de maisons bâties sur le bord des canaux qui baignoient cette heureuse campagne , notre jeune homme en distingua une dans l'endroit le plus écarté ; outre qu'elle paroissoit un peu plus grande & mieux ornée que les autres , elle avoit au bout du jardin qui l'embellissoit , un petit temple de marbre blanc d'une architecture simple & élégante.

CANDIDE approchant de cette maison , vit sous des palmiers qui en défendoient l'entrée contre les ardeurs du soleil , un vieillard dont les cheveux blanchis par l'âge , & l'air ferein & tranquille inspiroit à la fois le respect & la confiance. Chacun fait la vénération qu'à la Chine on a pour la vieillesse ; rien n'est d'ailleurs plus attendrissant pour toutes les âmes sensibles qu'un vieillard dont les traits ne sont point déformés par les ans , qui ne gémit point sous le poids des infirmités que la caducité entraîne , & dont le front ridé porte l'empreinte de la vertu ; Candide , qui au reste avoit besoin de tout le monde , se sentit-entraîné vers le bon vieillard , & se jettant à ses genoux avec la vivacité de son âge & de son cœur , il saisit une de ses mains qu'il serra plusieurs fois & qu'il mouilla de ses larmes. L'inconnu de son côté sentoît pour le jeune Che-Kiangien un penchant qu'il ne pouvoit définir , & qui le lui faisoit regarder avec des yeux de père : il le releva avec une tendre émotion , & après l'avoir embrassé , voyant à son habillement qu'il étoit Chinois , il lui demanda par quel

étrange accident, il se trouvoit seul sur une côte si peu fréquentée.

CANDIDE alors lui fit un récit de tous les malheurs & les dangers auxquels sa sincérité l'avoit exposé ; mais il se tut sur l'oracle de sa protectrice ; & il finit par dire au vieillard que s'il étoit après Che-Kiang une contrée sur la terre d'où la vérité ne dût pas être bannie , celle où la destinée venoit de le conduire méritoit d'être son asyle. Ah ! mon fils , lui dit en soupirant l'honnête vieillard , ici comme dans les pays que vous avez parcourus , la flatterie assiège le trône & les palais des grands , l'austère vérité n'ose y paroître , ou n'y paroît pas impunément : si les Rois , quelques grands qu'ils soient d'ailleurs par leurs vertus , pouvoient écouter sans colère & sans amertume la voix franche & libre d'un citoyen ami de leur gloire & de l'humanité , Alsaleh , que vous voyez réduit à vivre dans la solitude , feroit encore Visir du Roi d'Yemen. Vous êtes étonné , continua le vieillard ; mais écoutez , ma confiance doit répondre à la vôtre ; vous allez voir combien il faut peu de chose pour déplaire aux

puissans de la terre, & effacer la mémoire des services d'un sujet fidèle & zélé.

CHAPITRE XVII.

LE Royaume d'Yemen, poursuivit Alfaleh, jouissoit il y a quarante ans d'un calme profond sous le sceptre du magnanime Nourgehan. La justice promptement administrée, les finances en bon état, le commerce favorisé sur les bords opulens de Sahar & d'Aden, l'agriculture encouragée dans le centre de l'Etat, une armée nombreuse & bien disciplinée prête à voler sur les frontières au premier signal, la protection la plus honorable accordée aux arts, tout contribuoit à rendre cet Empire heureux & florissant. Adoré de ses sujets, redoutable aux ennemis du Royaume, respecté & admiré de tous ses voisins, Nourgehan depuis plusieurs années jouissoit de la gloire d'un grand & d'un bon Roi.

SON plaisir le plus grand étoit la chasse, & sur-tout celle des animaux féroces & terribles, parce qu'elle exerçoit son

courage , & détruiſoit les ennemis les plus funeſtes aux troupeaux de ſes ſujets. Souvent il quittoit le palais de Mouab pour venir dans les montagnes de Maſſa affronter les Tigres , & les Lions. J'habitois alors ces lieux ſauvages & j'étois un ſimple berger ; j'avois vu paſſer vingt-cinq années , & une bonne éducation m'avoit rendu le plus robuste de la contrée ; un jour le Roi s'étoit écarté de ſa troupe en pourſuivant avec trop d'ardeur un loup furieux ; arrivé juſtement à l'endroit où je faiſois paître mon troupeau , je le vis aux priſes avec le monſtre : je n'avois jamais vu Nourgehan , & comme il n'avoit rien dans ſon habillement qui le diſtinguât des Emirs de ſa ſuite , j'accourus à ſon ſecours ſans ſavoir qu'il étoit mon Roi. J'eus le bonheur de percer le loup d'un épieu que j'avois à la main , au moment où le Prince fatigué perdoit une partie de ſes forces , & où la rage de ſon ennemi ſembloit en prendre de nouvelles.

NOURGEHAN me témoigna toute la reconnoiſſance dont une ame comme la ſienne étoit ſuſceptible ; il daigna être

satisfait de mes réponses , & ces deux sentimens agissant à la fois sur lui , il me demanda si je n'avois jamais songé à me présenter à la Cour & à y chercher un autre sort. Eh ! que ferois-je à la Cour , lui répondis-je ! je n'ai ni avarice ni ambition ; le petit champ que je cultive & mes troupeaux pourvoient à tous mes besoins : le Roi , tout grand , tout puissant qu'il est , ne peut rien pour mon bonheur : je ne le fais consister qu'à vivre dans un calme assuré , à faire le bien tant que je le puis , à rendre heureux les derniers jours de mon père , & je trouve tout cela ici. Mais , reprit Nourgehan , qui vit qu'il m'étoit inconnu , si vous alliez à Mouab , peut être le Roi dont la bonté est connue..... connue ! interrompis-je , elle l'est même dans nos déserts ; ne savons-nous pas que c'est à lui , à son amour pour ses peuples , que nous devons le repos & la félicité dont nous jouissons ? Le Roi n'est-il pas le père , l'ami , le bienfaiteur de tous ses sujets ? Aussi jamais le soleil ne se couche sur notre horizon , que nous n'ayons élevé nos mains vers le ciel pour demander à Dieu que Nour-

gehan ait une vieilleſſe heureuſe & prolongée , & qu'il laiſſe après lui pour nous gouverner des enfans qui lui reſſembloient. Si vous ſaviez de quelle inquiétude on eſt agité quand il eſt obligé d'armer contre les Arabes du déſert & de riſquer ſes jours aux champs de la victoire ? Et lorsque dernièrement au retour de ſes conquêtes il fut attaqué de cette maladie dangereuſe qui allarma tout l'état , & que l'Ange de la mort étendant ſur lui ſes aîles ſombres menaça de trancher le fil de ſa vie , pourquoi croyez-vous qu'il ait échappé au trait mortel ? C'eſt qu'il n'y avoit pas un ſeul de ſes ſujets , pas un ſeul qui n'offrît ſa vie à Dieu pour celle de ce Monarque adoré.... Je parlois avec enthouſiaſme , je vis le Prince s'attendrir , (jamais il n'avoit été ſi sûr d'être ſincèrement loué) & il me dit en verſant quelques larmes qu'il s'efforçoit de cacher : adieu bon & honnête-homme ; vous aimez trop votre Roi pour ne pas mériter ſon amitié : peut-être dans peu aurez-vous de ſes nouvelles. En finifſant ces mots , il m'embralla & prit la route qui conduiſoit hors de nos montagnes.

C H A P I T R E XVIII.

LE lendemain , je fus bien étonné de recevoir de la Cour un ordre de paroître aux pieds du Trône , mais je n'en fus pas inquiet : mon cœur ne me reprochoit rien , & l'équité de Nourgehan m'empêchoit de rien craindre d'injuste. Je confiai donc mon troupeau à un Pasteur de mes amis , j'embrassai mon père , & je partis pour Mouab avec l'Officier chargé des ordres du Roi.

JE fus introduit d'abord dans le Palais , & prosterné devant Nourgehan , j'attendois en silence qu'il daignât s'expliquer. Ce Prince me fit relever , & il me dit avec l'air de bonté qui accompagnoit ses moindres actions : Berger , je suis celui dont tu sauvas hier les jours : si tu n'étois qu'un homme ordinaire , & si je n'avois que ma reconnoissance à satisfaire , les richesses & mon amitié m'acquitteroient envers toi ; mais l'élévation de ton ame , la noblesse & la douceur de tes sentimens , le mépris que tu fais des grandeurs & de l'opulence m'ont fait croire que tu es digne de

de commander à des hommes : sois l'un de mes Vifirs , contribue au bonheur de mes sujets ; ton Roi ne peut te témoigner mieux sa reconnoissance & son estime qu'en te confiant un soin si précieux.

DANS un pays où un coup d'œil du souverain élève un homme au faite des honneurs , ou le plonge dans le plus profond abaissement , un choix si prompt n'étoit peut-être pas surprenant : je ne pouvois cependant le concevoir , parce que mes desirs n'avoient jamais erré hors de la sphère de mon état , & qu'on croit peu possible ce qu'on n'a jamais souhaité. Ma réponse fut un refus respectueux , dont le motif étoit aussi - bien la crainte de remplir mal des devoirs si importants , que la douleur de renoncer à la vie douce & tranquille dont j'avois jusqu'alors fait mon bonheur. Nourgehan insista , & plus sensible à sa confiance , que flatté d'occuper un des premiers postes de l'Etat , je crus enfin devoir obéir.

REVÊTU d'un emploi où on peut faire tant de bien & tant de mal , je ne cherchai à plaire à mon maître qu'en méritant les suffrages de ses peuples ;

E

je ne distinguai jamais leurs intérêts des siens ; je ne mis point mes caprices ou mes volontés à la place des loix ; je pensai seulement quelquefois qu'il m'étoit permis d'en modérer la sévérité ; les méchans me trouvèrent toujours inflexible , & les gens de bien toujours secourable ; l'humanité , la tolérance , la douceur me parurent des devoirs essentiels ; le lâche repos d'un ferrail où l'on peut se livrer à tous les plaisirs , fut toujours à mes yeux un crime inexcusable dans un homme chargé du fardeau du bonheur public ; en un mot , je fis tout ce qui étoit en mon pouvoir pour être le soutien des loix & des mœurs , & je ne crus jamais en faire assez.

J'OBTINS un prix digne de mes travaux , le seul digne d'une ame pure & vertueuse , l'estime de mon Roi , & l'amour des peuples : c'est l'usage dans l'Yemen que tous les ans , à certain jour marqué , il soit permis à tout le monde d'élever ses plaintes contre les Ministres : la crainte du pouvoir ou l'espoir de la faveur en étouffe beaucoup ; mais il en parvient toujours aux oreilles du Prince. Aucune ne se fit

entendre contre moi , pendant tout le temps de mon administration , ou si des ennemis cachés osèrent en faire , il me fut aisé de les confondre.

CHAPITRE XIX.

PEUT-ÊTRE , continua le bon Alfaleh , peut-être trouverez-vous , mon fils , que c'est vous parler long-temps de moi ; mais il n'y a pas d'orgueil à dire qu'on a fait ce qu'on est obligé de faire : je fis des fautes sans doute ; quel homme en est exempt ? Mais elles ne furent pas volontaires , & je demande au ciel qu'elles n'aient fait de mal qu'à moi ! Des courtisans envieux en profitèrent habilement : en cherchant à les excuser , ils paroissoient n'être conduits que par des motifs louables , & s'attiroient ainsi , pour me nuire après plus sûrement , une confiance qu'ils ne méritoient pas.

NOURGEGHAN m'aimoit ; son estime pour moi fut long-temps une barrière contre les soupçons qu'on vouloit lui donner ; mais enfin mille trames sourdes , qu'honoroit le beau prétexte du

bien de l'Etat , parvinrent à diminuer sa confiance. De là à une disgrâce absolue , il n'y a pas loin : ce qui acheva de me perdre , ce fut une vérité hardie que personne n'osoit risquer , que j'osai dire , parce que je la devois à la justice & au bonheur du Royaume , & qu'on ne me pardonna point. Bostam Général des armées venoit de perdre une grande bataille ; on le trouvoit coupable ; je pris sa défense parce qu'il étoit mon ami , & qu'on vouloit le sacrifier à un malheur dont il n'étoit point la cause , & je justifiai son courage & sa fidélité. Nourgehan l'avoit condamné à l'exil ; on m'accusa d'outrager sa puissance en défendant un homme qu'il avoit jugé. Le Roi , à qui ma fermeté avoit déplû , se livra trop aisément à ces impressions , & mon arrêt fut bientôt porté ; je fus condamné à partager l'exil de Bostam.

NOUS choisîmes ensemble cet azyle où je me retirai avec une de mes femmes, ma fille & mon ami. Je pleurai dans ma retraite l'amitié d'un Monarque que je plaignois , & que j'estimois : mais je ne regrettai les honneurs où sa

main m'avoit élevé malgré moi , que parce que je perdois le pouvoir de contribuer au bien de l'humanité. Bostan fut plus sensible à sa chute : les consolations de l'amitié , les délices d'un fort calme & tranquille , ne purent remplacer dans son ame les prestiges de l'ambition ; consumé de chagrin , dévoré d'ennui , il mourut dans mes bras au bout d'un an , en regrettant avec amertume le rang d'où il étoit tombé.

JE sentis plus vivement sa perte que celle de mes emplois ; mais la tendresse de Nadine , qui seule avoit voulu partager ma retraite , & les caresses de ma fille , adoucirent ma peine. Je menai ainsi pendant vingt années une vie douce & paisible : les occupations qui fournissoient à notre subsistance & l'éducation de Fatmé , qui promettoit de payer un jour son père du soin qu'il prenoit de former son ame & de cultiver son esprit , ne laissoient de vuide dans mes jours , que quelques instans que je donnois aux sciences & à la contemplation de la nature & de son Auteur. Nadine est allée depuis six mois demander à Dieu le prix des ver-

tus qui ont fait mon bonheur & l'exemple de sa fille : cette dernière perte m'auroit rendu la vie insupportable , si je ne la regardois comme un dépôt sacré que je dois conserver jusqu'au moment où le destin de Fatmé sera décidé.

C H A P I T R E X X.

UN E victime de la vérité devoit être pour Candide un objet bien intéressant : aussi à peine le bon Alsaleh avoit-il fini son histoire , que le Che-Kiangien , qui l'avoit écoutée avec attendrissement , se jetta à son cou , en s'écriant : ah ! mon père , que j'oublie aisément ce que j'ai souffert , en voyant ce qu'il vous en a coûté pour être vrai ! mais si ma sensibilité pouvoit adoucir les peines de votre solitude , si l'attachement d'un jeune homme ami de la vertu & de la vérité pouvoit rendre vos dernières années plus douces , que je bénirois le ciel de m'avoir conduit ici. Eh bien ! dit Alsaleh , restez avec moi pour faire la joie de ma vieillesse ;

tenez-moi lieu d'un fils que Dieu m'a refusé ; & si vous ne devez jamais rentrer dans votre patrie , puissiez-vous en trouver une ici qui vous empêche de regretter l'autre ! Candide ne répondit que par un soupir à ce souhait ; car Che-Kiang, Tzum-Kcheu & Xuam-Tzié ne pouvoit sortir de sa pensée.

TANDIS qu'Alsaleh & Candide s'entretenoient ainsi , & que leurs cœurs francs & naïfs commençoient à serrer les nœuds d'une amitié qui devoit être indissoluble , le soleil étoit monté au plus haut point de sa carrière ; Alsaleh s'en apperçut & dit à Candide : entrons ; l'heure qu'il est m'annonce l'arrivée de Fatmé ; elle va revenir des champs où elle conduit un petit troupeau que ses soins font prospérer ; elle nous préparera un repas champêtre.

A peine furent-ils entrés dans un petit salon , dont la propreté faisoit tout l'ornement , & que la fraîcheur du nord rendoit délicieux , que la fille d'Alsaleh revint , embrassa son père & salua modestement Candide. Alsaleh dit quelque chose à Fatmé que le jeune Che-Kiangien n'entendit pas ; mais il vit qu'il

étoit question de lui , car la jeune personne le regardoit d'un air d'intérêt à chaque mot que le bon vieillard lui disoit. Candide de son côté examinoit beaucoup Fatmé : Fatmé n'étoit pas belle ; mais son front sembloit être le siège de la candeur & de l'ingénuité , une tendre sensibilité se peignoit dans ses regards , & le charme de la vertu répandu autour d'elle , faisoit oublier que la nature lui avoit refusé quelque chose ; elle avoit d'ailleurs dans son maintien ces graces touchantes qu'on préfère à la beauté & qui durent plus qu'elle. Candide la trouva infiniment mieux que cette Akama qui l'avoit tiré des prisons de Louvo , & que Zélaské qui l'avoit voulu faire jeter par les fenêtres.

C H A P I T R E X X I .

DÈS le premier jour que Candide passa avec Alsaleh & Fatmé , tout fut de concert arrangé entr'eux. On mit le travail en commun ; mais Candide , jeune & vigoureux , voulut se charger

du plus rude , que les soins & les attentions de Fatmé adoucissoient ; une seule chose lui faisoit peine , c'étoit de ne pouvoir parler à la fille d'Alsaleh , & de n'être pas entendu d'elle ; le vieillard leur servoit d'interprète ; cela ne gênoit pas Candide : un ami de la vertu & de la vérité ne dit rien à une fille sage , même quand il l'aime , qu'un père honnête ne puisse bien entendre ; cependant il eût désiré de n'avoir pas besoin d'interprète. Il y a des choses qu'on peut dire , devant un père , mais qu'on ne peut lui faire dire , & Candide avoit de ces choses-là à dire à Fatmé , quoiqu'elle ne fût pas jolie , parce qu'il avoit deviné en elle un mérite plus intéressant auquel il n'avoit pas résisté.

Le jeune homme proposa donc à Alsaleh d'apprendre le Che-Kiangien à Fatmé : le bon vieillard y consentit , & comme cet idiome n'est qu'un dialecte fort simple de la langue Chinoise , il espéra que Fatmé le sauroit bientôt.

En effet , ses progrès furent presque aussi rapides , que ceux que l'amour le plus

tendre faisoient sur leurs cœurs sans qu'ils s'en apperçussent ; & en peu de temps Fatmé fut assez instruite pour entendre les mots qu'elle ne savoit pas , quand on les lui expliquoit par ceux qu'elle connoissoit.

FATMÉ , lui dit un jour Candide , ma chère Fatmé , il y a des mots qu'on répète tous les jours aux personnes de votre sexe , & qui n'ont point encore été l'objet de nos leçons ; je ne vous ai pas appris ceux de beauté , de charmes , d'appas , parce que la nature a été avare envers vous de ces avantages frivoles , que le temps efface , & qu'on paie souvent bien cher en négligeant des dons plus précieux & plus solides : non , je ne veux point les dire avec vous ; mais j'aurai sans cesse à la bouche les mots de vertu , de graces , de douceur , de bienfaisance , parce que Fatmé est tout cela : Candide parloit avec vivacité ; la fille d'Alsaleh lui répondit en souriant : je suis fâchée de n'être point belle , mais je ne le suis pas que vous me le disiez , parce que cela est vrai : votre estime me console , & cette sincérité me la prouve..... Mon estime ! ah !

Dites tout mon amour : j'aurois juré de n'aimer jamais qu'à Che - Kiang ; mais vous avez toutes les vertus d'une Che-Kiangienne. En parlant ainsi, Candide baïsoit tendrement les mains de Fatmé , lui il répétoit qu'il l'aimoit, qu'il l'aimeroit toujours : Fatmé écoutoit Candide , & recevoit ses caresses avec une joie naïve , avec une sensibilité touchante , digne de l'enfance du monde. Elle alloit lui répondre sur le même ton , & ses yeux avoient déjà fait cette réponse , lorsque tout d'un coup une lueur plus brillante que celle du plus beau jour , vint éclairer le bosquet où ils étoient ; une odeur plus douce que celle des parfums de l'Asie , se répandit autour des deux amans , & ils virent près d'eux une femme , dont l'air ouvert & ingénu fit deviner que c'étoit Sincère. Mes enfans , leur dit - elle , vous voyez en moi la Fée qui présida à la naissance de Candide , & qui prononça l'arrêt de son sort ; il a rempli la condition d'où sa félicité dépendoit , & il l'a même remplie de la manière la plus difficile : car on pourra dire quelquefois sans danger , & avec vé-

rité à un Grand , qu'il a tort ; à un Auteur , qu'il a fait un mauvais ouvrage ; à un Bonze , qu'il est inutile ; à un Médecin , qu'il est ignorant ; & à un Mandarin , qu'il est obligé d'être accessible & bienfaisant ; mais on ne dira plus à une femme , sans se brouiller avec elle , qu'elle n'est pas jolie. Allez , poursuivit la Fée , retournez à Che-Kiang ; que le bon Alsaleh vous y accompagne ; lui & sa fille sont dignes d'y vivre : Tzum-Kcheu & Xuam-Tzié attendent avec impatience leur fils & leur fille : allez , un bonheur inaltérable vous attend dans cette belle contrée ; on peut répondre que rien ne troublera votre union , puisque vous pouvez l'un & l'autre entendre vos vérités sans aigreur & sans impatience : il est bien peu d'époux qui soient dans ce cas.

LE lecteur se doute bien que dans un clin d'œil , Sincère fit arriver Alsaleh , Candide & Fatmé à Che-Kiang , que ces deux Amans y formèrent les liens les plus doux , qu'ils parvinrent à une heureuse vieillesse , & qu'ils se virent revivre dans des enfans dignes d'eux. Candide eût été bien à plain-

dre , s'il n'avoit pas trouvé une fille ;
 qui avoit appris d'un père instruit à
 l'école du malheur , à mettre la vertu
 & la vérité au-dessus de tout. Mais
 un pareil bonheur n'arrive qu'une fois
 en cent siècles. Aussi depuis Candide
 aucun Che-Kiangien ne fut soumis à de
 pareilles épreuves : il n'y avoit plus
 de Fatmé.





DIALOGUE

Entre un homme Riche & un Indigent.

L'INDIGENT.

MONSIEUR, vous êtes riche, & je suis pauvre ; vous avez beaucoup de superflu, je manque du nécessaire ; j'ai trois enfans à qui je ne puis donner du pain ; je ne saurois travailler, parce qu'une incommodité cruelle qui afflige ce bras m'en ôte la force ; vous êtes homme, je le suis aussi ; à tant de titres, je vous prie de m'aider.

LE RICHE.

Le bon Dieu vous assiste, je n'ai rien à donner.

L'INDIGENT.

QUE Dieu m'assiste ! c'est pour assister les pauvres, qu'il a donné du superflu aux riches : Vous devez être à notre égard les distributeurs de ses bienfaits... Vous n'avez rien à donner, dites-vous ! vous avez toujours quelque chose de trop. Au nom de ce Dieu, dont vous

reconnoissez la bonté, imitez-la; empêchez ma famille de mourir de faim.

LE RICHE.

VOILA un coquin bien importun. Passe ton chemin.

L'INDIGENT.

JE ne suis pas un coquin ; je suis pauvre , mais je suis honnête. Tant que je l'ai pû , j'ai travaillé ; je ne mandie que parce que je n'ai pas d'autre moyen d'avoir du pain & d'en donner à ma famille. Si j'étois un coquin , ce ne seroit pas en plein jour que je vous demanderois une légère assistance. Je vous attendrois le soir armé d'un poignard , & je devrois peut-être à votre crainte , plus que je ne desire d'obtenir de votre bienfaisance. Vous m'appellez coquin , & sans doute il y en a parmi ceux que l'indigence accable. Mais savez - vous pourquoi ? Un homme manque de pain...

LE RICHE.

BON ! est-ce qu'on peut manquer de pain ?

L'INDIGENT.

VOILA encore une de vos erreurs , à vous autres riches : vous ne croyez pas possible un besoin que vous n'éprou-

vez jamais , que vous prevenez tous jours..... Un homme donc manque de pain , de feu dans une saison rigoureuse ; il voit ses enfans extenués , transis de froid , n'ayant rien pour les chauffer ni pour les couvrir , n'ayant pas d'alimens à leur donner : il est déchiré de leurs plaintes ; leurs cris vont jusqu'au fond de son cœur : ou il n'a pas de travail , ou il est hors d'état de travailler. Il n'a d'autre ressource que d'implorer la charité des passans. Il essuie vingt refus ; le soir arrive , & il n'a rien mangé , il n'a rien à donner à sa famille. Le dernier refus l'aigrit , le désespère ; l'idée du crime n'effraie plus son ame , & pour n'avoir plus de refus , il demande en menaçant & le pistolet sur la gorge. Que dites-vous de cet homme-là.

LE RICHE.

JE dis qu'il faut le pendre.

L'INDIGENT.

IL faut le pendre ! Eh non , Monsieur , ce n'est pas lui , ce sont les hommes durs qui l'ont refusé , qu'on ne pendroit pas , mais qu'on puniroit sévèrement , si on s'armoit contre les vices du cœur. La plus petite monnoie auroit empêché cet homme

homme de commettre une mauvaise action , & quelle est l'ame sensible & honnête qui pourroit refuser un léger secours à un malheureux , si chacun pensoit bien qu'il peut épargner un crime , conserver un homme à la société , & sauver des innocens , que la perte de leur père dévoue infailliblement à une misère sans ressource , & peut-être à la mort la plus affreuse !

LE RICHE.

MAIS aussi , pourquoi faire des enfans quand on ne peut les nourrir ? Pourquoi se marier quand on n'a rien ?

L'INDIGENT.

QUOI ! parce que je suis pauvre , vous voulez que je me refuse au plus doux penchant de la nature , que je trompe ses intentions , que je ne donne pas à l'Etat des Sujets qui peuvent lui devenir utiles , que je fuie un lien qui peut seul adoucir la tristesse de ma situation ! Eh ! qui travaillera pour vous ? Qui vous servira ? Qui cultivera les terres qui vous nourrissent ? Qui versera son sang pour la défense de la Patrie , si les pauvres n'ont pas d'enfans ? Quand un pauvre se marie , il compte un peu sur

la charité des riches , du moins jusqu'au temps où ses enfans sont en état de travailler. Alors il peut se passer de secours étrangers. Chacun tire de son travail ce qui est nécessaire à sa subsistance , & sans avoir votre superflu , on est plus heureux que vous.

LE RICHE.

OUI , mais en attendant on vit misérable.

L'INDIGENT.

CE n'est que cette attente qui me force à recourir à vous. Je ne vous dirai point pour vous engager à m'assister , que je prierai Dieu pour vous ; c'est une obligation que vous devez remplir vous-même ; mais je vous dirai que ce Dieu bon , juste , bienfaisant , récompensera votre humanité , & que vos richesses sont peut être une épreuve terrible , d'après laquelle il vous condamnera ; si du moins vous n'employez votre superflu à secourir les pauvres.

LE RICHE.

MAIS ce maraut me prêche , je crois. Adieu , cela m'ennuie.

L'INDIGENT.

Eh ! Monsieur , un moment. Si ce que

Je vous ai dit n'a pu vous toucher ,
soyez du moins sensible à votre propre
intérêt.

LE RICHE.

VOYONS, voyons donc cela. Com-
ment ?

L'INDIGENT.

UN honnête homme , qui ne demeure
pas loin du trou que j'habite , & qui
n'est pas riche , ne me refuse jamais ,
& ne refuse jamais à aucun pauvre un
petit secours. Je fais d'ailleurs que si la
médiocrité de sa fortune le met hors
d'état de fournir aux malheureux , une
assistance aussi forte & aussi fréquente
qu'il le voudroit , il saisit toutes les oc-
casions de leur être utile , soit par de
bons conseils , soit par des consolations
douces & amicales , soit par des pro-
tections , des soutiens que sa situation
lui permet de leur procurer. Eh bien !
Monsieur , tenez , quelquefois je veux
témoigner à cet homme estimable , la
reconnoissance & la vénération qu'il
m'inspire : il m'arrête en me disant :
« mon ami , celui qui donne , quelque
« peu qu'il donne , est toujours plus
« heureux que celui qui reçoit. Le plaisir

» de faire du bien en est la plus sûre ré-
 » compense. On la trouve au fond de
 » son cœur , & qu'elle est douce ! ce
 » plaisir est depuis long-temps le seul
 » qui me rende mon existence suppor-
 » table. » Puisque cet homme de bien
 le dit , il le pense , il le sent , & il faut
 que cela soit vrai. Vous , Monsieur ,
 vous avez tant varié vos plaisirs ; vous
 n'avez peut-être pas essayé de celui-là.
 Voyez , & peut-être préférerez-vous à
 un bijou , à un ameublement qui vous
 coûte fort cher , & dont vous êtes las
 au bout de trois jours , la satisfaction
 de vous dire avec justice : » il existe une
 » famille que ma bienfaisance a arra-
 » chée à la fois au crime & à la misère.
 Cette idée vous fera vraisemblablement
 plus agréable & plus consolante , que
 celle d'avoir contenté à grands frais
 une fantaisie passagère , & peut-être
 ensuite.....

LE RICHE.


ADIEU. Il faut que j'aie bien de la
 patience , pour avoir écouté si long-
 temps tes sottises , & celles de ton be-
 nêt d'honnête homme. Retire toi , ou....

(85)

L'INDIGENT.

O Ciel ! il suffit donc d'être riche ,
pour être dur & insensible aux misères
d'autrui.





LE COLIN-MAILLARD,

I D I L L E.

C'EST à Paphos qu'est le Temple le plus célèbre qu'on ait élevé à Vénus ; c'est là que les jeunes Prêtresses de cette Divinité nourrissent les Colombes sacrées qu'elle attelle à son Char. Vénus aime Gnide , Cythère & Amathonte ; mais elle préfère Paphos. C'est près de ces lieux fortunés qu'elle connut le fils de Myrrha. Le souvenir d'un amant si cher lui fait préférer les lieux qu'il habita jadis ; & si jamais l'Isle de Cypre n'a vu un amant malheureux , c'est un avantage qu'elle doit à la mémoire d'Adonis.

C'EST sur ces bords charmans que la mère de l'Amour rassemble les Plaisirs & les Graces. Là , sur un gazon tendre & émaillé de fleurs , elles forment des danses légères : un bouquet donné des mains de l'Amour , est le prix de celle qui y a le mieux réussi. Quelquefois unissant à l'envi leurs voix douces

& harmonieuses, elles chantent le pouvoir du Dieu d'Idalie & célèbrent ses bienfaits. Quelquefois des jeux enfans, que l'Amour invente & que sa présence anime, succèdent à leurs chants & à leurs danses.

UN jour, c'étoit un des plus beaux du Printemps, on célébroit à Paphos une fête brillante : le sang des victimes ne ruisseloit pas dans le Temple ; on se contentoit d'offrir des fleurs : les jeunes citoyens, les plus aimables filles, répétoient des hymnes en l'honneur de l'Amour & de la Déesse de la Beauté ; à leurs noms on joignoit ceux des Graces & des Plaisirs ; l'encens fumoit de tous côtés ; chaque habitant de cette heureuse Contrée, avoit des graces à rendre aux divinités qu'elle adore : tous leur devoient le bonheur d'une union douce & constante. Enfin, on voyoit par-tout l'ivresse de la joie & le transport de la reconnoissance.

VÉNUS, invisible avec son fils dans le Temple, y recevoit avec plaisir les vœux de mille jeunes cœurs unis sous ses loix, ou qui brûloient de s'y soumettre. Parmi cette jeunesse aimable &

sincère, on distinguoit Mirtil & Glicérie, L'un & l'autre avoit à peine atteint son quatrième lustre ; tous deux réunissoient les graces , la naïveté & la sensibilité de l'âge des amours. Le destin avoit décidé que ce couple charmant seroit uni. L'Amour le savoit bien ; il savoit aussi que l'heure approchoit où il pouvoit faire leur félicité : mais il le cachoit encore à sa mère ; il vouloit lui ménager une surprise agréable. Mirtil & Glicérie dans les vœux qu'ils formoient, se plaignoient de l'absence d'un bien inconnu, dont la privation les affligeoit ; leur innocence n'en savoit point davantage. Leurs prières furent exaucées.

LE soir de ce beau jour, lorsque les solemnités furent finies, & que chacun se livroit aux amusemens que l'allégresse respiroit, les Divinités de Paphos se retirèrent dans des bocages qui leur étoient consacrés, & où personne n'auroit osé mettre un pied profane. Là, roulent entre des fleurs de petits ruisseaux, où Vénus & ses Compagnes se baignent quelquefois. Si de loin quelqu'un y jette un œil curieux, il n'a point à craindre le sort d'Actéon. Vénus n'est

point aussi cruelle que Diane. Tout ce qu'il risque, c'est de se consumer en vains desirs, ou d'aller à Leucade en chercher la fin. Mais ce malheur arrive rarement, les citoyennes de Paphos sont si aimables, que personne n'est tenté de devenir le rival de Mars.

LA, des touffes de rosiers & de jasmins parfument l'air; leur odeur répand dans l'ame & dans les sens ce désordre touchant si favorable aux plaisirs: là, des milliers d'oiseaux ont fixé pour jamais leur demeure. Presque toujours occupés de leurs amours, ils chantent rarement; mais ils ne chantent jamais que leurs plaisirs.

C'EST dans ces beaux lieux, que l'Amour, Vénus & ses compagnes sont accoutumés à faire de petits jeux. L'Amour est un enfant; il aime les jeux de cet âge: mais c'est un enfant malin; les suites de ses jeux sont quelquefois dangereuses.

MIRTEL & Glicérie, à qui le trouble de leurs cœurs ne permettoit pas de partager la joie publique, se promenoient en rêvant à leur situation; le hasard leur fit choisir les lieux les plus

viofins des bocages facrés , mais ils avoient pris des chemins différens. L'Amour , qui avoit fes deffeins , propofa à Cypris de les admettre à leur jeux ; Cypris ne refuse rien à l'Amour : Aglaé & Thalie fe détachent , & amènent le Berger & la Bergère.

Tous deux furent faifis d'une crainte timide , en fe voyant au milieu des Divinités. Le fard d'une pudeur ingénue éclatoit fur leur front , & les rendoit plus aimables encore. Les Graces prirent Glicérie pour une de leurs fœurs , & Vénus en voyant Mirtil , crut avoir deux fils.

LES careffes , les bontés de l'Amour & de Vénus diminuèrent l'embarras de Mirtil & de Glicérie. Tous deux ofèrent enfin jeter des regards furtifs fur le Dieu & fur les Déesfes de Paphos. Mirtil admiroit Vénus & fes Compagnes ; mais il aimoit à ramener fes yeux fur la Bergère. Glicérie admiroit les charmes de l'Amour , mais elle regardoit Mirtil avec plus d'affurance & de plaifir. Le Dieu pour achever de les mettre à leur aife , les affocia à plusieurs petits jeux : enfin , il en propofa un qu'il ve-

noit d'inventer , & auquel les mortels ont depuis donné le nom de Colin-Maillard. Il ne fallut aucune préparation ; il avoit son bandeau sur les yeux. Tout le monde s'écarte , l'Amour cherche à attraper quelqu'un , il étend les bras , il erre , il court , il tombe quelquefois. Cypris ou l'une des Graces l'alloient relever , car Mirtil & Glicérie n'osoient encore l'approcher. A la fin , cependant , dans un moment où elle confideroit innocemment son aimable compagnon , la jeune Bergère ne put éviter en temps la rencontre de l'Amour : il la saisit , & parcourant d'une main légère ses innocens appas , il la prenoit d'abord pour Vénus ; mais la crainte & l'embarras qui faisoient alors palpiter le cœur de Glicérie , la lui font reconnoître : les libertés de l'Amour ne feroient pas trembler Vénus. Il nomme la Bergère , elle garde le silence ; mais les ris des Graces assurent le Dieu qu'il ne s'est pas trompé. Il se découvre , & met en souriant son bandeau sur les yeux de Glicérie. Il est impossible d'en peindre l'effet subit : une émotion délicieuse s'empare de son cœur , des soupirs pressés se succèdent ,

un trouble qu'elle n'avoit jamais senti , vient agiter tous ses sens. L'image de Mirtil , dont elle venoit de rassasier ses yeux , s'offre à son esprit avec des traits de flamme. Il falloit cacher cet état aux témoins qui l'environnoient. Glicérie fait des efforts pour se remettre ; mais elle y réussit si peu , que Mirtil seul y est trompé.

DANS le temps que Glicérie à son tour cherchoit moins à saisir quelqu'un , qu'à avoir l'air de chercher , & que le Berger de son côté faisoit semblant de l'éviter , l'Amour , alors clair-voyant , prend son arc , choisit une flèche semblable à celle dont il atteignit Psiché , & en perce le cœur de Mirtil. Un coup de foudre n'est pas plus prompt : tous les feux de l'Amour passèrent dans son ame : il ne feignit plus alors d'éviter la Bergère , qui n'en voulant qu'à lui , avoit négligemment laissé échapper de petits compagnons de l'Amour , que leur imprudence avoit amenés trop près d'elle. Mirtil approche , il se jette dans les bras de Glicérie , & la serre tendrement. Son transport le décèle , il est reconnu : la Bergère répond timidement à ses ca-

resses , mais elle y répond. Tous deux dans l'instant éclairés par l'Amour , sentent & s'écrient qu'ils ont enfin trouvé le bonheur qu'ils cherchoient. Le Dieu alors vint à eux , il les unit , & leur dit : aimables mortels , soyez heureux ; vivez dans ces lieux enchanteurs que je vous permets d'habiter ; je ne vous quitterai jamais. Votre félicité sera pure , durable & parfaite , puisqu'elle est mon ouvrage. On n'en fera pas jaloux ici , mais on dira en l'admirant & en vous rendant justice : on voit bien que l'Amour n'a pas toujours le bandeau sur les yeux.





L'ICHNEUMON,

A P O L O G U E.

UN Philosophe, venu des rives du Gange pour étudier les mystères d'Hermès sous les Prêtres de Memphis, se promenoit un jour en rêvant sur les bords du Nil. Il apperçut un petit animal qui cherchoit avec soin dans le sable les œufs de Crocodile, & qui mettoit en pièces tous ceux qu'il trouvoit. Le sage vit avec étonnement que, content de les avoir brisés, il les laissoit sans les dévorer. O homme ! s'écria t-il, quelle leçon te donne l'animal destructeur de ton plus redoutable ennemi ! Fais-tu quelquefois une bonne action, rends-tu un service essentiel sans une vue secrète de gloire & d'intérêt ? Viens, viens apprendre de l'Ichneumon à ne pas fouiller un acte de vertu des taches de l'amour-propre, & à faire le bien pour le bien même.



LE TONNERRE

ET LE NUAGE,

FABLE ASIATIQUE.

COMMENT oses-tu te compter pour quelque chose ? disoit le Tonnerre au Nuage : toi , vil assemblage de parties grossières , que l'astre des jours daigne élever , tu veux entrer en comparaison avec moi ! de brillans sillons de lumière marchent devant moi , & m'annoncent en parcourant l'horizon ; j'ébranle les Palais des Sultans ; je fais trembler les montagnes ; je suis l'organe & quelquefois le ministre des vengeances du Ciel ; l'Univers épouvanté se jette à genoux & se tait en ma présence & toi... moi , répond le Nuage ; je n'aime point à parler de moi si long-temps avec tant d'orgueil & de bruit ; mais quand le vent du midi m'abaisse vers la terre , je vois le Cultivateur qui remercie Dieu : je fertilise ses compagnes , l'abondance & la joie me suivent ; je puis même conso-

ler ceux qu'effraie le mal que tu peux faire.... Quand on est placé bien haut , je crois qu'il vaut mieux faire du bien qu'inspirer de la terreur.

UN sage conta un jour cet Apologue à Ebn-Mohar , Vifir de Damas. Ce Ministre , jeune encore , avoit abusé de son pouvoir. Plus flatté de se faire craindre que de se faire chérir , il avoit gouverné durement les peuples confiés à son autorité. Mais l'heureuse sensibilité qu'il avoit reçue de la nature , n'avoit pas encore été détruite par les vapeurs empoisonnées de la flatterie & de l'élévation. Il écouta le sage , il répandit des bienfaits , la justice & l'humanité devinrent la règle de sa conduite , & Damas bénit son administration.



LES TROIS FILS D'AÏOUB,

ESSAI MORAL.

LE soleil au milieu de sa carrière n'est ni plus brillant ni plus ardent que ne l'avoit été Aïoub-Kan dans le feu de sa jeunesse , & dans l'âge des passions : mais ce Prince dans l'âge mûr étoit devenu doux , paisible , bien-faisant , comme le soleil , lorsque sur la fin d'un beau jour , il permet aux Bédouins errans de sortir de leurs tentes , & de mener leurs troupeaux dans les plaines de Cariataïm. Aïoub-Kan , né du sang Royal de la grande Buckarie , avoit été obligé de faire valoir ses droits au sceptre contre trois Princes voisins , qui n'en avoient d'autres que leur ambition. La rapidité de ses succès avoit réduit tous ses ennemis au silence , & Aïoub-Kan n'avoit pas encore atteint sa trente-deuxième année , qu'il s'étoit vu paisiblement assis sur le trône des Usbeks. Quand il fut tranquille possesseur du pouvoir souve-

rain, il fit taire la trompette guerrière ; & certain qu'on n'affermît point sa puissance en reculant les bornes de ses Etats , il préféra aux conquêtes qu'il pouvoit faire , la gloire de rendre son peuple heureux : il y réussit si bien , que les Usbeks oublièrent le titre de Victorieux que ses exploits lui avoient acquis , pour lui donner celui de Bienfaisant , qu'il porta jusqu'au tombeau.

IL y avoit trente ans qu'Aïoub jouissoit de la réputation d'un bon Roi , lorsque fatigué du poids de la couronne , & désirant de passer ses derniers instans dans un repos qu'il avoit toujours regardé comme inconciliable avec ses devoirs , il résolut d'abdiquer. Zulica , celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée , lui avoit laissé trois fils , qui paroissent également dignes du sceptre ; Aïoub-Kan pouvoit désigner l'un d'eux pour son successeur ; mais il voulut qu'une épreuve certaine éclairât son choix ; il étoit trop important au bonheur de ses peuples , pour que ce Prince s'y déterminât par caprice ou par prédilection.

IL assembla donc les principaux de l'Etat ; Arslam , Corcut & Salem ses trois fils furent appelés aussi : une foule nombreuse , attirée par la singularité d'un événement si nouveau , vient remplir le Divan : Aïoub environné de ses grandes actions , & plus glorieux de leur éclat que de la splendeur du trône , regardoit avec la complaisance d'un bon père pour ses enfans , ce peuple qui lui devoit un bonheur sans mélange.

TOUT le monde attendoit en silence que ce Prince s'expliquât : l'inquiétude se monroit sur tous les visages , & chacun cherchoit à douter encore de la réalité d'un dessein qui avoit transpiré , & que tout le monde craignoit également. Aïoub - Kan parla en ces termes : » Peuples , le soin de vous
 » rendre heureux m'a agité toute ma
 » vie : après que votre valeur , votre
 » fidélité & l'intercession du grand Pro-
 » phète eurent abattu nos ennemis ,
 » vous savez que loin de passer dans un
 » lâche repos , des jours que l'effroi
 » de nos voisins & la foi des traités
 » pouvoient rendre paisibles à jamais ,
 » j'ai consacré tous mes soins au bien

» de cet Empire. Si j'ai réussi, si l'es-
 » time & l'amour de mes Sujets doi-
 » vent me séparer du vulgaire des Rois,
 » & leur rendre cher le nom d'Aïoub-
 » Kan, la récompense que j'en attends,
 » c'est qu'ils voient sans douleur la
 » résolution où je suis de renoncer au
 » trône, & qu'ils me pardonnent de
 » chercher du moins le repos près de
 » la tombe. L'Ange de la mort est
 » prêt à s'asseoir au chevet de mon lit,
 » je me dois à moi-même mes derniers
 » jours. Mais en quittant le gouverne-
 » ment, mes soins sont encore pour
 » vous. Trois fils également appelés
 » au trône par leur naissance, feroient
 » balancer mon choix, si les mouve-
 » ment d'un cœur paternel devoient le
 » décider. Maître de ce choix par les
 » loix fondamentales que le grand Té-
 » mur a établies, je veux qu'il tombe
 » sur le plus digne, & par là j'assure
 » également le sort de mes fils & le
 » vôtre. Corcut, Arslam & vous Sa-
 » lem, c'est à vous de montrer que
 » vous méritez l'honneur de travailler
 » au bonheur d'un grand Peuple. Je
 » donne au premier le gouvernement

» de Kojand ; Balk obéira au second ;
 » je soumets Samarcand aux loix du
 » troisieme. Pendant un an , votre pou-
 » voir y fera absolu comme le mien ;
 » & celui de vous trois qui dans son
 » gouvernement aura le mieux rempli
 » l'idée que l'on doit avoir d'un Roi ,
 » sera mon successeur au trône. Allez ,
 » puisse-t-on hésiter entre vous trois ,
 » & puissiez-vous avoir au respect & à
 » l'amour des peuples qui doivent vous
 » obéir , les mêmes droits que vous
 » avez à ma tendresse. »

IL dit , & le peuple en versant des
 torrens de larmes sortit du Palais com-
 me si son père & son maître étoit déjà
 mort , & que la cérémonie à laquelle
 il venoit d'assister , eût été sa pompe
 funèbre.

CEPENDANT les trois fils d'Aïoub
 partent pour les villes qu'ils devoient
 gouverner ; ce Prince leur avoit donné
 à chacun un vieillard de son Divan
 pour les accompagner , & en secret
 il commanda à ces hommes qu'il avoit
 choisis , & qui étoient également véné-
 rables par leur grand âge , par la sain-
 teté de leurs mœurs , & par l'intégrité

de leur conduite , d'examiner avec une attention sévère , la manière dont ses fils useroient de leur nouveau pouvoir , & de lui en rendre un compte exact à la fin de l'année.

CORCUT , l'aîné des trois Princes , avoit été élevé par un Mollah Persan , qui lui avoit inspiré le goût le plus vif pour les arts & les sciences ; le gouverneur d'Arslam étoit un vieux Tartare qui avoit servi long-temps , & qui étoit couvert de blessures : il ne regardoit comme des héros que les conquérans sous qui la terre avoit tremblé ; & il avoit toujours à la bouche les exploits d'Iskender , de Giam-Schid , de Témur & de Gengis-Kan. Le précepteur de Salem , sectateur de Confut-zée , n'avoit jamais prêché à son élève que la douceur , la bonté , la justice , l'humanité & l'amour de la paix.

CES instructions différentes avoient également fait impression sur l'esprit des jeunes Princes. Corcut n'aspiroit qu'à faire fleurir , dans la Buckarie , les sciences & les arts ; l'ambitieux Arslam songeoit déjà à reculer les limites de l'Empire , & il brûloit d'impatience de com-

mencer ses conquêtes ; Salem enfin , craignoit d'être appelé au trône , & ne vouloit y monter que pour faire son bonheur de celui de ses peuples.

QUAND Corcut fut arrivé à Kojand , & que les habitans de cette Ville lui eurent prêté leur serment d'obéissance & de fidélité , il se fit rendre compte de l'état de son nouveau gouvernement , & il apprit avec surprise qu'il n'y avoit dans une Ville si vaste & si peuplée ni Académie , ni Observatoire , ni Bibliothèque publique , ni Salle de Spectacles , ni Poètes , ni Peintres , ni Musiciens ; il fit plusieurs fois le tour de Kojand , & son étonnement redoubla de voir que les édifices publics ou particuliers étoient commodes à la vérité , & suffisans pour les usages auxquels ils étoient destinés ; mais qu'il n'y avoit ni goût , ni proportion , ni magnificence ; il se proposa de remédier bientôt à tant de maux , & de polir cette partie de la Buckarie en y introduisant l'amour des lettres & des arts , & en encourageant les efforts de ceux qui s'y livreront.

IL commença par faire bâtir un édi-

rice superbe , qui lui coûta des sommes immenses : les artistes les plus habiles de l'Empire des Usbecks & des Etats voisins furent appelés à Kojand par les plus grandes espérances , & Corcut les surpassa par ses profusions. Il est vrai que pour construire ce palais , il fallut s'emparer du terrain de plusieurs familles qu'on oublia de dédommager ; mais aussi les habitans de Kojand eurent tout d'un coup un Observatoire , une Salle d'Académie , un Théâtre & un logement magnifique pour leur Prince.

ENSUITE il fit publier par un crieur public suivant l'usage , que tous les propriétaires de maisons , eussent à donner aux rues de Kojand , une forme plus régulière & plus symétrique ; cet ordre mit quantité d'habitans dans la nécessité de faire de grandes dépenses ; plusieurs furent ruinés ; d'autres aimèrent mieux de perdre leurs maisons que de s'exposer au même risque.

P O U R les consoler , Corcut fit venir des Comédiens Chinois , lesquels jouoient des Tragédies qui faisoient rire , & des Comédies où on ne rioit pas , ce qu'on voit encore assez souvent de nos

jours ; ils représentoient aussi des pièces que le mélange du chant & de la déclamation rendoit fort piquantes ; la musique en étoit souvent passable , quelquefois excellente , mais les drames n'en valaient jamais rien. Les Kojandiens prenoient goût à ces amusemens , & ils y couroient en foule ; Corcut espéra qu'ils seroient bientôt policés.

BIENTÔT un grand nombre de gens de lettres vint former deux ou trois Académies à Kojand ; bientôt les éloges du nouveau Souverain retentirent de tous côtés en vers & en prose ; tous les jours paroissoit quelque ouvrage à sa louange ; à croire les auteurs de ces panégyriques , le siècle d'or alloit renaître sous Corcut ; le bonheur & la vertu sembloient s'être unis pour faire éclater son règne & le rendre célèbre aux yeux de la postérité.

CORCUT pour justifier tant d'éloges donna des pensions à tous ses admirateurs , & fit des présens magnifiques à des savans qui s'étoient signalés par des prodiges : l'un avoit découvert un amas d'étoiles que tout le monde voyoit depuis des siècles , & l'avoit appelé

la moustache de Corcut ; l'autre avoit prouvé que le meilleur gouvernement possible est celui où les lettres & les arts sont au - dessus de tout ; un troisième avoit inventé une machine pour traverser les airs , & son prospectus prouvoit que rien n'étoit plus sûr ; il avoit même voulu en faire l'épreuve , & s'étoit cassé un bras & une jambe ; celui-ci avoit donné un mémoire sur la culture du ris , sa méthode étoit singulière & nouvelle ; mais elle coûtoit plus & rapportoit moins que l'ancienne ; celui-là avoit trouvé un moyen de démontrer clair comme le jour que deux & deux font quatre : un autre enfin..... mais on ne finiroit point si on détaillait tout ce que la protection encourageante de Corcut fit éclore d'étonnant & de neuf. Vingt journaux , qui nâquirent en même-temps que les trois Académies de Kojand , instruisirent l'univers pensant de toutes ces merveilles , & le nom de Corcut devint célèbre dans toute l'Asie.

CE Prince ne se bornoit pas à combler de bienfaits ceux qui cultivoient les sciences & les arts avec distinction ;

il les animoit par son exemple ; car Corcut favoit également employer la plume, le compas, le crayon & le ciseau. Il faut l'avouer, & sans doute cela est assez rare pour mériter d'être rapporté ; Corcut avoit la modestie de soumettre ce qu'il faisoit en tout genre à l'examen des Sociétés qu'il avoit établies ; il leur ordonnoit de ne lui passer rien ; & suivant l'usage établi depuis qu'il y a des arts & des grands qui les cultivent, les académiciens de Kojand ne dissertoient sur les ouvrages de Corcut, que pour prouver qu'ils étoient des chefs-d'œuvre ; & ce Prince étoit d'autant plus content, qu'il n'imaginoit pas que des génies sublimes pussent être assez lâches pour le flatter.

TOUT le monde sentira aisément que des occupations si importantes ne laissent pas à Corcut beaucoup de temps pour s'occuper du gouvernement ; aussi s'étoit-il donné des Ministres, sur qui il se reposoit entièrement. Son Divan étoit composé de savans vieillards qui avoient profondément discuté les questions les plus oiseuses sur les anciens Royaumes de l'Asie, & le premier

Vifir étoit connu par un traité immense sur le droit des gens , dans lequel tout se trouvoit hors l'art de gouverner les Peuples & de les rendre heureux. Ce Divan étoit tous les jours étonné des questions qu'il avoit à décider , & il falloit toujours qu'il les décidât sans les entendre.

CEPENDANT Corcut au bout de quatre à cinq mois , avoit dépensé tous les revenus d'une année ; chacun fait que dans presque toute l'Asie les étrangers sont les seuls qui paient des droits de douane ou des impôts ; Corcut , qui avoit lû des ouvrages économiques composés en Europe , & traduits par l'un de ses académiciens , qui avoit été à la Chine l'élève d'un Européen , Corcut , dis-je , leva des impôts sur les naturels du pays : on murmura beaucoup ; mais la vénération qu'on avoit pour le sang d'Aïoub , empêcha le peuple d'éclater. Il trouvoit cependant fort dur de payer si cher des chansons & des discours académiques.

IL eut bien d'autres sujets de se plaindre ; le Divan toujours occupé à disserter sur les antiques dynasties de la

Chine, des Indes, de la Perse & des Tartaries, & à raisonner sur le droit naturel & politique, n'avoit pas fait attention qu'un hiver rigoureux avoit anéanti l'espoir de la moisson, & qu'il falloit prévenir par des secours étrangers l'instant où les ressources de Kojand seroient épuisées. Les sublimes spéculations auxquelles ils se livroient, leur permettoient peu des soins aussi vulgaires; & une famine horrible désola Kojand, parce que les philosophes qui la gouvernoient n'avoient pas pensé que la première chose qu'il faut à un Peuple, c'est du pain; & qu'ils n'avoient songé au remède que quand le mal étoit devenu incurable.

SI ces maux avoient été les seuls que l'administration de Corcut eût causés aux Kojandiens, ils eussent dû prendre patience; car s'ils étoient accablans ils étoient passagers; mais un mal plus grand & plus durable fut la suite de l'amour excessif que ce Prince avoit pour les arts & pour les sciences.

CHACUN fait que le goût des arts & des sciences est le germe du luxe, & que le luxe à son tour propage tous

tous les vices : cette vérité n'est plus neuve aujourd'hui ; mais elle l'étoit du temps de Corcut , & son exemple fut peut-être le premier qui la prouva.

AVANT que Kojand ne fût sous les loix de Corcut , les habitans de cette Ville étoient simples , ignorans , & même un peu sauvages , comme les Scythes leurs ancêtres ; mais ils étoient en même-temps droits , sincères , vertueux , aimant le travail & sachant supporter la pauvreté : Corcut en les policant , les rendit vains , faux , efféminés ; en étendant leurs connoissances , il multiplia leurs besoins , & Kojand savante & décorée dut regretter son ancienne ignorance & sa première simplicité. D'ailleurs à force de lire & d'entendre des sophismes , on en vint bientôt à douter de tout ; on osa mettre en question s'il étoit possible que la lune eût passé par la manche de Mahomet ; on n'alloit plus à la mosquée que par habitude ; & loin d'être exact à se tourner vers la Mecque pendant la prière , on affectoit de se tourner de tous côtés pour voir & pour être vu. On buvoit du vin sans scrupule , on raison-

noit sur l'Alcoran , les jeunes gens aimoient mieux entretenir une danseuse que de se marier , & les vieillards les encourageoient par de mauvais propos ; tous railloient ceux dont les mœurs avoient résisté au torrent de la corruption. Corcut étoit persuadé que des Palais , des Académies , des Concerts , des Spectacles & de la Philosophie , valoient bien tout ce qu'on leur avoit sacrifié , & il appelloit cela le triomphe de la raison.

PENDANT que la raison triomphoit ainsi à Kojand , une horde de Tartares Eluths , voisins de cette Ville , vinrent y faire une irruption ; ces Peuples errans sont pauvres , robustes , insensibles à la fatigue , toujours sur leurs chevaux & les armes à la main : ils se soucient peu de lettres & de sciences , & ne connoissent que la raison du plus fort. Ils n'étoient qu'une poignée , & dès que les Kojandiens les virent paroître , la terreur s'empara de toute la Ville ; on tint bien vîte un conseil pour trouver les moyens de se soustraire à cet invasion. On étoit trop éloigné de Bokara , de Balk & de Samarcande

pour en espérer des secours assez prompts ; on n'avoit pas songé à mettre Kojand en état de défense , & ses habitans amollis par le luxe & le repos , aimoient trop la vie pour la risquer contre des barbares qui comptoient la mort pour rien , & qui la donnoient ou la recevoient sans émotion. On députa donc vingt notables vers le Général Eluth , pour tâcher de l'émouvoir & d'en être quitte moyennant une contribution. Ibenkan , ainsi s'appelloit ce chef , étoit fort ignorant & fort impoli ; mais il étoit trop généreux pour accabler des gens qui avoient si peur ; il se contenta donc de demander beaucoup d'argent , & d'imposer un tribut à Kojand. On lui accorda tout ce qu'il exigeoit ; on y joignit des présens considérables pour l'engager à partir plutôt ; lorsqu'Ibenkan vit qu'on étoit si facile , il se repentit de n'avoir pas demandé davantage : mais comme il étoit fidèle à sa parole , il partit , à dessein sans doute de revenir bientôt dans une Province où un butin immense lui coûtoit si peu.

TANDIS que Corcut embellissoit , polissoit , ruinoit & dépravoit Kojand ,
Balk

Balk n'étoit pas plus heureuse sous les loix d'Arslam. A peine ce Prince fut-il arrivé dans son Gouvernement, qu'il laissa voir sans ménagement l'impétuosité de son caractère, à laquelle la crainte & le respect qu'il avoit pour Aïoub-Kan, avoit servi de frein jusqu'alors. Il hâta la cérémonie de son couronnement pour exécuter plutôt les projets ambitieux que son bouillant courage avoit enfantés; & lorsque, suivant l'usage, l'Iman de la principale Mosquée de Balk alloit lui mettre sur la tête le turbân rouge, qui étoit l'attribut de la souveraineté, Arslam le lui arracha & s'en couvrit lui-même, comme si d'autres mains que les siennes avoient été indignes de le couronner.

CETTE action hautaine & fière fit sentir aux habitans de Balk que le joug de leur nouveau Souverain seroit dur, despotique, & qu'ils ne devoient pas espérer beaucoup de repos sous ses loix.

L'ÉVÉNEMENT justifia & surpassa ces craintes : Arslam ne tarda pas à faire la revue de tout ce qu'il y avoit à Balk d'hommes en état de porter les

armes. Il en trouva cinquante mille ; que sous ses ordres il crut capables de conquérir l'univers entier. Les Usbeks étoient naturellement vaillans & toujours bien disciplinés, quoique depuis long - temps une paix profonde regnât dans la grande Buckarie. Cette paix embarrassoit Arslam ; il lui falloit du moins un prétexte pour attaquer ses voisins, qui tous vivoient tranquilles sur la foi des traités ; mais manque-t-on jamais de prétextes quand on veut faire le mal, & qu'on a la force en main ?

ARSLAM se souvint d'avoir lû dans une vieille histoire des Usbeks, qu'un Sultan de Khorasan, qui vivoit cinq siècles avant le règne d'Aïoub, avoit remporté sur les Usbecks une victoire éclatante, & en avoit fait dresser un monument injurieux aux Khans de la grande Buckarie. Le temps avoit détruit ce monument ; mais un village presque désert auprès de l'endroit où il avoit été élevé en portoit encore le nom : cependant une paix durable & vingt alliances avoient effacé l'outrage, & les deux peuples vivoient unis. Arslam, qui vouloit à quelque prix

que ce fût troubler cette union , & commencer la guerre , écrivit à Vereddin qui regnoit alors sur le Khorasan , pour exiger que ce Prince fit détruire le village dont nous venons de parler , & défendît même qu'on en prononçât jamais le nom : la lettre étoit impérieuse & menaçante , & le style en étoit comme celui d'un maître qui parle à son esclave.

VEREDDIN , qui eût accordé sans peine , aux prières d'Arslam une chose si peu importante, la refusa à ses insultantes menaces , & se prépara à venger son injure , après avoir honteusement chassé l'envoyé d'Arslam.

CE dernier apprit avec joie que le Sultan de Khorasan se préparoit à la guerre ; il résolut de le prévenir & bientôt une nombreuse armée inonda les frontières de Vereddin : on ne décrira point les horreurs de cette campagne : ce tableau désolant feroit frémir.

APRÈS qu'Arslam eût dévasté les frontières du Khorasan , il s'avança avec rapidité vers Mérou capitale de cet Empire ; mais Vereddin l'arrêta avec une armée presque égale à la sien-

he. La bataille fut meurtrière , dix mille Khorasaniens y trouvèrent la mort , & le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. Vereddin , qui n'en étoit pas plus heureux , malgré la justice de sa cause , fut obligé de chercher son salut dans une fuite précipitée ; la valeur emportée des Uzbeks ne lui laissa pas même le temps de faire une retraite honorable. Arslam le poursuivit jusqu'à Mérou , & n'ayant pû l'empêcher de s'y renfermer , il l'y assiégea. La prise de cette Ville assurait au fils d'Aïoub la conquête de tout le Khorasan ; aussi n'y laissoit-il pas à Vereddin le temps de respirer. Des assauts multipliés n'avoient pû triompher encore du courage des Khorasaniens à défendre leur Sultan & leur liberté ; mais Arslam qu'une ambition effrénée rendoit fort peu délicat sur les moyens , fut trouver des traîtres , & pendant une nuit obscure , une fausse attaque ayant attiré l'élite des défenseurs de Mérou d'un côté , Arslam qui s'avançoit sourdement d'un autre , où on lui avoit indiqué un endroit foible , entra dans la Ville sans peine , à la

faveur des intelligences qu'il s'y étoit ménagées. La résistance des Khorasaniens avoit irrité Arslam ; ils les en punit cruellement ; tout fut passé au fil de l'épée : rien ne pût fléchir la rage des vainqueurs ; en vain les mères tremblantes demandoient grace pour leurs enfans, en vain les enfans élevoient vers ces barbares leurs innocentes mains , en vain les vieillards leurs monstroient leurs cheveux blancs qu'ils les conjuroient d'épargner , la soif du sang ne respecta ni l'âge ni le sexe , & en peu d'heures Mérou n'étoit presque qu'un vaste tombeau , qu'un petit nombre de Korasaniens rangés autour de leur Roi , disputoit encore aux Usbeks. Bientôt Verreddin lui-même périt sous le fer de leur chef , & le reste de ses sujets demanda des fers pour éviter la mort.

ARSLAM maître ou plutôt destructeur de la capitale du Khorasan , n'eut qu'à se montrer pour réduire le reste du Royaume. Quand il assiégeoit une Ville , il mettoit le premier jour sur sa tente un étendart blanc , pour marker aux assiégés qu'ils devoient espérer d'être traités avec clémence s'ils se rendoient : un

drapeau noir annonçoit le second jour que les chefs de la ville , seroient immolés à sa vengeance : enfin le troisième jour , on arboroit un étendart teint de sang , qui étoit le triste signal d'un carnage sans pitié. Il est aisé de croire que la crainte fit tomber les armes des mains de tous ceux qui d'abord pensoient à se défendre ; & bientôt le Sultan de Balk , abhorré , mais redouté de tout le Khorasan , n'y compta pour ennemis que des esclaves qui trembloient sous lui.

IL revint dans Balk en conquérant , & la pompe de son triomphe égala la rapidité de ses exploits. Mais son ambition n'étoit pas satisfaite ; de nouveaux projets devoient éclore.

TROIS petites Républiques , qui formoient un Peuple connu sous le nom de Taguris , parurent à Arslam des ennemis dignes de sa valeur ; devenu plus redoutable par la haute opinion que la conquête du Khorasan avoit donné de sa valeur , il se crut au-dessus des ménagemens , & sans aucun prétexte , sans déclaration de guerre , il résolut d'entrer dans le pays des Taguris , &

de le traiter comme le Khorasan. Mais il n'y trouva pas toute la facilité dont il s'étoit flatté.

LES Taguris, défendus par les rochers & les précipices des Montagnes Noires, avoient d'ailleurs rendu leur pays presque inaccessible par les fortifications dont ils avoient revêtu les gorges par où on y abordait. Cet heureux peuple avoit peu de commerce avec les autres nations ; l'agriculture y étoit honorée , & suffisoit non seulement à ses besoins , mais aussi aux devoirs de l'hospitalité qu'il exerçoit envers tous les passagers ; on n'y regardoit comme utile & nécessaire que ce qui l'étoit en effet , il y avoit peu de loix , mais elles étoient conformes au génie de la nation & fondées sur les principes inaltérables de l'équité naturelle ; chacun y cultivoit son champ pour soi ; tout le monde y étoit égal , on n'y connoissoit d'autre distinction que celle de la vertu , & à peine en étoit-elle une , tant les exemples en étoient fréquens. Lorsque dans une famille il y avoit quelqu'un qui se distinguoit par une belle action , le conseil des anciens du peuple lui décernoit une

médaille d'airain en lui disant devant les députés des trois Républiques : *Que ta mère se glorifie de t'avoir enfanté ; car tu as mérité le prix de la vertu ;* & dans l'instant, le Taguri décoré de la médaille étoit noble , mais cette noblesse n'étoit que personnelle. S'il se rendoit une seconde fois digne de l'estime de la nation , on prononçoit la même formule en lui donnant une médaille d'argent , & sa noblesse étoit communiquée à sa famille , mais pour s'éteindre à sa mort. Enfin , un troisième acte de vertu étoit récompensé par une médaille d'or qu'on donnoit en silence , & alors la noblesse devenoit perpétuelle , & ne pouvoit se perdre que par une action basse ou coupable de quelque membre de la famille. Combien l'idée de cette distinction servoit aisément de frein dans les situations les plus critiques ! Un Taguri pouvoit-il commettre une action déshonorante , en se représentant que sa famille entière en seroit punie par la perte des distinctions dont elle jouissoit ?

LES peines personnelles étoient rares & en petit nombre : les vices du cœur , les défauts de l'ame contre lesquels

On ne sévissoit point ailleurs, comme l'avarice, l'ingratitude, la dureté, étoient punies chez les Taguris par le mépris de la nation ; & les crimes qui nuisent au bonheur général de la société l'étoient par l'exil ; les tortures, les suplices & la peine de mort n'y avoient jamais été en usage. Des loix si douces & si sages annoncent un peuple à qui l'humanité est chère, un peuple tranquille & ami de la paix. Tels étoient en effet les Taguris ; mais ils n'en étoient pas moins braves ; & il n'étoit pas un seul homme dans la nation qui ne préférât la mort la plus cruelle à la perte de ses loix & de sa liberté.

C'ÉTOIT sur ce peuple libre, sage, heureux & si digne de l'être, qu'Arslam vouloit étendre sa puissance : il commença par y envoyer un espion sous l'habit de voyageur ; cet espion nommé Anghishar entra sans obstacle dans le pays des Taguris ; mais ses réponses un peu embarrassées donnèrent quelques soupçons à ce peuple jaloux de sa liberté & vigilant jusqu'à la défiance sur les moyens de se la conserver. On laissa pourtant passer Anghishar, mais

sans qu'il pût s'en douter , on l'observa
 exactement , & on suivit quelques
 temps toutes ses démarches. Sa pruden-
 ce & sa dissimulation rendirent long-
 temps ces soins inutiles ; mais enfin au
 bout de quelques jours , on le surprit dans
 une occupation qui justifioit tous les
 soupçons. Il traçoit un plan , & on re-
 connut que c'étoit celui de la première
 forteresse où il avoit passé ; on n'hésita
 pas à se saisir de lui , & l'ayant fouillé
 on lui trouva des lettres & des instruc-
 tions où les desseins d'Arslam étoient
 clairement découverts. Dans tout autre
 Etat , Anghishar eût expiré dans les
 plus horribles tourmens ; les Taguris se
 contentèrent de le renvoyer à son
 maître en lui disant : » Vous pouvez
 » rapporter à votre Souverain que
 » vous avez vû un peuple libre &
 » bon qui n'a pas de richesses qui puis-
 » sent tenter son avarice ; nous n'avons
 » que nos moissons , nos troupeaux &
 » nos cimenterres ; si comme ami ,
 » Arslam demande à partager avec
 » nous les fruits de nos travaux & les
 » bienfaits de la nature , nous y con-
 » sentons volontiers ; mais s'il veut

» nous assujettir , chacun de nous sa-
 » crifiera ses jours à la liberté , & si
 » jamais votre maître subjugué ce pays ,
 » il ne regnera que sur des ruines &
 » des déserts.

ANGHISHAR en rapportant fidèlement au fils d'Aïoub le discours des Taguris , lui rendit compte en même temps du mauvais succès de ses démarches , & il l'avertit que cette nation étoit sur ses gardes ; il ne lui dissimula point non plus les difficultés qu'il y avoit à surmonter pour pénétrer comme ennemi dans des défilés où mille hommes pouvoient arrêter une armée aussi nombreuse que celle de Gengis. Ce récit , loin de détourner Arslam de tenter l'expédition , ne servit qu'à l'animer davantage ; il se mit en marche avec une armée formidable , grossie d'un grand nombre de Khorasaniens , que la crainte avoit forcés à porter les armes sous lui.

DÈS qu'il fut arrivé au pied des Montagnes noires , où se trouvoit la première forteresse des Taguris , il vit tout ce qui pouvoit lui faire craindre la résistance la plus vigoureuse & la plus lon-

gue. Mais le Souverain de Balk étoit peu propre à se laisser vaincre par les obstacles : il entoura la forteresse qu'on nommoit Aozrah , c'est-à-dire , *rempart de la patrie* , & il résolut de tenter l'escalade ; mais il trouva les Taguris bien disposés à le recevoir ; leur vigilance avoit tout prévu , & il fut repoussé avec perte. Les assiégés du haut de leurs murs jettoient sur les Usbeks des grosses pierres qui entraînoient dans les fossés ou dans des précipices un grand nombre d'ennemis. Si les troupes d'Arslam trouvoient d'un côté le moyen de monter sur la muraille , elles y trouvoient des citoyens que l'enthousiasme patriotique rendoit invincibles , & qui ne cessoient de combattre qu'en expirant ; si d'un autre côté les Taguris résistoient avec succès aux attaques des Usbeks , les fatiguoient & les faisoient reculer , Arslam maffacroit lui-même ses soldats , indigné de les voir reculer devant lui.

PLUSIEURS assauts eurent le même fort ; Arslam éprouvoit toujours la même résistance , & les assiégés , profitant de l'avantage de leur situation , lui tuoient toujours beaucoup de monde : ce revers

ne fut pas le seul ; les Khorasaniens , qui ne combattoient que malgré eux sous le fils d'Aïoub , disparurent tous en une nuit , & des maladies cruelles occasionées par les fatigues & la qualité des alimens achevèrent de diminuer l'armée d'Arslam.

CE Prince cependant ne pouvoit se résoudre à renoncer à son entreprise ; il lui sembloit trop honteux d'échouer , & quelques remontrances que ses anciens Officiers pussent lui faire , il vouloit ou vaincre ou périr. Il se soucioit peu d'épargner le sang de ses sujets , & la certitude du péril ne pouvoit arrêter ses desseins. Un jour , un vieux citoyen de Balk , qui dans sa jeunesse avoit vaillamment combattu pour Aïoub , & qui par vénération pour le père consacroit ses derniers jours au service du fils , osa lui faire des reproches sur ce qu'il sacrifioit l'élite de ses troupes à un projet que l'événement montrait impossible ; il les fit avec la vivacité d'un soldat & la franchise libre d'un citoyen qui parle au nom de l'humanité ; „ ce n'est „ pas ainsi , lui dit le généreux Scharazm , „ que votre père faisoit la guerre ; il savoit

,, ménager ses troupes , & consulter le
 ,, péril avant de les y exposer : il préfé-
 ,, roit la vie de ses sujets à l'honneur stéri-
 ,, le , ou plutôt à l'opprobre d'une con-
 ,, quête injuste , & si la guerre en a mois-
 ,, sonné beaucoup , ce n'est pas à l'ambi-
 ,, tion d'Aïoub qu'ils ont été immolés. ,,
 Arslam , à qui des victoires & des flatte-
 ries avoient persuadé qu'il étoit quelque
 chose de plus qu'un homme , s'indigna
 de cette liberté , & voulut pour la punir ,
 faire battre de verges à la vue de toute
 l'armée , un homme qui méritoit plutôt
 des récompenses. Non seulement il ne
 trouva personne qui voulut exécuter ses
 ordres inhumains , mais toute l'armée
 en tumulte vint exiger qu'Arslam con-
 servât à ce brave & franc citoyen ,
 l'emploi qu'il avoit dans l'armée , &
 l'honneur qu'il avoit d'entrer au Conseil.

ARSLAM sentit qu'il n'étoit pas aimé ;
 mais au lieu de s'affliger de ce malheur ,
 le plus sensible qu'un bon maître puisse
 éprouver , il ne sentit que l'abaissement
 où les ames hautaines se croyoient ré-
 duites , quand on refuse d'obéir même
 à des ordres injustes. Il en étoit outré
 de rage ; mais la crainte d'un souleve-

ment général l'obligea de dissimuler & de céder.

SA colère n'en fut que plus funeste à Scharazm : quelque temps après on trouva ce brave Officier assassiné à l'entrée du camp , & personne ne douta que sa mort ne fut le prix de sa généreuse liberté. Arslam en fut d'autant plus odieux que Scharazm s'étoit fait chérir & estimer de toute l'armée. Mais personne n'osa se plaindre , de crainte d'un pareil sort.

CEPENDANT l'entreprise contre les Taguris n'avançoit point ; & l'événement qui venoit de se passer annonçoit au fils d'Aïoub qu'il devoit peu compter sur l'attachement de ses soldats ; il résolut donc de tourner ses armes d'un autre côté , mais avant de partir , il voulut tenter un nouvel effort. Comme il dispoſoit tout pour cette dernière attaque , on lui annonça un envoyé des Taguris qui demandoit une audience secrète. Arslam crut qu'il venoit lui proposer un accommodement qui sauveroit sa gloire , & il ne balança pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Le Taguri n'étant point armé , le Sultan de Balk entra seul avec

lui dans sa tente & il attendoit avec impatience ce qu'il avoit à lui dire. L'envoyé le satisfit en peu de mots :
 » Prince , lui dit-il , si vos ennemis
 » étoient lâches ou cruels , s'ils vous
 » haïssoient même à proportion du mal
 » que vous voulez leur faire , dans trois
 » jours ils cesseroient d'avoir à vous
 » redouter : la plus indigne trahison
 » est armée contre vos jours , & votre
 » tête est au prix que nous voudrions
 » en donner. Votre danger est passé ,
 ajouta le Taguri en voyant qu'Arslam
 frémissait ; si le Dieu que nous adorons
 » a décidé que notre résistance triom-
 » phera de vos efforts , c'est à notre
 » bravoure que nous devons ce succès ,
 » & non au secours honteux de la per-
 » fidie. Tenez , poursuivit-il , cette lettre
 » vous instruira du complot ; tâchez de le
 » prévenir : mais songez qu'un conqué-
 » rant a tout à craindre , quand il n'a
 » pas su se faire aimer de ceux qui
 » combattent sous lui.

ARSLAM lut la lettre & vit avec au-
 tant de surprise que d'horreur qu'elle
 étoit signée de deux de ses principaux
 Officiers , parens de Scharazm , & qui
 avoient

avoient juré de venger sa mort.

TRANQUILLE désormais sur leur conjuration, » allez, dit il à l'envoyé des » Taguris, dites à vos Chefs qu'Arslam » se croiroit le plus infâme de tous les » hommes, s'il n'étoit défarmé par une » générosité si rare ; oui , qu'ils me » regardent désormais comme leur ami , » comme l'allié le plus sincère & le plus » fidèle ; mon bras & mon sang sont » à leur service , & ma reconnoissance » durera autant que la vie qu'ils m'ont » conservée.

LE Taguri sourit à ce discours : » nos » peuples , répliqua-t-il , ne prétendent » pas à votre reconnoissance ; c'est pour » nous-mêmes que nous faisons une ac- » tion vertueuse : au reste , vous savez » bien que nous ne vous craignons » pas ; mais nous serons charmés de » vous voir rentrer dans les voies de » la justice & de l'humanité : les Ta- » guris n'ont pas besoin d'alliance ; ils » savent seuls défendre leur patrie & » leur liberté , & aucune conquête ne » peut tenter leur ambition.

A ces mots , l'envoyé prit congé du Sultan de Balk qui voulut lui faire un

riche présent : le Taguri le refusa avec la fierté noble & modeste d'un homme de bien , & il le quitta.

LA magnanimité des Taguris humilia Arslam , mais ce fut sans le toucher , & sans lui inspirer d'autre sentiment que la surprise : cependant il fut ravi d'avoir un prétexte pour renoncer à son entreprise ; & après avoir instruit son Conseil de la trahison de ses deux Officiers , & leur avoir fait subir la mort qu'ils méritoient , il se mit en marche pour aller réparer par des conquêtes plus faciles trois mois de temps qu'il avoit vainement employés contre les Taguris.

QUOIQUE la désertion des Khorasaniens , & la mort d'un grand nombre d'Usbeks eussent considérablement affoibli l'armée du fils d'Aïoub , il n'en conçut pas moins le projet d'affervir la petite Buckarie , dont les frontières touchoient à celles de son Gouvernement.

SES premiers exploits durent lui donner la plus flatteuse espérance. Il entra comme un foudre dans le Royaume qu'il vouloit envahir , & son irruption fut si rapide , qu'il eut le temps de pénétrer jusqu'à Yarkan , capitale de

la petite Buckarie, avant qu'on pût lui opposer une armée capable de lui résister.

MAIS si ses succès furent prompts, la cruauté la plus sanglante, la dévastation la plus désolante en ternirent la gloire; & les lauriers qu'il moissonna furent déshonorés par le sang & les pleurs qui les arrosèrent.

EN moins de six semaines la petite Buckarie fut entièrement soumise; mais comme Arslam, pour se concilier de nouveau l'amitié de ses soldats que la guerre inutile contre les Taguris avoit rebutés, leur avoit permis de piller & de ravager tout, ce Royaume n'étoit presque plus qu'un désert inculte que le fer & le feu avoit rendu semblable aux solitudes arides de l'Afrique.

ARSLAM avoit considérablement augmenté l'étendue de son Gouvernement: mais il avoit accablé ses sujets par les levées qu'une guerre continuelle avoit exigées: il n'étoit aucune famille où on ne pleurât un père, un époux, un amant ou un frère; le commerce & l'agriculture négligés obligeoient les habitans de Balk de faire venir à grands

frais des Provinces voisines les choses nécessaires à la vie , & l'argent qui commençoit à manquer rendoit même souvent cette ressource inutile ; en un mot , les approches de la misère étoient le premier fruit des conquêtes d'Arslam , & le pays des vainqueurs étoit presque aussi désolé que celui des vaincus.

CEPENDANT Samarcand jouissoit du sort le plus doux sous le gouvernement de Salem : ce Prince avoit été à peine arrivé dans sa Capitale , qu'il s'étoit occupé des mesures qu'il avoit à prendre pour rendre son peuple heureux. Dès qu'il fut couronné , il alla au Divan , & parla ainsi à ses Visirs : » mon
 » dessein est de me dévouer tout entier
 » au bien de cette province. Je ne viens
 » pas ici pour vous obliger à baisser
 » un front docile devant mes volontés ,
 » & à les approuver sans examen ; j'y
 » viens pour vous demander vos con-
 » seils , pour les écouter , pour les sui-
 » vre , & ne rien ordonner sans votre
 » aveu. Cette envie ne prend guères
 » aux Souverains qui n'ont qu'un signe
 » à faire pour être obéis ; mais l'amour
 » que je porte aux peuples qui me sont

» confiés me rend tout facile & hono-
 » rable. Dès maintenant , je vous or-
 » donne de vous opposer à mes vo-
 » lontés , quand elles seront injustes ou
 » qu'elles pourront nuire.

UN Prince qui prend de ces précautions avec lui-même en a ordinairement moins besoin qu'un autre , & trouve aisément au fond de son cœur des conseils de bienfaisance & d'équité. Tel étoit en effet Salem : il donna ses premiers soins à la législation ; celle de Samarcand étoit insuffisante , quoiqu'elle contint un très-grand nombre de chefs particuliers , ou parce qu'elle les contenoit ; car souvent une loi empêche l'effet de l'autre , ou se trouve en contradiction avec le génie du peuple qui y doit obéir. Persuadé que les loix sont inutiles où il n'y a pas de mœurs , & presque superflues où il y en a , il tourna toute son attention du côté de la morale , & fit des devoirs qu'elle prescrivait autant de loix politiques & civiles. Il institua même des prix pour les belles actions , & un Tribunal pour en juger. Son exemple , plus puissant que tout le reste , fut le principal encouragement

pour la vertu ; & bientôt on obéit aux loix avec tant d'exactitude , qu'on paroïssoit suivre son penchant plutôt que la volonté du Prince.

LE Divan qu'il s'étoit choisi étoit bien propre à seconder ses vues : il ne s'occupoit point de la manière de punir les crimes , mais uniquement d'en inspirer une telle horreur , que personne ne pût se résoudre à en commettre aucun : il cherchoit moins à juger avec équité le petit nombre de différens soumis à sa décision , qu'à prévenir par d'heureux arrangemens la haine & la division que les disputes d'intérêt font ordinairement naître entre les meilleurs amis ou les plus proches parens. Il arrivoit souvent qu'au milieu d'un plaidoyer , un des vieillards du Divan , dît à celui qui demandoit quelque chose en justice : mon ami , ne plaidez plus ; embrassez votre adversaire ; je vous ferai compter aujourd'hui la somme que vous demandez. Quelquefois Salem étoit contredit dans ces assemblées ; il discutoit paisiblement & sans orgueil l'opinion du vieillard qui lui résistoit , sans prétendre l'affervir à la sienne ; quand il

voyoit qu'il avoit tort, il l'avouoit & remercioit publiquement celui qui l'avoit repris, d'avoir pensé mieux que lui pour le bien de ses peuples.

LE soin de former un bon système de législation, & d'établir un Conseil pour le maintenir, ne fut pas le seul dont Salem s'occupa. On fait que dans toute l'Asie le despotisme a terrassé la liberté que les hommes tiennent de la nature, & qui a long-temps lutté avant de baisser le front sous ce joug de fer. Salem par un acte public déclara qu'il n'y auroit plus d'esclaves à Samarcand, & que tout le monde y seroit désormais libre sous le pouvoir sacré des Loix. » Mal-
 » heur aux Souverains qui ne comman-
 » dent qu'à des esclaves ! disoit ce
 » vertueux Prince ; le plaisir qu'il y a
 » à jouir de la reconnoissance & de
 » l'estime de ses sujets n'est pas fait
 » pour eux. Un peuple qui rampe ser-
 » vilement & qui a perdu le droit de
 » blâmer les injustices de son maître,
 » n'a plus celui de louer ses vertus.
 » Son hommage est toujours suspect,
 » & l'infortuné dont le regard le fait
 » trembler ignore toujours s'il est digne

» de respect ou de mépris ; il n'entend
 » jamais la voix de la vérité.

ENSUITE l'attention du fils d'Aïoub se porta sur les moyens de procurer à ses sujets cette abondance sans laquelle il n'est ni bonheur ni tranquillité. On faisoit à Samarcand un commerce immense ; de nombreuses caravanes y amenoient les superfluités de l'Europe & de l'Asie : mais l'agriculture, source des richesses les plus solides y étoit négligée , & le luxe qui multiplie tous les besoins , la faisoit presque mépriser. Les habitans de Samarcand se croyoient riches , parce que l'or , les diamans , les porcelaines de Kiang-Si , les magots de Nanquin , les tapis de la Perse & de la Turquie , brilloient de tous côtés ; mais l'état étoit pauvre , parce qu'il n'avoit pas de ressources contre les accidens imprévus. La moindre vicissitude dans le commerce fermoit les ateliers , & réduisoit tout d'un coup vingt mille artisans à la mendicité. D'ailleurs , l'oïveté que le luxe entraîne souvent après lui , faisoit languir en tout temps un grand nombre de citoyens dans la plus triste in-

gigence , & pour en sortir il n'étoit pas d'actions basses & criminelles qu'ils ne commissent.

POUR extirper à la fois tant de maux qui pouvoient rendre inutile la meilleure législation possible ; Salem ne porta point des Loix somptuaires ; elles sont toujours violées , éludées , ou à la fin oubliées. Mais il supprima tous les droits que les étrangers payoient pour vendre les denrées de première nécessité , & il augmenta prodigieusement ceux qu'on payoit pour tous les objets de luxe : par ce moyen , disoit-il , ou les fonds publics augmenteront sans que le pauvre soit foulé , ou les besoins d'opinion diminueront , & personne ne manquera du nécessaire réel , ce qui est également avantageux à mon peuple. En même temps il fit publier que tous ceux qui voudroient s'établir dans le vaste marais de Taran à deux lieues de Samarcand , auroient une étendue de terrain suffisante pour leur subsistance & celles de leurs bestiaux , qu'on leur bâtiroit des maisons agréables & commodes , & qu'on leur donneroit des instrumens d'agriculture aux dépens

de son trésor ; il proposa aussi des distinctions , des récompenses pour ceux qui réussiroient le mieux , d'autres pour ceux qui se marieroient , d'autres enfin plus considérables pour ceux qui auroient un certain nombre d'enfans. La perspective d'un sort heureux , indépendant & tranquille , fit sortir de Samarcand un nombre infini d'habitans de tout sexe & de tout âge ; le marais de Taran devint une des plus belles plaines de l'Asie ; chacun travailloit avec ardeur parce qu'on travailloit pour soi ; & tous ceux que la crainte de l'indigence avoient empêchés de se marier , ne tardèrent pas à subir le joug de l'hymen sous les auspices d'un bon Prince. Bientôt , on vit naître auprès de Samarcand une nouvelle Province ; Salem reculoit ainsi les bornes de son Gouvernement , multiplioit le nombre de ses sujets , & augmentoit les richesses de l'Etat ; conquête plus glorieuse , plus douce & plus sûre que celles qui ont désolé l'Univers.

SALEM réussit donc à supprimer la mendicité ; & n'eut pas pour cela besoin de peines ni d'hôpitaux.

D'UN autre côté , il donna lui-même

l'exemple d'une simplicité rare dans cette partie du monde. L'éclat dont brillent ordinairement les Princes de l'Orient, fut banni du Palais de Salem; il se borna au nécessaire. Tout le monde s'accoutuma insensiblement à renoncer au luxe, en voyant le Sultan se contenter de peu.

SI Salem étoit le plus sage des Princes, le plus juste & le plus attaché au bien de ses sujets, il étoit en même-temps le meilleur & le plus affable. Il se montroit très-souvent en public, & il étoit permis alors à tout le monde de lui parler. Il écoutoit tout le monde avec cette bonté, cet intérêt par lequel il est si aisé aux Grands de se faire adorer; il accordoit presque toujours ce qu'on lui demandoit; & quand il se voyoit obligé de refuser, il en témoignoit tant de peine, il tâchoit si bien d'adoucir son refus, que celui qui l'esfuyoit en souffroit moins, qu'il ne rougissoit d'avoir demandé une chose impossible ou injuste.

TANDIS que Salem étoit occupé à donner des loix & des mœurs à son peuple, & à y mettre en honneur l'agri-

culture & les arts utiles , un orage se formoit , qui menaçoit de détruire ses Etats : une armée nombreuse de peuples du Turquestan , de Mankats , & des déserts d'Orda , ayant traversé avec rapidité le pays des Kalmucs , & les montagnes d'Hanjava vint dévaster les environs de Samarcand & mettre le siège devant cette ville , sans qu'on eût put se douter d'une pareille irruption. Heureusement Salem au milieu de ses occupations pacifiques , n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit mettre ses sujets à l'abri des horreurs de la guerre. Magasins , arsenaux , tout étoit en bon état & bien pourvu : Salem n'avoit pas beaucoup de milice réglée ; mais tout le monde étoit soldat pour défendre ses foyers. Les barbares qui attaquoient Samarcand éprouvèrent donc la plus vigoureuse résistance , & malgré les talens guerriers d'Ebn-Ilhar leur Général , malgré son courage , sa prudence , & son attention à profiter de tout , ils avoient fait aussi peu de progrès au bout de trois semaines que le premier jour. Le fils d'Aïoub apprit alors par un transfuge que les assiégeans manquoient de

vivres, & commençoient à être pressés de la faim : il leur envoya des provisions pendant plusieurs nuits, & il ne s'en défendoit pas avec moins de vigueur contre eux pendant le jour. Ebn-Illhar étonné d'une pareille conduite, voulut en savoir la raison ; Salem lui fit répondre que comme ses troupes ne l'attaquoient que pendant le jour, ce n'étoit que pendant le jour aussi qu'il les regardoit comme ses ennemis ; mais que le laissant en repos lorsque la nuit étoit venue, il les regardoit alors comme des frères envers qui les devoirs de l'hospitalité lui paroissent d'autant plus nécessaires, qu'ils avoient plus besoin de secours. Le Chef ennemi confus & désarmé par cette réponse, qui annonçoit autant de bienfaisance que de courage, ne voulut pas que Salem l'emportât sur lui en générosité : il fit donc cesser les attaques, & envoya un héraut au fils d'Aïoub pour lui demander son amitié & pour former une alliance entre les deux nations. Cette offre pouvoit cacher une trahison : mais la belle ame de Salem étoit peu capable de la soupçonner. Il fit donc ouvrir ses portes, dans la ré-

solution de recevoir Ebn-Ilhar comme un ami & comme un allié, & il ordonna aux Usbeks de recevoir de même ses soldats. C'étoit un spectacle délicieux pour l'humanité de voir deux nations qui se baignoient la veille dans le sang l'une de l'autre, qui se déchiroient avec toute la fureur que la guerre inspire, de les voir s'embrasser & se traiter avec autant d'amitié que si elles avoient toujours été unies.

LE Général Mankat ne pouvoit se lasser d'examiner & d'admirer la pureté de mœurs, la bonté, la concorde, & la bienveillance universelle qui regnoit à Samarcand; tout ce qu'il voyoit étoit nouveau pour lui; tout attiroit son respect & son étonnement. Il étoit attendri à chaque instant par les actes de bienfaisance & d'humanité qu'il voyoit exercer de tous côtés. Il s'informa de ce qu'étoient devenus les soldats de sa nation blessés & pris prisonniers à la dernière attaque; on les lui fit voir répandus dans différentes maisons où on avoit autant de soin d'eux que des Usbeks. „ Que cet exemple, ô Salem, lui dit-il, m'humilie & vous met au dessus

» de moi ! Les Usbeks que j'ai pris ont
 » été dévoués à l'esclavage , & vendus
 » dans les Royaumes voisins. Mais si je
 » ne puis vous les rendre , je puis vous
 » donner de nouveaux sujets qui répa-
 » reront leur perte. Recevez sous vos
 » loix Ebn-Ilhar & ceux qui comme lui
 » , aimeront à les suivre.

SALEM accepta les offres du Chef des Mankats : les peuples qui lui obéissoient étoient sauvages & barbares , mais ils n'étoient pas corrompus & dépravés ; il est plus aisé de policer les uns que de corriger les autres.

AINSI le bon Salem vit augmenter le nombre de ses enfans ; car un peuple libre & heureux voit toujours un père dans un maître auquel il doit son bonheur.

LE fils d'Aïoub avoit banni de son Gouvernement le vice , l'esclavage , le luxe & l'indigence : il avoit considérablement multiplié ses sujets , & leur avoit accordé tout ce qui peut favoriser la population : il avoit fait tout ce que le devoir le plus sévère pouvoit exiger de lui , mais ce n'auroit pas été assez pour son cœur , s'il ne s'étoit encore satisfait tous les jours par des actes par-

ticuliers de justice, de vertu & de générosité.

UN jour qu'il alloit entrer au Divan, il vit dans la foule qui se précipitoit toujours sur ses pas une femme dont le port & la démarche étoient pleins de graces & de majesté, mais dont un voile envieux cachoit les attraits. Salem qui n'avoit jamais aimé, se sentit ému à cet aspect ; il le fut bien davantage lorsqu'il la vit se jeter à ses pieds, & qu'en levant son voile elle offrit à ses yeux des charmes comparables à ceux des Houris. » Seigneur, lui dit-elle du ton
 » de voix le plus doux & le plus touchant, l'infortunée Zéide ne fera pas
 » sans doute la seule qui ait à se plaindre de son sort quand vous rendez
 » tous vos sujets heureux ? Persécutée
 » par un frère cruel & absolu, je n'ai
 » pour éviter un hymen auquel tout
 » mon cœur se refuse, d'autre ressource
 » que d'implorer votre pitié. Daoud,
 » l'impérieux Daoud veut me lier au
 » sort d'un vieillard dont il adore la
 » fille, & je suis le prix qu'il met à
 » cette union. Puisse mon frère être
 » heureux ! puisse-t-il obtenir celle qu'il
 », aime !

» aime ! mais la triste Zéide , doit-elle
 » être la victime de son bonheur ? Si
 » mon père , si le brave Saheb n'étoit
 » pas tombé sous le ter des Mankats
 » en combattant pour son pays , il se-
 » roit sensible à mes larmes , & ne
 » m'immoleroit pas aux vœux de son
 » fils.

SALEM touché des larmes de Zéide ,
 & plus encore de sa beauté que ces
 larmes rendoient plus intéressante , Salem
 lui promit avec vivacité d'employer son
 pouvoir pour mettre un frein aux vio-
 lences auxquelles elle étoit exposée : à
 la manière dont il le promit , il pa-
 roissoit déjà qu'il y fût intéressé ; mais
 Zéide ne s'en apperçut point. Il lui
 proposa de prendre un asyle dans la
 maison du plus ancien des Visirs de son
 Divan , jusqu'à ce qu'il eût décidé de
 son sort d'une autre manière. Elle y
 consentit avec joie : tous les lieux lui
 étoient égaux , pourvu qu'elle n'eût pas
 à craindre un hymen qu'elle abhorroit.

CEPENDANT le fils d'Aïoub fit ap-
 peller devant lui Daoud & le vieux Ca-
 darski , dont Daoud aimoit la fille : il
 fit à ce dernier les plus séduisantes pro-

positions pour l'engager à accorder Asmine aux désirs du frère de Zéide ; il lui montra avec tant de douceur, de raison & de bonté le ridicule de ses prétentions, il flatta si bien tout à la fois son orgueil & sa vanité, qu'il le fit consentir à recevoir Daoud pour son gendre, & le fit rougir d'avoir pensé un instant à être son beau frère. Il l'assura d'ailleurs qu'il ne verroit jamais cette Zéide qu'il avoit pu consentir à tyranniser, & il lui conseilla de l'oublier. Cadarski avoit plus d'avarice & d'ambition qu'il n'avoit cru avoir d'amour. Les promesses de Salem flattoient l'une & l'autre : il se trouva donc fort heureux de donner Asmine à Daoud. Cette union se fit sous les auspices du Sultan qui se félicita d'autant plus d'avoir assuré le bonheur de ces trois personnes, qu'il ne lui en avoit coûté que des bienfaits pour en venir à bout, sans être obligé comme il l'avoit craint, d'user de son autorité.

ZÉIDE apprit avec transport l'heureux dénouement de cette aventure. Aussi sensible à la satisfaction de son frère qu'à sa propre tranquillité, elle

témoigna à Salem une égale reconnoissance pour l'une & pour l'autre. Salem la voyoit souvent, plus souvent même qu'il ne croyoit, & cependant il ne l'avoit jamais assez vue : plus il la voyoit, plus il se sentoît pénétré d'estime pour elle. Il admiroit la noblesse & la bonté de son ame ; il étoit enchanté de voir avec quelle sensibilité elle le remercioit de ce qu'il faisoit pour le bien de son peuple, comme s'il l'avoit pour elle seule : il aimoit à lui voir demander des graces sans y avoir elle-même aucun intérêt, ce qui est fort rare aux femmes de la Cour ; il ne pouvoit résister sur-tout aux larmes que lui faisoit verser le tendre souvenir qu'elle conservoit de son père. En un mot, il l'estimoit infiniment : il est vrai que cette estime étoit singulière & s'étendoit fort loin ; car il estimoit beaucoup aussi le feu de ses yeux, la fraîcheur de son teint, le coloris éclatant qui l'animoit, les graces de son maintien. Salem étoit amoureux, & n'en savoit encore rien ; les ames expansives se trompent quelquefois sur les sentimens qui les agitent, & confon-

dent bien aisément l'estime , l'amour & l'amitié.

IL y avoit deux mois que Daoud avoit obtenu Asmine , & Cadarski , dont Zéide avoit cessé d'occuper le souvenir , n'étoit plus sensible qu'aux bontés de son Prince & au bonheur de sa fille ; Zéide de son côté étoit fort contente chez le vieux Visir , quoiqu'elle s'ennuyât quelquefois lorsque Salem n'y venoit point ; quelle fut sa surprise & celle de son frère d'apprendre que Saheb étoit de retour à Samarcand , & que la nouvelle qui s'étoit répandue de sa mort étoit fausse ! Saheb en arrivant avoit été d'abord instruit de ce qui s'étoit passé à l'égard de sa fille & de son fils , & sachant qu'elle étoit dans la maison du Visir Fadhel , il alla pour la lui redemander. Fadhel lui dit qu'elle étoit sous la protection du Sultan ; qu'il ne pouvoit la lui rendre sans son ordre , & qu'il ne doutoit pas qu'il ne l'obtînt aisément.

SAHEB va d'abord au Palais , il y va accompagné d'un jeune homme avec lequel il étoit arrivé , & qui ne le quittoit pas. Salem ne vit pas sans trou-

ble le père de Zéide ; & quand celui-ci se fut expliqué , le Prince lui demanda quels étoient ses desseins sur elle :
 „ de m'acquitter envers le brave Ab-
 „ dallah , répondit Saheb en montrant
 „ le jeune homme qui étoit avec lui :
 „ je lui dois la vie ; il aimoit ma fille ;
 „ je ne puis reconnoître ce qu'il a fait
 „ pour moi , qu'en couronnant son
 „ amour. „ Ce discours en désespérant
 le fils d'Aïoub , l'éclaira sur ses vrais
 sentimens ; il ne put davantage se dissimuler qu'il adoroit Zéide ; il espéra
 de changer la résolution de Saheb ;
 „ quoi ! lui dit-il , ne peut-on récom-
 „ penser autrement le généreux Ab-
 „ dallah d'avoir conservé à l'Etat un
 „ brave & vertueux citoyen ? C'est
 „ un soin qui doit me regarder ; que
 „ savez-vous si Zéide passera sans ré-
 „ pugnance dans les bras de l'époux
 „ que vous lui destinez ? Pourriez-vous
 „ vous résoudre à la contraindre ? A
 „ peine échappée aux persécutions d'un
 „ frère , est ce à l'auteur de ses jours
 „ à renouveler ses peines ? Non ,
 „ Seigneur , répliqua Saheb , je ne fe-
 „ rai pas violence à ma fille ; mais

„ elle est vertueuse , elle aime son
 „ père ; elle ne voudra point déchirer
 „ mon cœur , & me rendre odieux le
 „ jour que je respire , en refusant de
 „ dégager ma parole. Ainsi , dit Sa-
 „ lem , si touché des vertus , des char-
 „ mes de Zéide , votre Sultan.... Si
 „ j'étois libre encore , interrompit Sa-
 „ heb , je préférerois le fis d'Aïoub
 „ aux plus grands Rois , ne fût-il qu'un
 „ simple particulier ; mais ma parole
 „ est sacrée , je la préfère à tout.

ABDALLAH cependant gardoit le si-
 lence ; mais l'air content avec lequel il
 écoutoit Saheb , monroit assez qu'il
 n'étoit guères porté à renoncer aux droits
 que sa reconnoissance lui donnoit sur
 Zéide. Le Sultan lui demanda s'il ne
 craignoit pas d'avoir son maître pour
 rival. „ Si Salem étoit un tyran , ré-
 „ pondit Abdallah d'un ton ferme , je
 „ lui dirois : envoie-moi à la mort ,
 „ & va sur mon cadavre épouser celle
 „ que j'aime : mais Salem est juste &
 „ bon ; c'est l'honorer que de n'en
 „ rien craindre : je crois sa vertu trop
 „ grande , trop sublime , pour en re-
 „ douter quelque chose en soutenant

„ hardiment contre lui les droits que
 „ Saheb m'a accordés , & qui me sont
 „ plus chers que ma vie : c'est à toi-
 „ même à nous juger ; décide s'il est
 „ permis à Saheb de violer sa parole ,
 „ & à toi d'en empêcher l'effet. Mon
 „ bonheur y est attaché , reprit en
 „ soupirant Salem ; mais j'aime mieux
 „ y renoncer que de commettre une
 „ injustice : allez , je ne demande au
 „ ciel que d'oublier Zéide & de ne
 „ jamais me repentir de ce que je
 „ fais. »

Si quelque chose peut consoler de
 la perte de ce qu'on aime , c'est un si
 beau sacrifice à la vertu : mais il est
 un dédommagement plutôt qu'une con-
 solation. Le cœur de Salem s'étoit dé-
 chiré en consentant que la charmante
 Zéide fût accordée à Abdallah ; mais
 il avoit vivement senti le plaisir de se
 vaincre pour être juste. Ces deux sen-
 timens occupoient à la fois son ame ,
 sans que l'un pût diminuer l'énergie de
 l'autre , & Salem étoit aussi malheureux
 de perdre Zéide , que si rien ne l'en
 avoit dédommagé.

LES soins qu'il devoit à sa Provin-

ce , & le plan de bienfaisance & d'humanité qu'il s'étoit formé , les règles d'ordre & de justice qu'il s'étoit imposées pour le bien de ses sujets , & dont il ne vouloit pas s'écarter , rien ne souffrit de la situation où se trouvoit Salem. Trop occupé de Zéide pour être content , il ne le fut jamais assez pour oublier ses devoirs , & ce fut là qu'il chercha l'adoucissement de ses peines.

SES bienfaits allèrent chercher Saheb dans la retraite où il vivoit inconnu avec son libérateur & sa fille ; il en auroit comblé Abdallah lui-même , mais il y auroit eu de l'affectation , & la véritable vertu n'en a pas : mais Salem satisfaisoit par des générosités indirectes , le penchant qu'il avoit à faire le bonheur de Zéide , & même de son rival.

SALEM avoit fait construire un Caravanfara où tous les passagers étoient reçus gratuitement sans autre condition que de confier à l'Intendant qui y présidoit les aventures qui leur étoient arrivées : ce n'étoit pas , comme on l'avoit vû dans plusieurs Sultans , par l'envie de s'amuser ou de satisfaire une

curiosité inutile que le fils d'Aïoub exigeoit cette condition. Par les récits que ces étrangers faisoient à l'intendant du Caravanfera , on savoit si la fortune leur étoit favorable ou contraire ; & quand ils avoient à se plaindre de leur sort , ou qu'ils étoient las d'errer dans le tourbillon d'une vie agitée , on leur offroit un destin plus calme & plus doux : s'ils préféroient leur patrie aux avantages qu'on leur offroit à Samarcand , on leur donnoit une somme d'argent assez forte pour les aider long-temps. Si un naufrage, ou un incendie les avoit ruinés , on trouvoit le moyen de les dédommager ; & cet établissement pouvoit y suffire , parce que plusieurs des plus riches citoyens de Samarcand avoient voulu contribuer à augmenter les revenus. On remarqua même alors une chose singulière. Parmi les riches , il y en avoit qui étoient loin de ce penchant à la bienfaisance qui dévore les âmes sensibles & honnêtes : mais le luxe diminué diminueoit leurs besoins , & leur laissoit des fonds dont ils ne savoient que faire : cette situation leur donna l'envie d'essayer du plaisir de la bienfaisance , & ils trou-

vèrent que c'est le plus grand que l'opulence puisse procurer. On a beau dire aux riches : donnez aux indigens ce que vous avez de trop ; les riches n'ont jamais de superflu , parce que le luxe absorbe tout. Pour les rendre bienfaisans malgré eux , il faut faire qu'ils aient du trop ; que les fantaisies , les caprices ne puissent pas dissiper inutilement ce qui seroit utile au soulagement des malheureux : alors les riches seront plus sensibles au plaisir sublime de faire le bien de leurs semblables ; ils n'auront que cet emploi à faire de leur superflu ; mais qu'il les dédommagera avantageusement des plaisirs frivoles qu'ils auront perdus !

SALEM avoit donné au jeune ami de Saheb l'intendance du Caravanfera : ce jeune homme s'en acquitta au gré des désirs de son maître ; tous les voyageurs bénissoient Salem & Abdallah. Il devoit rendre compte au Sultan seul , de tout ce qui se passoit relativement à son emploi ; il demanda en grace de le rendre à l'un des Vifirs : il s'étoit fait une loi de ne jamais paroître à la Cour , non qu'il craignît

de Salem un retour funeste , mais sa reconnoissance devoit lui épargner l'aspect d'un rival heureux , qui auroit semblé le braver en jouissant de son bonheur à ses yeux.

PEU de temps après que le fils d'Aïoub eut renoncé à Zéide , un Dervis zélé vint lui donner avis que dans un coin de Samarcand il y avoit une société d'étrangers nommés les Cacouacs ; que ces Cacouacs n'observoient aucun rit , ne rendoient point de culte , n'avoient ni Temples , ni Mosquées , ni Prêtres ; & que même ils se moquoient quelquefois des Dervis ; Salem lui demanda s'ils étoient justes , sages , honnêtes , si leurs mœurs étoient pures & leur conduite sans reproche ; on lui dit qu'oui. „ Eh ! „ bien , continua Salem , ils sont comme „ les autres sous la protection des loix & „ sous la miénne. Un père doit il sévir „ contre ses enfans parce qu'ils ne pensent pas comme lui ? Cependant si quel- „ qu'un d'eux dogmatise , si par ses écrits „ ou par ses discours il tend à élever „ des doutes sur les mystères de l'Islamisme , & à troubler ainsi le repos de

„ mes sujets en faisant chanceler leur
 „ croyance , je veux qu'il soit banni de
 „ mes Etats , comme l'a été de la Perse
 „ le sage venu des bords du lac Salkati ,
 „ parce que malgré leurs fastueuses pro-
 „ messes de dire la vérité , tout ce que
 „ ces Philosophes savent faire , c'est de
 „ rendre incertains sur ce qu'ils ne com-
 „ prennent pas , ceux qui les lisent ou qui
 „ les écoutent. En un mot , je punirai
 „ les Cacouacs lorsqu'ils feront tort à
 „ mon peuple , qu'ils troubleront son
 „ bonheur & sa tranquillité ; mais je ne les
 „ persécuterai point pour ses opinions :
 „ au contraire, je récompenserai ce qu'ils
 „ feront d'utile à l'humanité ou à la so-
 „ ciété.

LES Dervis de toutes couleurs & de
 toutes espèces furent assez mécontents :
 mais Salem qui ne les aimoit guères
 ne s'en soucia point. Leur mauvaise
 humeur ne put engager Salem à être
 injuste & cruel à l'égard de gens à qui
 on n'avoit rien à reprocher , & qui ,
 s'ils devoient tomber dans l'enfer en
 passant le Poul - Serrah , ne méritoient
 pas du moins d'être damnés en ce monde
 quand ils n'y faisoient aucun mal.

„ DIEU de Mahomet ! disoit quel-
 quefois ce Prince doux & bienfaisant ,
 „ ta volonté sainte est que tous les
 „ humains suivent la loi sacrée que ton
 „ Ange a dictée au sublime Prophète :
 „ tu ordonnes même qu'on force les
 „ infidèles à la suivre ; mais c'est par
 „ des bienfaits que tu veux qu'on les
 „ contraigne : peut-on expliquer au-
 „ trement les intentions d'un Dieu juste
 „ & bon ? Malheur à ceux qui croient
 „ que la violence peut te donner de
 „ vrais adorateurs ! „

NON-SEULEMENT Salem ne voulut
 point sévir contre ceux qui ne pensoient
 point comme lui ; il voulut même em-
 pêcher l'abus que des hommes intolé-
 rans pourroient faire de son autorité ,
 en publiant un Edit qui permettoit aux
 Parsis , aux Guèbres , aux sectateurs
 d'Ali & de Chacabout , à ceux qui se
 prosternoient devant les Idoles de Bra-
 ma & de Vissnou , & en un mot , à
 tous ceux qui étoient opposés à la loi
 Musulmane , de vivre tranquilles dans
 ses Etats , pourvu qu'ils ne troublassent
 point l'ordre & la tranquillité publique.
 Cette loi augmenta encore les sujets

de Salem ; parce que les Cacouacs qui étoient dans sa Province la publièrent dans leurs écrits , & annoncèrent à tout l'Orient la bonté , l'humanité & la tolérance de leur Sultan.

LE tribunal que Salem avoit institué pour décerner des récompenses aux actions vertueuses de ses sujets , & auquel il s'étoit soumis comme eux , avoit déclaré plusieurs fois de suite que le Sultan méritoit le prix , & ce Prince l'avoit toujours refusé , en disant qu'un Souverain avoit tant de facilité à faire le bien , & étoit si coupable de ne pas le faire , qu'il ne pouvoit mériter aucune récompense.

SALEM par ses loix & par l'exemple de ses vertus avoit banni de Samarcand le vice , l'esclavage , l'indigence & le fanatisme ; il avoit procuré à son peuple tant d'abondance & de vraies richesses , que la bienfaisance y étoit devenue une vertu presque inutile : il lui avoit donné des mœurs si sages & si douces , que ses loix subsistoient plus comme un encouragement pour le bien , que comme un frein pour le mal : enfin les Usbeks de Samarcand étoient

heureux , & ce fut sous la domination de Salem que l'on dit pour la première fois dans l'Orient , que cette Ville & ses environs étoient le Paradis terrestre de l'Asie.

SALEM avoit appris la manière dont Corcut & Arslam avoient usé de leur pouvoir ; il avoit gémi de l'aveuglement de l'un , & des fureurs ambitieuses de l'autre , & il avoit plaint presque également les peuples qui leur étoient soumis.

ENFIN l'année expira , & un courrier dépêché par Aïoub-Kan vint porter à Salem l'ordre de se rendre à la Cour de Bockara ; deux autres courriers avoient été envoyés de même à Balk & à Kojand ; mais Arslam & Corcut ne virent pas arriver aussi tranquillement que leur frère l'instant où ils devoient rendre compte de leur administration. Pour Salem il ne sentit que la douleur d'un ami qui se sépare de ses amis , & d'un père qui dit adieu à ses enfans ; mais sur-tout il sentit son cœur se déchirer en quittant les lieux qu'habitoit Zéide , cette Zéide que Salem ne pouvoit oublier , & qui le

rendoit insensible à tout autre amour.

LORSQUE les trois fils d'Aïoub furent arrivés à Bockara, ce Prince assembla le peuple comme il l'avoit fait un an auparavant, & rappelant ce qu'il avoit ordonné alors, il dit que son choix alloit enfin se déterminer, mais qu'il falloit que le Conseil suprême l'approuvât.

ON fit faire silence alors, & les trois vieillards qu'Aïoub avoit chargés de veiller sur les fils, s'étant avancés jusqu'au pied du trône, se prosternèrent devant le Khan, levèrent la main droite vers le ciel, & la portèrent sur leur cœur & à la bouche, comme pour attester la suprême vérité que le mensonge ne souilleroit pas leurs lèvres; puis le surveillant de l'aîné des trois Princes prit la parole, & dit :

» CORCUT a reçu deux cent Epîtres
 ,, dédicatoires; il a fondé trois Aca-
 ,, démies; il a été loué dans quatre
 ,, cent soixante Odes & dans quatre-
 ,, vingt Panégyriques; il a fondé un
 ,, prix de Géométrie & deux de Des-
 ,, sein; Kojand est embellie de vingt
 ,, édifices superbes dont il a fait presque
 ,, toute

„ toute la dépense ; ses ouvrages dans
 „ tous les genres sont répandus dans
 „ l'Asie ; il n'est qu'admiré.

ENSUITE le vieillard qui avoit accompagné le vainqueur du Khorasan , parla en ces termes :

„ ARSLAM a gagné dix batailles ;
 „ pris quarante Villes & conquis cent
 „ lieues de terrain ; il a imposé aux
 „ peuples qu'il a subjugués un tribut de
 „ cinq cent mille sequins ; trente mille
 „ hommes qui ont péri sous le sabre de
 „ ses soldats , ont tellement abattu les
 „ peuples de la petite Buckarie & du
 „ Khorasan , qu'ils ne pourront de
 „ long-temps venger leurs injures ; leur
 „ pays est dévasté. On tremble au
 „ seul nom d'Arslam ; mais il n'est que
 „ redouté.,,

E N F I N le sage , chargé de rendre compte de l'administration du Sultan de Samarcand , le fit en peu de mots :

„ SALEM a aimé son peuple & l'a
 „ rendu heureux ; il est adoré.,

QUAND le premier vieillard avoit parlé , tout le monde étoit resté froid & muet ; on avoit frémi au récit du second ;

mais dès qu'on eut entendu le troisième , des acclamations universelles s'élevèrent , & prévirent le choix d'Aïoub :
 „ vive , vive Salem ; vive notre Khan ,
 „ notre père & notre maître : que Salem , image d'Aïoub , le remplace
 „ sur le trône & dans nos cœurs. „

AÏOUB-KAN dit alors à Salem ;
 „ mon fils , la voix publique vous appelle au trône ; qu'elle soit l'interprète de ma volonté ; celui-là mérite de gouverner , qui a su rendre
 „ heureux le peuple soumis à ses loix.
 „ Regnez, & soyez pour tous les Usbeks
 „ ce que vous avez été pour les habitants de Samarcand. „

A ces mots , Salem embrassa les genoux de son père en pleurant : „ c'est
 „ à vous , ô mon père & mon Roi ,
 „ c'est à vous , lui dit-il , d'occuper
 „ un trône où la gloire vous a placé ;
 „ Salem est plus content de montrer
 „ aux Usbeks l'exemple de l'obéissance ,
 „ ce , qu'il ne le seroit de porter un
 „ sceptre dont le poids l'effraie. „

CETTE résistance fut inutile ; Aïoub exigea que Salem lui obéît pour la dernière fois , & la cérémonie du couron-

nement se fit sur le champ. „ Je n'ai
 „ plus qu'un souhait à former , dit
 „ alors Aïoub Kan , c'est que bientôt
 „ un heureux hymen donne à vos su-
 „ jets l'espoir d'avoir après vous pour
 „ les gouverner un fils qui vous res-
 „ semble. „ Salem ne répondit que par
 un soupir ; il ne pouvoit oublier Zéide ;
 & son cœur étoit fermé à l'espoir d'être
 jamais heureux avec une autre.

A l'instant où la cérémonie finissoit ,
 on vit avancer près de l'endroit où
 étoient les Princes , deux hommes qui
 accompagnoient une femme voilée.
 C'étoit Saheb , Zéide & Abdallah.
 Quand ils furent assez près pour être
 entendus , Abdallah prit Zéide par la
 main en disant : „ l'amour des peuples
 „ & le choix du grand Aïoub vien-
 „ nent de t'élever au trône ; reçois de
 „ la main du plus soumis de tes sujets ;
 „ de celui pour lequel tu as le plus
 „ fait , le bonheur qui peut en adoucir
 „ les inquiétudes. Tu as immolé tes
 „ plus chers sentimens à la justice & à
 „ la générosité ; tu m'as rendu Zéide ;
 „ il ne peut être d'autre prix de ta
 „ vertu que Zéide elle-même. Pardon-

„ ne si j'ai différé à te rendre un bien
 „ que tu mérites seul. Pardonne à ton
 „ esclave d'avoir voulu éprouver si ta
 „ vertu ne se seroit pas démentie ; il
 „ n'en falloit pas moins pour rendre
 „ ton bonheur pur & sans mélange ,
 „ en t'assurant que tu en es digne.
 „ Zéide a attendu sous les yeux de
 „ son père l'instant où je devois te la
 „ présenter ; le seul hommage qu'Ab-
 „ dallah lui ait rendu , a été celui d'un
 „ sujet soumis & respectueux. „

DANS ce temps-là , on croyoit dans
 la grande Buckarie à la probité des
 hommes & à la vertu des femmes. Sa-
 lem reçut donc Zéide des mains de
 Saheb & d'Abdallah sans concevoir
 aucun soupçon qui diminuât son bon-
 heur.

SALEM trouva dans Zéide un cœur
 qui n'avoit jamais soupiré que pour lui,
 & il ne lui donna jamais de rivale ;
 c'étoit une vertu rare pour l'Orient ;
 mais Salem étoit lui-même un hom-
 me rare pour tous les pays. Il eut des
 enfans que l'exemple de leur père ren-
 dit vertueux comme lui ; il fut conte-
 nir ses frères , & rendre utiles à son

peuple leurs qualités brillantes & dangereuses ; il fut toujours l'ami , le père de ses sujets ; en un mot , il fut heureux autant qu'il étoit digne de l'être.





L'EAU ET LE MIROIR ,

A P O L O G U E.

L'EAU & le Miroir disputoient un jour de leur excellence ; car qui n'en dispute pas ? Le Négociant prétend l'emporter sur le Cultivateur, l'élève d'Hypocrate sur celui d'Archimède, l'épée sur la robe, & l'encensoir sur tous. L'Eau donc & le Miroir disputoient. Celui-ci qui n'estimoit celle-là que par la propriété qu'elle a comme lui de réfléchir les objets, se trouvoit fort supérieure à son adversaire & le lui disoit. L'Eau lui répondit seulement : j'avoue que tu montres mieux que moi les taches du visage, mais j'ai sur toi l'avantage de les pouvoir ôter.

PRÉCEPTEUR du genre humain ; sublimes Moralistes, vos écrits peignent avec une énergie que rien n'égale l'horreur du vice & le danger des passions effrénées. Je vous admire, ce que vous dites est fort beau ; mais puissiez-vous nous corriger !



LA ROSE ET L'IMMORTELE,

APOLOGUE GREC.

QUE je suis malheureuse ! disoit la Rose à l'Immortelle ; je nais à la fin du Printemps , & ne vois point celle de l'Eté. L'Astre brillant qui me colore luit si peu pour moi ! Le Zéphyr qui dans peu croira venir me caresser , me trouvera flétrie & séchée. Vous , heureuse Fleur , vous voyez les Saisons se succéder ; vous jouissez long-temps de la vie : ah ! j'ai bien raison d'envier votre sort. Ne vous y trompez pas , répond l'Immortelle : vous devez remercier les Dieux. Vous êtes chérie , recherchée ; on ne vous laisse pas comme moi vieillir & expirer sur votre tige ; vous parerez le sein d'une jeune Bergère , vous sentirez son cœur palpiter & vous agiter doucement , à l'aspect de son bien-aimé ; ou peut-être Vénus même vous cueillera. Si votre destinée dure peu , elle est heureuse. Une plus

longue existence vous exposeroit comme moi aux fureurs de l'hiver.

LE plus grand présent du Ciel est donc une vie courte ! Est-ce de la Rose que les hommes doivent l'apprendre ? & leurs malheurs n'ont-ils pas dû les en instruire ?





LE BONHEUR,

Conte tiré d'un vieux Manuscrit Ephésien.

LE Bonheur est en effet la fable de tout le monde, & n'est malheureusement l'histoire de personne. On goûte le plaisir, mais jamais exempt de mélange ; & le goûtât-t-on ainsi, on ne le fixe jamais.

Du bonheur quelquefois la lueur passagère ;

Nuance foiblement l'horizon de nos jours ;

Mais de sa rapide carrière,

On ne peut arrêter le cours.

CEPENDANT combien de gens, parvenus à l'âge où l'on sent & où l'on réfléchit, ont conçu le projet singulier d'être parfaitement heureux ! Il n'est presque personne que cette fantaisie n'ait livré à des souhaits inutiles.

J'ÉTOIS né avec tout ce qui donne l'apparence du bonheur, ce qui peut même le faire espérer, mais qui ne le donne & ne le remplace jamais. Je fortois d'une maison illustre, mon nom

pouvoit me faire parvenir aux premiers emplois, je possédois une fortune immense.

FILS adoré d'un père qui tenoit un des premiers rangs dans Ephèse, je n'avois éprouvé aucune des contradictions qui rendent l'enfance si malheureuse. Mon éducation avoit été douce, & ne m'avoit point coûté de larmes. A dix huit ans j'avois déjà de ces goûts qui amusent un instant, & de ces talens qui amusent toujours.

MON cœur sentit à cet âge qu'il avoit besoin d'être occupé. Mais il borna alors ses desirs à l'amitié. Le Ciel les remplit. Straton joignoit à tout ce que la vertu a de respectable, ce que les charmes de l'esprit & la sensibilité du cœur ont de plus aimable : il étoit plus âgé que moi ; mais la différence des âges n'est rien, quand on se ressemble par les goûts & les inclinations.

NOUS vécûmes cinq ans ensemble le plus heureusement du monde. Nos études communes, l'exercice des talens agréables qu'il avoit cultivés comme moi, sur-tout le plaisir de penser, de sentir ensemble, d'élever notre ame par

l'énergie qu'elle reçoit d'une amitié vertueuse, celui de nous disputer l'avantage de secourir ou de consoler les malheureux ; tout empêcha l'ennui d'approcher jamais de nous.

AU bout de ces cinq années, qui passèrent comme un instant, Straton fut obligé de me quitter. Sa mère à qui il ne pouvoit rien refuser, l'envoya à Milet, recueillir la succession d'un oncle qui venoit d'y mourir.

JE voulois le suivre, mais une circonstance y mit obstacle : Ménoclès, riche citoyen d'Ephèse & ami de mon père, étoit accusé de prévarication dans la régie & l'emploi des deniers publics. Je connoissois son innocence, & pouvois le justifier. Straton partit, & je lui promis de le rejoindre à Milet.

MES soins, mon zèle & le crédit de mon père ne furent point inutiles à Ménoclès. Je vins à bout de confondre l'injustice des envieux qui l'accusoient, & Ménoclès me dut son état, son honneur & sa tranquillité ; sa reconnoissance fut extrême : il voulut la faire partager à sa fille, & il me présenta à elle. Je vis dans Léonide ce que j'avois vû de

plus aimable. Rien n'égalait ses charmes : elle me remercia de ce que j'avois fait pour son père & pour elle. Je trouvais dans les expressions de sa reconnoissance , tout ce que la douceur & la sensibilité peuvent avoir de plus touchant. J'appris alors à connoître la différence de l'amour à l'amitié , & je sentis que quelque chose pouvoit m'être plus cher que Straton.

PAR un bonheur que le Ciel doit peut-être à tous ceux qui savent aimer , Léonide fut aussi prévenue en ma faveur , que je l'étois pour elle. L'accueil qu'elle me fit , m'enhardit à hâter l'aveu de mes sentimens , & la manière dont elle y répondit , ne me fit point repentir de l'avoir fait. „ Je vous aime aussi ,
 » me dit Léonide , je sens que je vous
 » aimerai toute ma vie : peut-être cet
 » aveu ne devoit pas suivre le vôtre
 » de si près , mais je croirois vous dé-
 » rober ce qui est à vous , si je vous
 » dissimulois que je fais mon bonheur
 » de vous aimer & de vous plaire ;
 » pourquoi cacher , pourquoi différer
 » l'aveu d'un sentiment honnête & jus-
 » tifié par celui qui en est l'objet ?

ENCHANTÉ de cette réponse , je lui demandai de presser une union qui faisoit ma félicité , & dans laquelle elle daignoit faire consister la sienne : elle me le permit.

JE n'eus pas besoin d'efforts pour avoir l'approbation de mon père : il connoissoit Léonide avant moi , & il avoit projeté cette alliance avec Ménoclès ; mais on l'avoit suspendue pendant l'orage qui avoit menacé ce dernier.

NOUS allions être unis : il ne manquoit qu'une chose à mon bonheur , c'étoit que Straton en fut le témoin : il m'avoit écrit qu'il étoit retenu à Milet , par des difficultés qu'il n'avoit pu prévoir ; il m'avoit trompé ainsi , pour me ménager la surprise la plus agréable.

IL arriva à Ephèse la veille de mon mariage , & il y arriva avec une jeune Milésienne , qu'il aimoit comme j'aimois Léonide , & dont il étoit parfaitement aimé. Il lui avoit parlé de son ami , & l'avoit engagée à différer leur union , pour la faire avec la mienne. Tout s'étoit arrangé de manière que rien ne put mettre obstacle à ce projet.

STRATON arrive donc à Ephèse , &

je me trouve dans ses bras au moment que je m'y attendois le moins. Il savoit mon bonheur; il m'apprit celui qui l'attendoit.

LE lendemain , le Temple de Diane vit les deux couples les plus aimans , les plus aimés , dont sa présence eût jamais consacré les promesses. L'Amour & le bonheur formèrent nos liens , & nous sentîmes au fond de notre cœur qu'ils avoient juré de ne nous abandonner jamais.

NOUS résolûmes Straton & moi , d'habiter la même maison , & de ne jamais nous quitter. Son épouse & ma Léonide se devinrent mutuellement aussi chères que nous l'étions l'un à l'autre , & rien ne parut devoir altérer une félicité que l'amour , l'amitié , & tous les dons du Ciel concouroient à établir.

AU bout de dix mois passés dans cette douce tranquillité , qui succède si délicieusement à l'ivresse du bonheur , la compagne de Straton mit un fils au monde , & Léonide un mois après accoucha d'une fille , qui promettoit d'avoir tous les charmes de sa mère.

CET heureux événement ne nous laissa

rien à désirer : » ils s'aimeront , dis-je , à
 » Straton ; il sera impossible qu'ils ne s'ai-
 » ment pas : nous les unirons , ils seront
 » heureux , & nous jouirons à la fois de
 » leur bonheur & du nôtre. »

NOUS allâmes ensemble au Temple
 de la fille de Latone , pour lui deman-
 der que nos enfans fussent aussi heureux
 que nous : la Déesse promet de nous
 exaucer ; les voûtes du Temple s'ébran-
 lèrent , un long frémissement en agita
 les colonnes , la Statue de Diane parut
 s'animer du même sourire dont Endy-
 mion fut favorisé , & on entendit cet
 Oracle : „ Amans , amis , époux , pères
 „ fortunés : vous êtes exaucés. La main
 „ bienfaisante des immortels s'est ouver-
 „ te pour vous , & les destinées ne
 „ vous promettent que de doux mo-
 „ mens : vos enfans auront le même
 „ sort , & jamais.....

J'EN étois là de mon rêve , quand mon
 ami Arbas qui demeure avec moi , fit
 en entrant dans ma chambre un bruit
 qui m'éveilla. Ah Arbas , lui dis-je , le
 beau songe que je viens de faire ! mon
 bonheur — ton bonheur ? le bonheur
 n'est en effet qu'un rêve qui nous amuse

quelquefois , mais qu'on n'a jamais pu réaliser.— Mais mon ami , j'étois si heureux.— Je le crois bien tu rêvois. Allons , lève-toi ; tu as dormi fort longtemps.— Oui , fort long - temps en effet.— Je le crois. Le Soleil est déjà fort haut , & il fait le plus beau temps du monde pour aller faucher nos moissons.

JE me levai en soupirant de ce que le bonheur sans mélange n'étoit qu'une chimère ; mais je remerciai les Dieux de ce qu'ils m'avoient donné un bon cœur , & l'amour du bien moral. Je leur fis ensuite cette dévote oraison :

Ciel ! accordez à mon envie ,
 Un fort modeste , une tranquille vie ;
 La liberté , des amis , des vertus ,
 Le cœur d'Eglé... je ne veux rien de plus.
 Dieux immortels ! écoutez ma prière :
 Dans la retraite assurez mes destins ,
 Que le repos file mes jours serains ;
 Et quand la mort fermera ma paupière ;
 Puissé-je , ô Dieux , y finir ma carrière.
 Aimé de vous , regretté des humains.

APRÈS cela , j'allai travailler ; &
 quand je songeai que nos champs &
 le

le travail de mes mains m'assuroient le nécessaire , que j'avois un ami vrai , & que le soir je verrois Eglé , je ne me trouvai point si malheureux.





L' Â G E D' O R ,

SAIS-TU ce que c'est que l'âge d'or ?
disoit Nicolette à Colinet : oui ,
répond Colinet ; il y avoit Dimanche
chez notre Curé , un homme mal ha-
billé , & qui avoit bon appétit , qui en
parloit : ils nommoient , je crois , cet
homme un Auteur. Il disoit que dans
le temps de cet âge d'or , les fruits ve-
noient sans culture , que des ruisseaux
de lait couloient dans les plaines , qu'il
ne faisoit jamais froid , que..... mais ,
interrompt Nicolette , disoit-il qu'alors
on s'aimoit bien , qu'on étoit content
de s'aimer & de se plaire ? — Oui , ma
Nicolette ; on n'avoit ni soupçons , ni
jalousie , ni inconstance. — Eh bien !
mon bon ami , nous sommes aussi dans
l'âge d'or : tu m'aimes bien , je t'aime
de tout mon cœur ; je ne fais pas ce
que c'est que des soupçons , de la ja-
lousie : je ne crains ni ton inconstance
ni la mienne. Est-ce un bonheur , dis-
moi , d'avoir des fruits sans cultiver la
terre ? Tu perdrois le plaisir de travail-

ier pour moi , & moi celui de te re-
mercier tous les jours. Ce n'est pas
un mal d'avoir froid l'hiver , quand on
peut se chauffer auprès de son ami ; &
n'aimes-tu pas mieux d'avoir le lait de
nos Brebis , trait de mes mains , que
d'en voir des ruisseaux couler dans nos
campagnes ?





LE PEINTRE.

A P O L O G U E.

UN Peintre qui ne peignoit que des femmes , & qui se piquoit d'atteindre à une ressemblance parfaite , mécontenta toutes celles à qui la nature avoit refusé les charmes de la figure : les belles au contraire en furent fort satisfaites.

CE Peintre , c'est la Vérité ; ces belles femmes , ce sont les sages qui aiment de l'entendre , parce qu'elle leur est toujours avantageuse ; les laidrons sont les fots & les méchans à qui il n'est pas étonnant que la vérité ne plaise pas.





D I A L O G U E

Entre un Capitaine d'une Jonque Japonoise & une femme Indienne.

CE Capitaine étoit riche , brave & d'une belle figure ; il étoit parti de Tanaxima pour aller à Ceylan ; une tempête l'avoit pris au sortir du port d'Achem où il avoit relâché , & après lui avoir fait traverser plus vîte qu'il ne vouloit la partie de la mer des Indes qui sépare les deux Presqu'îles du Gange , ne lui permit de s'arrêter qu'à Chicoco , où il arriva heureusement lui & sa Jonque après avoir été souvent menacé d'un naufrage. Comme il ne savoit que devenir pendant qu'on radouboit son bâtiment qui avoit une voie d'eau , il se promenoit souvent dans la ville ; un jour il entra dans un lieu public , où ceux qui n'avoient rien à faire alloient faire des nouvelles , en conter ou en entendre ; après avoir entendu déshonorer cinq ou six femmes , & outrager autant d'honnêtes gens qu'on

n'eût pas regardé en face s'ils avoient été là ; notre Capitaine ouit parler d'une veuve jeune , vive & jolie , qui à deux jours de là devoit se brûler avec le corps de son mari , mort depuis trente-fix heures. Le Japonois savoit assez bien l'Indou ; car au lieu de voyager , pour se former , comme on dit , le cœur & l'esprit , il avoit commencé par là , pour voyager avec plus de fruit & moins de danger. Il savoit donc assez bien la langue du pays ; cependant il crut avoir mal entendu : il s'approcha de celui qui avoit annoncé la nouvelle , & lui demanda s'il ne s'étoit pas trompé. Le Chicocois , lui répondit fort poliment , car ces peuples sont très-polis avec les étrangers , qu'il n'y avoit rien de plus vrai , & que dans deux jours on regretteroit la plus aimable veuve de la Province. Il ajouta que cet usage avoit lieu dans toute l'étendue de l'Inde , & que quoiqu'on ne fût point obligé de s'y conformer , il y avoit extrêmement peu de femmes qui ne le suivissent pas. Le Capitaine surpris & étonné d'une coutume si barbare & si singulière , résolut de faire ses efforts pour être reçu chez

la jeune veuve ; sur le récit de ses charmes , il eût désiré peut-être qu'elle aimât mieux se consoler avec les vivans , que de se livrer aux flammes pour un mort : quoiqu'il en soit ; je ne sais comment il réussit à s'introduire chez la veuve , mais il y réussit ; il y fut même bien reçu : il la trouva avec ses femmes , aussi gaie que si elle n'eût pas dû mourir deux jours après. Il lui fit bien des excuses de sa hardiesse , elle lui dit qu'il n'y avoit pas de quoi ; enfin après bien des complimens , notre Japonois entra en matière , & ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE JAPONOIS.

QUOI ! Madame , cela est bien certain ? Dans deux jours vous allez périr ? vous allez vous brûler toute vive ? Mais cela fait dresser les cheveux : aussi je n'en ai rien voulu croire.

L'INDIENNE.

POURQUOI , Monsieur , rien n'est pourtant plus vrai : le grand Bramine m'a promis d'être à la tête de la cérémonie , & de mettre le feu le premier au bucher , & j'en suis très-flattée.

LE JAPONOIS.

JE ne vous conçois pas. Je veux croire qu'il est fort honorable d'être brûlée par le grand Bramine plutôt que par un autre ; quoique cela me fût à moi fort égal. Mais peut-on parler si tranquillement d'une mort si cruelle & si prochaine ? Apparemment vous aimiez fort votre mari ?

L'INDIENNE.

MAIS..... comme ça. C'étoit un bon homme qu'on m'a fait épouser, lorsque j'y pensois le moins ; il a eu de fort bonnes façons pour moi pendant un an & demi que nous avons vécu ensemble ; il n'étoit ni jaloux, ni avare, ni brutal, il n'avoit ni bonnes ni mauvaises qualités. Enfin, j'étois accoutumé à lui ; voilà tout.

LE JAPONOIS.

ET vous vous brûlez pour lui ?

L'INDIENNE.

POUR lui ! ah ! pas tout-à fait. Ici c'est la mode ; quand un homme meurt, sa veuve ne doit lui survivre que peu de jours ; une femme qui ne le feroit pas se feroit siffler, on ne la regarderoit qu'avec autant de mépris que

d'indignation , & puis , Brama qui veut ce sacrifice , s'offenseroit qu'on le lui refusât.

LE JAPONOIS.

JE me doutois bien qu'il entroit un peu de Braminologie là-dedans. Je reconnois là vos Bramines. Sans doute , ils vous font des peintures ravissantes du bonheur qui vous attend dans une autre vie ; ils vous exagèrent le mérite qu'il y a à se griller pour un cadavre insensible ; ils mettent une veuve qui a ce barbare courage au-dessus de ceux qui ont vu la lumière au bout de leur nez , & qui hérissent leurs sièges de cloux à la plus grande gloire de Brama.

L'INDIENNE.

UN Brame fort éloquent , & qui a la confiance de je ne fais combien de femmes du meilleur ton , m'a dit là-dessus de très-belles choses , que j'ai très-peu comprises. Mais au reste , je pense que ce n'est pas le zèle de la gloire de Brama qui pousse beaucoup de femmes à s'immoler ; ce motif peut être efficace sur des femmes du peuple qui écoutent & croient tout. Mais nous , c'est précisément l'usage , la coutume ,

la mode si vous voulez , qui nous guide ; la crainte sur-tout de l'opprobre dont on accable celles qui se soustraient à la mort , est la raison la plus forte.

L E J A P O N O I S.

MAIS cette opinion est extravagante : qu'une femme qui ne donne pas de sujets à l'état , qu'un homme qui fuit les liens honorables du mariage , soient regardés avec mépris , cela est juste , ou du moins cela est utile & conforme au bien de l'Etat ; je ne vois pas en cela l'opinion regnante en contradiction avec les mœurs : mais qu'une femme jeune & charmante, soit déshonorée parce qu'elle ne veut pas renoncer à la vie , quand elle peut se la rendre agréable , & faire le bonheur d'un galant homme , cela me paroît absurde & affreux.

L' I N D I E N N E.

ON ne peut raisonner mieux. Mais , Monsieur , vous êtes Japonois , je pense.

L E J A P O N O I S.

J'AI cet honneur là , Madame.

L' I N D I E N N E.

EH bien ! j'ai lu quelque part qu'au

Japon , quand on a reçu une insulte , la manière la plus noble de s'en venger , est que l'insulté se fende le ventre d'un coup de cimeterre , ce qui oblige l'insultant de l'imiter , sans quoi ils seroient déshonorés l'un & l'autre. Cela est-il vrai ?

LE JAPONOIS.

OUI pardieu , Madame , cela est vrai ; & moi qui vous parle , je m'éventrerois aussi aisément que je fume une pipe de tabac , si quelqu'un s'avisait de me dire pis que mon nom.

L'INDIENNE.

VOUS avouerez que cela est bien cruel & bien ridicule.

LE JAPONOIS.

SOIT. Mais enfin il le faut bien pour conserver notre honneur. D'ailleurs n'y a-t-il pas un courage sublime , une fermeté héroïque à mépriser ainsi la mort ? Le plus grand des Poètes Chinois n'en fait-il pas l'éloge ?

De nos voisins altiers imitons la constance :
De la nature humaine ils soutiennent les
droits ,

Vivent libres chez eux , & meurent à leur
choix.

Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
 Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
 Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cer-
 cueil,
 Un despote insolent le plonge d'un coup
 d'œil.

L' I N D I E N N E.

MAIS, Monsieur, est-il moins vrai
 chez vous qu'ailleurs que l'honneur soit
 fondé sur les vertus ? Qu'un homme
 doive être respecté quand la justice,
 la bonne foi, la probité font la règle
 de sa vie ?

L E J A P O N O I S.

NON, sans doute.

L' I N D I E N N E.

LES gens raisonnables au Japon res-
 pectent-ils davantage après sa mort un
 malhonnête homme, qui s'est éventré
 pour ne pas survivre à un affront que
 peut-être il aura mérité.

L E J A P O N O I S.

EH ! non, vous dis-je, on le re-
 garde comme un fou, qui n'avoit rien
 à perdre en se conservant.

L' I N D I E N N E.

J'AI oui dire d'un marchand de

Pondichery, qui passa à Chicoco il y a six ou sept mois, qu'en France, où on rit toujours, où on rit de tout, où on fait les plus jolies chansons du monde, il suffit de dire à un menteur qu'il a menti, pour être obligé, s'il n'a pas peur, de s'en faire tuer ou de le tuer lui-même.

LE JAPONOIS.

CE peuple là est bien fou. Un mensonge n'en est pas moins un mensonge, parce qu'on a égorgé celui qui a dit que c'en étoit un.

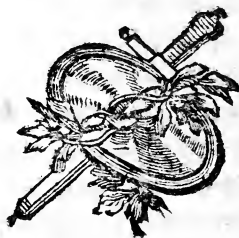
L'INDIENNE.

CONVENEZ donc que vous avez tort aussi de vous fendre le ventre quand on vous a insulté, parce qu'il y a de la folie à croire que la faute ou le crime d'un autre vous avillisse; & je conviendrai aussi que rien n'est plus extravagant & plus horrible que de se brûler pour un mari qu'on n'aime pas, & d'outrager la Divinité par cet affreux sacrifice. L'opinion, la coutume, voilà ce qui nous mène tous. François, Japonois, Indiens, nous en suivons tous les caprices; cela n'a pas le sens commun, mais je ne m'en brûlerai pas moins.

(190)

LE JAPONOIS.

VOUS avez raison ; & moi je vous promets que je ne manquerai pas de m'éventrer à la première occasion.





LES TROIS SOUHAITS ,

C O N T E M O R A L .

ON rendoit dans la Ville d'Orcomène , un culte particulier aux trois Graces. Lindor , jeune Citoyen de cette belle Ville , étoit plus zélé que personne pour ces Déeses. Aussi l'avoient-elles décoré de leurs dons les plus aimables. On devinoit que son air sensible & intéressant étoit leur ouvrage. Les agrémens n'étoient en lui que l'ornement des vertus , & Lindor avoit un autre mérite que celui d'un extérieur prévenant. On lui pardonnoit les charmes de sa figure en faveur des qualités de son ame , & si les uns le rendirent l'objet des vœux de toutes les jeunes filles d'Orcomène , les autres le faisoient désirer pour ami à tous ceux que le vice n'avoit point corrompus.

LINDOR avoit atteint sa vingt-unième année , & jusqu'à cet instant , le culte des Dieux , les devoirs de fils , les études de l'homme & du Citoyen avoient

occupé sa vie. Lindor n'aimoit pas ; il ne jouissoit qu'à demi de son existence. Il demandoit au Ciel une amante belle , honnête & sensible ; un ami vertueux & sincère : les Dieux sont avares de ces dons. Lindor les méritoit ; il les obtint.

IL étoit accoutumé d'aller tous jours du Printemps & de l'Été dans une grotte consacrée aux Graces leur offrir de l'encens ou des fleurs. Un jour qu'il venoit de remplir ce devoir , accablé de fatigue & de chaleur , il s'endormit au pied d'un myrte qu'on avoit planté auprès de la grotte. Il vit en songe les trois compagnes de la Déesse d'Amathonte. „ Jeune homme aimable & sage ,
 „ lui dit Aglaé , les Immortels recom-
 „ pensent la vertu. La tienne a mérité
 „ leur bienveillance. Jupiter a juré par
 „ l'onde redoutable qui ceint neuf fois
 „ le Tartare , que trois souhaits que tu
 „ formeras seront remplis à l'instant.
 „ Reçois ce bouquet ; en le tenant à
 „ la main , & nommant à chaque sou-
 „ hait successivement l'une de nous ,
 „ l'effet répondra à tes vœux. Ces fleurs
 „ ne sont pas immortelles ; elles ne
 „ peuvent

„ peuvent l'être, puisqu'elles sont l'ima-
 „ ge des plaisirs. Mais sois sûr qu'elles
 „ ne se faneront que quand ton dernier
 „ souhait sera accompli. Adieu : c'est
 „ de l'usage que tu feras de ce don,
 „ que va dépendre ta destinée. Songe
 „ que les bienfaits des Dieux sont
 „ quelquefois des épreuves.

LINDOR à ces mots s'éveilla ; surpris
 comme il devoit l'être d'un rêve aussi
 singulier : il l'auroit pris pour un songe
 ordinaire , mais le bouquet qu'il vit à
 côté de lui , & une odeur douce que
 les Déeses avoient laissée en dispa-
 roissant , l'assurèrent que son rêve n'étoit
 point une illusion.

IL prit son bouquet , & après avoir
 rendu grâces aux Divinités de la Grot-
 te , il retourna vers la Ville , occupé
 du discours qu'Aglaé lui avoit tenu.
 „ C'est de l'usage du don qu'on m'a
 „ fait , disoit-il en lui-même , que mon
 „ sort dépendra : Dieux ! si c'est pour
 „ mon bonheur que vous m'avez ac-
 „ cordé un si rare avantage , daignez
 „ inspirer un mortel dont tous les pas
 „ peuvent être des chûtes , si vous ne
 „ le conduisez. Mettez le comble à vos

„ bienfaits, Dieux puissans ! dirigez vous-
 „ mêmes l'emploi que j'en dois faire.

REMPLI de ces pensées , & bien décidé à faire un secret de son aventure , Lindor rentra dans Orcomène. Ses parens, qu'une absence plus longue qu'elle ne l'étoit les autres jours, avoient alarmés, vinrent l'embrasser avec attendrissement. Lindor reçut leurs caresses , & les leur rendit avec une émotion plus douce qu'à l'ordinaire. On est si caressant avec ce qui est cher , quand on a quelque raison de se féliciter de son sort : il semble qu'on veuille faire partager son bonheur aux autres , même en le leur cachant. Vingt fois Lindor fut prêt à découvrir son secret à son père & à sa mère ; mais il sentit que ce seroit une indiscretion , & qu'il falloit qu'il se tût , s'il vouloit rester le maître de faire de son bouquet le meilleur usage possible.

L'OCCASION s'en présenta bientôt : un cœur généreux & vraiment sensible ne pouvoit la laisser échapper : aussi Lindor ne la manqua pas.

IL avoit beaucoup réfléchi sur l'emploi qu'il devoit faire du pouvoir que les Dieux lui avoient accordé. » Je ne suis

» ni avare, ni ambitieux, se disoit-il ;
 » je ne fouhaiterai ni les richesses, ni
 » la grandeur : si j'avois un fouhait à
 » former pour moi-même, je désirerois
 » un ami, une maîtresse tel que mon
 » cœur se les est déjà peints : mais c'est
 » à force de vertus que je dois obte-
 » nir de si grands bienfaits. J'en serois
 » indigne, si la bonté des Dieux me
 » servoit de prétexte pour me dispenser
 » de les mériter. Attendons tout du Ciel,
 » c'est lui-même qui me donnera le
 » moyen d'employer ses dons, comme
 » il veut que je les emploie.

AINSI pensoit Lindor, car en ce temps-
 là la crainte des Dieux étoit le fonde-
 ment du bien moral, & on ne croyoit
 point encore que la piété fut la vertu des
 gens foibles, ou le manteau de ceux
 qui n'en ont pas.

LINDOR étoit dans ces dispositions,
 & il attendoit patiemment qu'il se pré-
 sentât une occasion de faire usage de
 son bouquet. Un jour qu'il sortoit de
 la Ville, pour aller rendre aux Graces
 son hommage ordinaire, il vit sur le
 seuil d'une maison champêtre & pauvre,
 une jeune personne qui pleuroit amère-

ment. Elle étoit mal vêtue, mais parée de tous les charmes de la jeunesse & de la beauté. Quand Zélis, c'étoit son nom, apperçut Lindor, & elle ne l'apperçut que quand il fut fort près de sa cabane, elle voulut rentrer, mais il l'appella avec ce ton d'humanité qui n'humilie point la vertu fière & malheureuse, & que les âmes délicates connoissent seules :

» arrêtez, lui dit-il, & daignez m'ap-
 » prendre le sujet de vos pleurs : je ne
 » puis me persuader que vous méritiez
 » l'infortune qui vous les fait répandre :
 » le Ciel est juste ; elle finira. Qu'un
 » inconnu ne vous cause point de dé-
 » fiance : la vertu m'est chère ; je res-
 » pecte le malheur, & si je puis finir
 » le vôtre, croyez que je n'en négli-
 » gerai point les moyens.

LINDOR tint ce discours à Zélis presque sans faire attention à ses appas ; il ne voyoit que ses larmes, & il n'en falloit pas davantage : Lindor étoit généreux & bienfaisant ; Zélis pour obtenir sa pitié & ses secours, n'avoit pas besoin d'être la plus aimable personne du monde ; il suffisoit qu'elle parût la plus malheureuse.

L'AIR doux & sensible du jeune homme inspira de la confiance à Zélis, quoiqu'il fut jeune, & qu'elle fut fort sage : d'ailleurs il est si consolant de dire ses peines à quelqu'un qui paroît les ressentir ! Zélis apprit donc à Lindor les sujets de douleur & de désespoir qui la déchiroient : Ménédème, le père le plus tendre & le plus chéri, devoit une somme considérable à un Citoyen dur & avaré. Il gémissoit depuis trois mois dans les horreurs d'une prison affreuse, & suivant les loix du pays, il ne devoit en sortir qu'avec la tache ineffaçable de l'infamie. Trois jours qui devoient s'écouler encore, étoient le terme fatal après lequel la sentence devoit se prononcer. Ménédème étoit sans ressource, & ne pouvoit plus éviter son malheur : un homme riche & voluptueux, assez vil pour ne pas sentir le plaisir de faire le bien, offroit à Zélis le prix de la liberté & de l'honneur de son père ; mais il falloit qu'elle sacrifiât le sien. Sa vertu ne chanceloit point, n'hésitoit point entre l'horreur de devoir sa honte au malheur de son père, ou à sa propre faute ; mais ne pouvant prendre aucun de ces

deux partis , elle avoit le désespoir de
 n'en pas trouver un troisième qui
 pût la soustraire au malheur : » hélas ,
 » continua-t-elle en redoublant ses lar-
 » mes , mon père est infortuné ; mais
 » il n'est pas coupable ; un homme
 » en qui il a eu confiance , a enlevé
 » ses trésors & ruiné sa fortune : ce qui
 » le désole , ce n'est pas seulement son
 » opprobre , c'est le mien ; c'est la
 » triste impossibilité de satisfaire à de
 » justes obligations : il fait les proposi-
 » tions outrageantes qu'un homme ,
 » enhardi sans doute par nos malheurs ,
 » a osé me faire : il les fait , & il mour-
 » roit de douleur , s'il croyoit que j'eus-
 » se pu seulement balancer un moment
 » à les rejeter avec indignation : j'ai
 » tout employé pour avoir des ressource-
 » ces dont mon père ni moi n'eussions
 » pas à rougir. Je n'ai trouvé que des
 » cœurs indifférens , dont la froide pitié
 » fait à peine plaindre nos maux ; de
 » faux amis qui refusent d'être utiles à
 » celui qui les secourut tant de fois , &
 » qui ne peut plus que leur fournir
 » l'occasion de placer un bienfait ; ou
 » des hommes corrompus , qui ne

„ voient dans nos infortunes qu'un titre
 „ pour nous outrager , par des offres
 „ avilissantes pour celui qui les fait ,
 „ comme pour celle qui les accepte.
 „ Je me suis présentée pour esclave :
 „ les uns m'ont refusée , j'ai craint
 „ ceux qui vouloient me recevoir. Je
 „ n'eusse point hésité à choisir l'es-
 „ clavage : l'esclavage est préférable
 „ au vice & à la honte ; & j'eusse en-
 „ core préféré la mort à tout. Mais
 „ hélas ! malheureuse , malheureuse
 „ Zélis ! la mort dont j'invoquerois le
 „ secours , la mort ne seroit pas un asyle
 „ pour moi : je mourrois déshonorée ,
 „ & mon père n'en seroit pas moins
 „ livré à l'infamie.

EN achevant ces mots , Zélis dans
 l'égarement de la douleur pleuroit amè-
 rement ; elle levoit les yeux au Ciel ,
 pour lui reprocher son malheur ; ses cris ,
 ses sanglots se succédoient avec rapidité :
 elle étoit si affligée , si transportée , que
 Lindor n'osa saisir ce moment pour la
 consoler , pour lui laisser entrevoir qu'il
 étoit encore des remèdes à son infortune.
 Il se contentoit de pleurer avec elle ,
 & cette consolation là est aussi efficace

qu'une autre. Zélis n'y fut pas insensible, l'abondance de ses larmes la soulagea, & elle commençoit à se calmer, quand Lindor, qui avoit pris sa résolution, acheva de dissiper sa douleur par ses promesses: „ Le sort de Ménédème va
 „ changer, jeune & respectable Zélis,
 „ ce jour ne se passera point sans que
 „ vous embrassiez ce père si heureux,
 „ puisque sa fille préfère la vertu à
 „ tout. Aujourd'hui vous le verrez,
 „ aujourd'hui..... Arrêtez, poursuivit-
 „ il, en voyant à l'air attendri de Zélis
 „ qu'elle alloit se répandre en actions
 „ de graces, arrêtez : épargnez-moi les
 „ témoignages de votre reconnoissan-
 „ ce ; le seul que je demande, &
 „ permettez-moi de l'exiger ; c'est que
 „ vous gardiez vous & Ménédème,
 „ un secret inviolable sur les moyens
 „ dont les Dieux ont voulu se servir
 „ pour terminer votre infortune.

A ces mots il la quitta, sans attendre sa réponse, & continua son chemin vers l'autre sacré dédié aux compagnes de Vénus. Dès qu'il y fut arrivé, il se prosterna devant leurs Autels, & tenant en main son bouquet qu'il portoit tou-

jours avec lui , il s'écria : „ ô vous qui
 „ m'avez accordé une faveur dont il
 „ est si difficile à un mortel de se rendre
 „ digne , Aglaé , secourez la vertu mal-
 „ heureuse , remplissez mes souhaits :
 „ rendez à Ménédème des richesses
 „ dont il n'abusera point. Réparez l'in-
 „ justice ordinaire de la fortune , & pré-
 „ venez les périls où la misère & l'in-
 „ digence pourroient jeter l'honneur
 „ du père & la vertu de la fille. A
 peine eut-il fait sa prière , qu'un léger
 frémissement se fit entendre dans la
 Grotte , & Lindor vit tomber à ses pieds
 un écrin. Il l'ouvrit , & le voyant
 rempli de bijoux d'un prix inestimable ,
 il remercia les Déeses de l'avoir rendu
 l'instrument d'un bienfait. Il envoya sou-
 dain à Zélis par un esclave intelligent
 & fidèle l'écrin avec ce billet :

„ S'IL est permis à un inconnu de
 „ vous demander une marque d'esti-
 „ me , daignez , respectable Zélis , vous
 „ servir de ce qu'il vous envoie pour
 „ la liberté , l'honneur & le rétablisse-
 „ ment de Ménédème. Croyez qu'on
 „ peut être généreux & désintéressé ,
 „ & vous n'opposerez point au bon-

» heur de votre père , une délicatesse
 » qui cesseroit d'être une vertu. Soyez
 » tranquille : vous ne connoîtrez ja-
 » mais celui qui a voulu vous être
 » utile. »

TANT de générosité étonna Zélis : elle avoit tant de raison de se défier des hommes ! mais la manière dont on l'exerçoit empêcha qu'elle ne lui fût suspecte. Un bienfaiteur dangereux ne se cache pas , & quand il a des vues secrètes , il n'accorde pas ses secours qu'il ne soit certain de la récompense. Après quelques combats , Zélis crut pouvoir user d'un bienfait si peu commun , & si son cœur gémit en secret de ne pouvoir en témoigner sa reconnaissance , l'idée que son bienfaiteur vouloit demeurer inconnu , servit à la tranquilliser. Elle se rappelloit quelquefois le jeune homme qui le matin l'avoit consolée , & lui avoit fait espérer un meilleur sort : mais la simplicité de son habit & la modestie de son air ne lui permettoient point de penser qu'il fût assez opulent pour consacrer à la bienfaisance un objet si considérable. Elle savoit déjà qu'on est ordinairement

prodigue pour le vice , & avare pour la vertu. Enfin , elle ne fit peut-être point toutes les réflexions qui pouvoient la détourner d'user de l'écrin , ou l'attachement qu'elle avoit pour son père l'emporta , & le ton honnête & généreux du billet qu'elle avoit reçu , acheva de la déterminer.

ELLE vole chez celui dont la dureté faisoit ses malheurs & ceux de Ménédème. Dimas étoit un homme fort riche & fort insensible. Zélis lui offre des pierreries dont la valeur surpassoit la dette de Ménédème , & Dimas signe sa liberté , sans même s'informer d'où sa fille avoit pu obtenir de quoi en payer le prix. Un sourire amer & insultant se montra sur son visage en recevant ce qui lui étoit dû , & Zélis vit bien que les riches croient peu à la vertu.

MUNIE du billet précieux , & s'inquiétant peu de ce que pensoit d'elle un homme qu'elle n'estimoit pas , Zélis court à la prison. Son cœur palpitait , elle craignoit encore que quelque revers ne s'opposât à la liberté de son père. Elle se présente en tremblant aux

Géoliers , elle montre la signature de Dimas , & les portes sont ouvertes. Zélis se fait conduire dans un cachot sombre & mal-sain , où Ménédème demandoit sans cesse aux Dieux sa mort & celle de sa fille. Il ne pleuroit plus. L'amertume de sa douleur avoit tari la source de ses larmes , & il étoit dans cet excès de désespoir , où on ne croit plus avoir rien à craindre.

SA santé affoiblie par ses chagrins & par ses malheurs , ne lui laissoit plus que la force de les sentir. Le bruit que firent en entrant Zélis & le Géolier n'émut point le vieillard. A la triste lueur d'un flambeau que portoit son conducteur , Zélis envisage son père , tombe à ses pieds , les baise , & y reste évanouie. Secourez - là , dit Ménédème d'une voix foible ; secourez ma fille , & il tombe lui même sans sentiment. Le Géolier surpris de se sentir attendri , s'empresse de faire revenir le vieillard , à qui son âge rendoit les secours plus nécessaires. Pendant qu'il y étoit occupé , Zélis revient à elle , ses cris & ses larmes font ce que les soins du Géolier n'avoient pu faire. Ménédème reprend

ses sens, regarde sa fille, & il se préparoit à l'interroger : mais Zélis le prévint, & raconta au vieillard étonné, tout ce qui s'étoit passé. En vain chercha-t-il à pénétrer à qui il devoit un acte de bienfaisance aussi rare. Il rêvoit pour chercher dans les personnes qu'il connoissoit à Orcomène l'objet de sa reconnaissance : Zélis occupé d'un soin plus pressant, engagea son père à sortir des prisons. Ils tournèrent ensemble leurs pas vers la chaumière où Lindor avoit vu Zélis, & qui étoit le seul bien qui restât à Ménédème de la fortune immense qu'il avoit possédée.

ARRIVÉ dans cette retraite, le premier soin de Ménédème, fut de se prosterner aux pieds des ses Dieux domestiques, & de les remercier de ce qu'ils avoient sauvés son honneur & celui de sa fille : „ Dieux ! s'écria-t-il, „ dans le transport de sa reconnaissance, récompensez ce bienfaiteur généreux, qui a terminé mes malheurs „ & prévenu ceux de Zélis : quel „ qu'il soit, il est votre image, puisqu'il aime à faire le bien : en quel „ que lieu que le destin l'ait placé,

„ faites-le jouir du bonheur qu'il mé-
 „ rite : qu'il échappe à l'opprobre, qu'il
 „ ne soit jamais la victime de la du-
 „ reté & de l'ingratitude, qu'il ne verse
 „ jamais que les larmes de la joie &
 „ de la sensibilité, & que tous ses
 „ jours signalés par les vertus, passent
 „ pour lui comme des instans. „

APRÈS cette effusion de cœur, le bon vieillard s'occupa plus tranquillement du soin de ce qui pouvoit regarder sa fortune, & le fort qu'il pourroit faire désormais à sa fille.

IL restoit dans l'écrin pour plus de fix-vingt talens de pierreries. „ Je vais
 „ les vendre, dit Ménédème à Zélis,
 „ & si le Ciel bénit mes efforts, je
 „ me trouverai un jour en état de res-
 „ tituer à mon libérateur & au tien,
 „ tout ce que sa bienfaisance lui a coûté : fasse le juste Ciel que je le re-
 „ trouve ; je descendrai avec joie mes
 „ cheveux blancs au tombeau, si je
 „ puis m'acquitter envers lui. J'espère
 „ que le commerce que je vais tenter
 „ me réussira. Les Dieux doivent ce
 „ succès à notre bienfaiteur, & au dé-
 „ sir que j'ai de lui marquer ma recon-
 „ noissance. „

TANDIS que Ménédème s'occupoit de ces projets , Lindor est envoyé par ses parens à Clazomène : docile à leurs ordres , il les embrasse & part sur un vaisseau destiné pour l'Ionie. Les vents étoient tranquilles , un Zéphyr léger ridoit doucement la surface des ondes , un Soleil brillant éclairoit l'horizon ; tout promettoit un voyage heureux : on étoit arrivé à la hauteur de Samos , & déjà on appercevoit le Temple que les peuples de cette Isle ont élevé à Junon : on espéroit d'y relâcher heureusement , & de faire sans obstacle le peu de chemin qui restoit jusqu'en Ionie , quand le Ciel commença à s'obscurcir ; l'astre des jours se couvre de nuages épais , des ténèbres affreuses s'étendent sur la surface de la mer , & ne sont dissipées pour un instant , que par la lumière plus affreuse encore des éclairs. Le tonnerre gronde : les vents déchaînés menacent à chaque instant de renverser le vaisseau dans les abîmes que leur violence creusoit de tous côtés ; les matelots égarés n'entendent plus les ordres du Pilote , & ce dernier aussi effrayé qu'eux n'en fait pas donner à

propos : des cris plaintifs, de tristes gémissemens se font entendre ; chacun désespère de son salut, & ce désespoir rend inutiles les soins qui pourroient le procurer. Lindor voit avec attendrissement Tarsis & Philoé, deux jeunes amans qui alloient à Samos pour s'unir : ils se tenoient étroitement embrassés, & n'espérant plus de se sauver, ils se félicitoient en pleurant de mourir ensemble : auprès d'eux, une mère affligée, tenoit, serroit avec transport son enfant dans ses bras, jettoit les yeux en silence sur l'horreur répandue autour d'elle, & les ramenoit sur son enfant en versant des torrens de larmes : plus loin un vieillard Samien, levoit au Ciel ses mains tremblantes, & crioit : „ mon
 „ fils, mon cher Acante, mon ami,
 „ je ne vous verrai donc plus ! je mou-
 „ rai sans vous dire adieu, & vous
 „ ne recevrez point mon dernier sou-
 „ pir !.....

LINDOR ne put résister à ce spectacle touchant : assez peu inquiet pour lui-même, il n'avoit songé qu'à la douleur de ses parens : la vue d'une mort prochaine l'effrayoit peu. Il ne tenoit à
 la

la vie que par l'amour qu'il avoit pour l'humanité ; il n'avoit ni femme , ni enfans ; il estimoit la vie ce qu'elle vaut. Mais la vue de tant de malheureux , à qui la vie étoit si chère , celle d'une mère , d'un père , de deux amans , pour qui il étoit si terrible de la perdre dans de si tristes circonstances , l'engagèrent à se servir du bouquet précieux. Il s'en faisoit ; & prononçant avec enthousiasme le nom d'Euphrosine , il souhaita que le vaisseau pût arriver sans danger à Samos. Soudain les vents s'apaisent , les nuages sombres & obscurs s'écartent , le jour renaît ; l'onde se calme & les ténèbres dissipées laissent voir le port où on désiroit d'entrer.

On n'essayera point de peindre les transports dont furent agités tous ceux qui échappèrent ainsi à une mort qu'ils regardoient comme inévitable ; ni l'émotion délicieuse qui pénétra l'ame de Lindor. Son bon cœur palpitoit du plaisir d'avoir fait du bien : son visage serein annonçoit cette joie pure , le prix le plus sûr & le plus doux d'un bienfait. Tous ignoroient qu'ils lui dussent leur

salut , & c'étoit pour son ame généreuse un plaisir de plus.

ARRIVÉ à Samos , il chercha à se lier pour le peu de temps qu'il avoit à y rester , avec ce Tarsis qu'il avoit vu si tendre & si sensible ; il eut peu de peine à y réussir ; les cœurs francs & vrais se devinent & s'attachent aisément. Celui de Tarsis étoit digne du bonheur qui l'attendoit : Tarsis méritoit un ami comme Lindor , & Lindor trouva enfin dans Tarsis ce qu'il désiroit depuis si long-temps : il s'y attacha par ce nœud si puissant pour les belles ames , le plaisir d'avoir fait du bien , & Tarsis devint son ami. Lindor fut témoin de son heureux hyménée avec sa Philoé , & la félicité de ces amans fit sentir à son cœur que ce n'étoit pas assez d'avoir trouvé un ami.

APRÈS un mois que Lindor passa à Samos dans une liaison si agréable , quand on connoît l'amitié pour la première fois , il continua son chemin vers Glazomène , après avoir promis à Tarsis & à Philoé de venir les revoir.

LES affaires qu'il y avoit ne l'arrête-

rent pas long-temps ; & il se revit bien-
 tôt avec son cher Tarsis. Il lui ouvrit
 alors un projet qu'il avoit médité pen-
 dant son voyage. » Mon cher Tarsis ,
 » lui dit-il , je sens combien vous êtes
 » nécessaire à mon bonheur , & je se-
 » rois injuste , si je ne croyois pas que
 » mon amitié ajoutée beaucoup au vôtre.
 » Ne nous séparons point. Transportez
 » à Orcomène vos Dieux domestiques
 » & votre fortune. On trouve sa patrie
 » par-tout où on est avec sa femme &
 » son ami. Venez : j'ai des parens justes
 » & vertueux ; ils aimeront Tarsis com-
 » me mon frère ; Philoé sera pour eux
 » une fille chérie : je me dois à eux
 » pour la consolation de leurs derniers
 » jours : venez y contribuer avec moi.
 » Vous retrouverez en eux un père &
 » une mère que vous avez perdus, ve-
 » nez augmenter leur famille. Rien ne
 » doit plus vous attacher à Samos : le
 » bonheur ne dépend pas des lieux. Je
 » ferois moi-même ce que je vous pro-
 » pose de faire ; mais mes parens prêts
 » à descendre au tombeau..... puis-je
 » les abandonner ?.... Ah ! continua t-il ,
 » en versant quelques pleurs , mon cher

» Tarsis , mon digne ami , laissez-moi
 » accorder la nature & l'amitié ; que
 » leurs nœuds deviennent plus doux &
 » plus forts en se mêlant : nous en se-
 » rons tous plus heureux. »

TARSIS se jeta au cou de Lindor en partageant son attendrissement : il n'eut aucune objection à lui faire contre un dessein qu'il auroit formé lui-même , & il promit de hâter les arrangemens nécessaires pour ce changement. Lindor partit cependant ; le temps qu'il avoit fixé pour la durée de son voyage avançoit , & il ne pouvoit attendre que ses amis eussent fini pour s'embarquer avec eux. Il partit , & l'impatience qu'il avoit d'arriver fut bientôt satisfaite. Il est dans les bras de ses parens , il a mille choses à leur dire , il leur parle de son ami , de sa charmante épouse , il leur peint le bonheur qui les attendoit. Le cœur le plus dur auroit été sensible à la tendresse vive & caressante du fils , & à l'affection douce & touchante des parens.

LINDOR ne tarda point à reprendre ses occupations ordinaires. Il ne négligea point sur-tout dès qu'il le put , d'aller à

la grotte sacrée rendre ses hommages aux Graces. On n'a point oublié sans doute , que c'étoit sur le chemin de cette grotte , qu'étoit située la maison où Lindor avoit vu Zélis. Ménédème occupoit cette maison ; il l'avoit embellie , & y avoit ajouté un terrain assez considérable , depuis que sa fortune avoit repris une meilleure face. Il avoit exécuté son projet d'employer dans le commerce le prix des pierreries de l'écrin , & il y avoit si bien réussi , qu'il avoit déjà regagné ce qu'il avoit fallu payer à Dimas , & même une somme considérable au dessus ; d'ailleurs se trouvant en état de faire faire des recherches , il avoit recouvré plus de cinquante talens de sa fortune passée. Il s'étoit fixé dans la maison dont nous venons de parler : c'étoit là qu'avoit commencé le rétablissement de sa fortune ; c'étoit là que sa fille avoit reçu le bienfait qui les avoit sauvés de la honte & de la misère. Cette circonstance lui rendoit ce séjour délicieux : il y avoit élevé un autel à la reconnoissance , & tous les jours il y brûloit de l'encens , & y formoit des vœux pour le bienfaiteur.

inconnu auquel il devoit tout.

LINDOR, le premier jour qu'il alla à la grotte, le rencontra avec sa fille; ils se promenoient ensemble aux environs de leur maison; il reconnut Zélis, & il balançoit à les aborder, quand cette dernière rencontra une racine d'arbre qui la fit tomber. Lindor vola pour l'aider à se relever, & comme elle s'étoit un peu blessée, il lui offrit de la ramener chez elle. Ménédème, que la physionomie de Lindor prévenoit en sa faveur, y consentit. Sur le chemin la conversation roula entre Ménédème & Lindor, sur la justice & la vérité, sur les connoissances qui peuvent rendre l'homme plus sage & plus heureux. Zélis quelquefois d'un ton modeste & timide, ajoutoit quelque chose à ce qu'ils disoient. C'étoit toujours l'expression du sentiment & de la vertu. Lindor l'admiroit. Les charmes de cette jeune personne avoient repris tout leur éclat depuis qu'elle étoit dans une situation plus calme, & la tranquillité de son ame laissoit paroître tous les agrémens de son esprit & la douceur de son caractère. Ménédème de son côté étoit fort content du jeune

homme : sa sagesse , sa sensibilité , son amour pour le bien lui attirèrent l'estime du bon vieillard : pour Zélis , elle étoit à son aise avec lui ; c'étoit beaucoup pour elle.

LINDOR arrivé à la maison de Ménédème , ne se fit point prier pour s'y reposer un moment ; il usa cependant de cette bienveillance avec discrétion , & il sortit au bout de quelques instans , après avoir demandé & obtenu la permission de venir quelquefois s'instruire avec Ménédème.

IL alloit souvent chez cet honnête vieillard , qui de jour en jour s'attachoit davantage à lui ; tous les jours il voyoit Zélis , & cette aimable fille acquéroit tous les jours un nouvel empire sur son cœur ; il n'étoit bien qu'auprès d'elle , & il lui manquoit quelque chose quand la journée s'étoit passé sans qu'il eût vu Zélis. Pour elle , elle prit pour Lindor l'estime & l'amitié qu'il méritoit , & bientôt à ces sentimens en succéda un plus tendre.

LINDOR & Zélis s'aimoient , & ne se l'étoient pas encore dit. Lindor n'osoit parler : il avoit des droits à la

reconnoissance de Ménédème & de sa fille ; il est vrai qu'ils ne le favoient point , & qu'ils ignoroient tous deux que ce jeune homme si tendre , si honnête , si doux , fût celui à qui ils devoient l'honneur & l'aisance : Zélis même n'avoit point reconnu Lindor ; un voyage de cinq mois avoit changé ses traits , & d'ailleurs elle étoit si peu à elle-même , le seul jour qu'elle l'avoit vu , qu'elle n'en avoit pu conserver une idée assez sûre pour le reconnoître. Malgré tout cela , Lindor n'osoit parler ; une délicatesse dont il ne pouvoit pénétrer le motif le retenoit , & il lui sembloit qu'il ne devoit point parler d'amour à une jeune personne dont il avoit préparé le bonheur. Un hazard heureux lui procura l'occasion de pénétrer les sentimens de Zélis , & de s'encourager par la certitude d'être aimé. S'il avoit été avantageux , il l'auroit deviné. Mais les gens modestes & sensibles ne voient rien ; il faut tout leur dire.

LINDOR tomba malade. Son indisposition n'étoit rien ; mais comme ses parens lui défendirent de sortir qu'il ne

fût entièrement guéri , elle devint dangereuse par le déplaisir qu'il eut de ne plus voir Zélis. Il avoit de ses nouvelles par un esclave que Ménédème envoyoit tous les jours pour savoir l'état de sa santé ; mais qu'est-ce que cela pour un cœur aimant , qui s'est fait une douce habitude d'être presque tous les jours avec ce qu'il adore ?

DANS le temps que Lindor ne pouvoit encore sortir , & que sa foiblesse & l'amertume de ses sentimens s'opposoient aux progrès de sa guérison , Tarsis & Philoé arrivent de Samos. Lindor ne fut pas insensible au plaisir de voir ses uniques amis , mais il ne tarda point à s'occuper avec eux d'un intérêt plus cher & plus pressant : il leur peignit Zélis , ses charmes , ses vertus , l'amour qu'il avoit pour elle , l'estime & l'amitié qu'elle ressentoit pour lui ; Ménédème , l'honnête Ménédème ne fut pas oublié : il ne garda le silence que sur ce qu'il avoit fait pour eux. Au nom de Ménédème , Tarsis s'écria : » je vais le voir : il embrassera » volontiers le fils d'Ariston son ancien » ami , & Philoé va devenir l'amie

» de Zélis. » Rien ne put retenir le zèle de Tarsis : il se fait conduire chez Ménédème ; il s'annonce à la fois pour le fils d'Ariston & pour l'ami de Lindor. Le vieillard le reçut avec affection sous l'un & l'autre titre. On parla d'Ariston , on le pleura : Ménédème en avoit conservé le souvenir le plus tendre , & il le voyoit revivre dans son fils : Tarsis parla ensuite de son ami , de sa maladie , de la douleur qu'il avoit de ne pouvoir aller chez son respectable ami , chez son second père. Il en parloit avec tant d'intérêt , il examinoit si curieusement Zélis en parlant , que Ménédème le pénétra ; & comme Tarsis lui inspiroit toute la confiance possible , il ne balança pas à s'expliquer avec lui ; il laissa Philoé avec Zélis. Cette dernière étoit triste ; elle devint inquiète & embarrassée quand elle vit qu'après avoir parlé de Lindor , Ménédème emmenoit Tarsis pour lui parler à l'écart. Aucun de ses mouvemens n'échappa à Tarsis , & il vit bien que son ami étoit plus heureux qu'il ne pensoit l'être.

MÉNÉDÈME l'ayant conduit dans le

„ jardin ; „ votre ami , lui dit-il , m'a
 „ affligé par sa réserve : je me suis
 „ aperçu qu'il aime ma fille , & qu'elle
 „ est sensible pour lui. J'ai gémi souvent
 „ de voir leurs jeunes cœurs , si dignes
 „ l'un de l'autre , dans une contrainte
 „ qui les fait souffrir. J'aurois cherché
 „ à vaincre dans un jeune homme que
 „ j'estime , une timidité dont je n'ai
 „ pû démêler le motif. Mais apprenez
 „ ce qui me retient. Il lui conta alors
 „ la chute de sa fortune , sa prison , son
 „ rétablissement , les bienfaits d'un in-
 „ connu. „ Jugez , continua-t-il , en ver-
 „ sant quelques larmes , jugez , mon
 „ cher Tarsis , si je ne puis disposer
 „ de ma fille sans le consentement
 „ d'un bienfaiteur à qui elle doit plus
 „ qu'à moi. J'ai cherché vainement à
 „ le découvrir ; mais je ne puis croire
 „ que mes soins soient toujours vains ,
 „ & quoiqu'il en soit , j'ai promis aux
 „ Dieux que je n'accorderai point
 „ Zélis , fut-ce à l'homme du monde
 „ le plus capable de la rendre heureuse ,
 „ avant deux ans , si pendant ce temps
 „ je ne retrouve point son libérateur &
 „ le mien. Je ne fais point être ingrat ;

„ elle appartient à notre bienfaiteur plus
 „ qu'à moi ; c'est à lui d'en disposer.
 „ Si dans ces deux ans je ne le dé-
 „ couvre point , alors , quelque cha-
 „ grin que je ressente de ne pouvoir
 „ lui prouver mes sentimens , ma fille
 „ est à Lindor , s'il l'aime toujours ,
 „ & s'il est toujours vertueux. Voilà
 „ mes intentions ; je n'en puis ni n'en
 „ dois changer ; vous pouvez les ap-
 „ prendre à votre ami ; il est juste &
 „ honnête , j'espère qu'il en sera con-
 „ tent , & que nous ne tarderons point
 „ à le revoir.

TARSIS remplit l'ame de son ami de
 la joie la plus pure , en lui apprenant
 les résolutions de Ménédème , & les
 observations qui lui prouvoient l'amour
 de Zélis. Il ne put se défendre d'un ex-
 trême embarras , quand il entendit le
 motif du retardement que l'honnête vieil-
 lard apportoit à leur union ; il rougit ,
 mais Tarsis occupé de ce qu'il disoit ,
 ne s'en apperçut point. Le jeune homme
 toujours généreux & délicat , aima mieux
 différer son bonheur de deux ans , que de
 le hâter en apprenant à Zélis & à son père ,
 que c'étoit lui qui avoit été leur bienfaiteur.

LES cœurs sensibles concevront aisément, que les nouvelles heureuses que Tarsis apporta à Lindor contribuèrent plus au rétablissement de ses forces, que tous les secours de la Médecine. Bientôt il put sortir, & ce fut pour aller chez Ménédème. Quand le bon vieillard le vit, il le prit par les deux mains, les ferra, le conduisit sans prononcer une parole dans l'endroit où étoit sa fille, les embrassa tous deux, & leur renouvela la déclaration qu'il avoit faite à Tarsis. Lindor ne pût lui répondre qu'en se jettant à ses genoux, qu'il arrosa de ses larmes. Zélis, le front couvert d'une modeste rougeur, regardoit tour à tour son père & son amant, & ses yeux exprimoient sa reconnoissance pour l'un, & l'intérêt qu'elle prenoit à la satisfaction de l'autre. Ménédème les laissa seuls, & Lindor qui n'avoit plus à suivre que les mouvemens de son amour, en parla à Zélis avec toute l'énergie qu'il inspire. Ses réponses furent tendres & ingénues comme son caractère; l'aveu de son père & la candeur de son ame, lui rendoient impossible cette dissimulation, que tant de femmes croient,

& ont tort de croire nécessaire en pareil cas.

AINSI Lindor passoit des jours agréables entre sa maîtresse & ses amis , & il attendoit , sinon sans impatience , au moins sans murmure , le temps fixé pour son bonheur.

UN soir que Ménédème , Tarsis , Philoé , Lindor & Zélis , alloient sortir pour la promenade , cette dernière envisagea attentivement un esclave qui passoit , & le fit remarquer à son père. Mon père c'est lui. — Quoi c'est lui?... Qu'a-t-il fait? — L'écrin..... c'est lui qui me l'a apporté. Lindor pendant ce temps étoit dans un trouble qui ne lui permettoit ni de parler ni d'agir. Il avoit reconnu en effet cet esclave pour celui qui avoit porté l'écrin à Zélis , & comme il avoit changé de maître , & suivi à Gnosse un Négociant Crétois , à qui le père de Lindor l'avoit donné , celui-ci étoit tranquille , & se croyoit sûr de son secret.

MÉNÉDÈME cependant avoit fait entrer l'esclave & tâchoit de le faire parler. Cet homme embarrassé jettoit les yeux sur Lindor , & le voyant gar-

der le silence (qu'auroit-il pû dire ? & devoit-il sembler craindre qu'on ne découvrit le bienfaiteur de Zélis & de son père ,) cet homme , dis-je , crut devoir parler. » J'étois à Lindor , dit-il , » quand je portai à Zélis un écrin & » un billet. J'exécutai fidèlement sa commission , & j'ai gardé jusqu'à présent » le secret dont il m'a fait un loi.

MÉNÉDÈME alors fit retirer l'esclave un instant , & puis jettant sur le jeune homme des regards où la surprise , la joie , la reconnoissance & l'attendrissement se peignoient tout ensemble ; » Lindor , lui » dit-il , mon digne ami , je vois que c'est » à vous que je dois tout. Mais expliquez- » moi un mystère que je ne puis comprendre. Vous êtes trop vertueux pour » avoir eu par des voies coupables , des » richesses comme celles que vous avez » sacrifiées à notre bonheur ; & votre » fortune n'est pas assez considérable » pour vous en donner les moyens. » Ne seriez-vous que l'instrument d'un » bienfaiteur qui veut demeurer caché , » & seroit ce d'accord avec lui , que » vous auriez gardé le silence , lorsque » l'intérêt de votre bonheur devoit

» vous engager à le découvrir ? Ah !
 » ce seroit nous trahir tous. Venez ;
 poursuivit l'honnête vieillard , avec une
 énergie de sentiment qui sembloit lui
 rendre la vivacité du premier âge ; &
 prenant la main de Lindor , pour le
 conduire à l'autel qu'il avoit élevé à la
 reconnoissance , venez : » j'implore ici
 » tous les jours les faveurs des Dieux
 » pour un homme qui leur ressemble.
 » Nommez-le moi , & allons tous nous
 » jeter à ses genoux.....

LINDOR ne put résister à ce torrent
 de sentimens : » Eh ! bien , mon père ,
 » dit-il en embrassant Ménédème avec
 » transport , il faut parler ; mais avant
 » j'exige que cet autel soit désormais
 » consacré à l'amour & à l'amitié ; &
 » qu'il ne soit plus question de recon-
 » noissance. Ce n'est qu'à ce prix que
 » je vais parler. Vous m'arrachez un
 » secret que je voulois taire toute ma
 » vie , & sur-tout à vous & à Zélis.
 Alors il leur rendit compte de l'aven-
 ture de la grotte , & pour prévenir les
 doutes qu'un événement si extraordinaire
 pouvoit faire naître , il leur montra un
 bouquet composé de trois roses , dont
 deux

deux étoient entièrement fanées, tandis que l'autre conservoit sa fraîcheur native. » J'ai dû à mon premier souhait » le bonheur & le rétablissement de » Ménédème & de Zélis ; le second , continua-t-il , en hésitant un peu , & en regardant Tarsis & Philoé , » a sauvé » d'un péril inévitable , deux amis si » chers à mon cœur ; puissent les » Dieux me procurer du troisième un » usage aussi heureux. »

IL faut laisser deviner aux bons cœurs, ce qui se passa alors dans celui des amis de Lindor. » Mon cher fils..... Mon » cher Lindor..... mon ami..... je vous » dois ma fille..... Mon père.... Mon » Tarsis..... Ma Philoé ! Ces mots qu'on articuloit à peine, des soupirs qui se succédoient, des pleurs étoient le seul langage d'une reconnoissance & d'une amitié si sincère & si vive.

QUAND ces premiers transports furent passés, & que l'enthousiasme délicieux qu'ils caufoient, eut fait place à une situation plus tranquille & aussi douce, Ménédème ne voulut plus différer le bonheur de Lindor & de Zélis ; » Elle est à vous , dit le vieillard atten-

Ari, » puisse-t-elle vous rendre aussi
 » heureux que vous êtes digne de l'être ! Ne croyez pas que la reconnaissance soit un foible retour , un
 » tribut qui doive offenser votre cœur ;
 » elle est un lien de plus ; & en peut-
 » il être de plus doux , de plus sacrés
 » que ceux que la bienfaisance a formés ?
 » Je donne pour dot à Zélis , tout ce
 » que je possède ; c'est la doter de vos
 » propres bienfaits : on ne peut rendre
 » plus riche un cœur noble & géné-
 » reux. Que les derniers instans de
 » ma vie sont doux ! Je n'ai plus rien
 » à demander au Ciel que des petits-
 » enfans qui vous ressemblient. »

LINDOR épousa Zélis ; ses parens ,
 Ménédème , Tarsis & Philoé ne firent
 qu'une famille , avec qui habitèrent tou-
 jours le bonheur & la vertu. Leur de-
 meure fut fixée dans la maison de Mé-
 nédème , qu'ils avoient tant raison de
 ne pas quitter , & tous les malheureux
 des environs se ressentirent du voisina-
 ge de tant de cœurs bienfaisans. On ne
 les louoit pas , mais on les bénissoit ,
 & on souhaitoit qu'ils véussent toujours.
 L'autel de la reconnaissance conserva

La première destination malgré Lindor, & devint en même temps celui de l'amitié & de l'amour. Les trois vieillards se félicitoient d'avoir de si dignes enfans, & leur joie pure & naïve, étoient un hommage de gratitude, qu'ils renouvelloient tous les jours envers le Ciel.

ALORS regnoit à Orcomène un Prince nommé Idas : il avoit conquis par sa valeur ce Royaume, auquel il avoit droit par sa naissance, & qu'il tâchoit de rendre heureux par sa justice & sa bonté. Cependant on entendoit souvent des plaintes contre le Gouvernement : les uns auroient voulu vivre sous une Aristocratie ; les autres préféroient l'état Démocratique. Plusieurs avoient l'injustice de ne pas distinguer un Monarque d'un Tyran. Lindor, qui pensoit qu'un gouvernement quelconque est bon quand les loix sont plus fortes que l'intérêt propre, & que chacun trouve son bien dans le bien général, ne savoit à quoi attribuer cette diversité de sentimens ; mais comme il étoit bon citoyen, & qu'il désiroit le bonheur de sa patrie, il souhaita, en nommant Thalie, que le Gouvernement d'Orcomène

devînt le meilleur possible, & le plus propre à rendre sage & heureux ceux qui y étoient soumis.

LE souhait fut rempli : l'état demeura soumis à un Monarque, & le seul changement qu'il éprouva, fut de voir diminuer les peines du crime, abolir l'usage cruel & absurde d'en arracher l'aveu par des tourmens, & doubler la sanction des loix en promettant des récompenses aux actes de vertu, à proportion du sacrifice qu'ils exigeoient.

LINDOR fut le premier objet de cette sage disposition. Son aventure, sa générosité s'étoit découvertes, on ne fait comment. Idas lui fit dresser une statue, & il fut ordonné par un décret public, que tous les ans, au pied de cette statue, on marieroit deux Amans honnêtes & indigens, dont les fonds Royaux payeroient la dot. Le jour où ce décret fut porté, Lindor, dont le bouquet s'étoit entièrement fané, vit encore en songe les trois Déeses d'Orcomène.

» Lindor, lui dit Aglaé, vous avez
 » rempli notre attente. Les bienfaits
 » du Ciel ont été pour vous un moyen
 » d'exercer des vertus. Vous voyez

» qu'elles sont récompensées , & qu'en
» ne songeant qu'au bonheur des autres,
» vous avez trouvé le vôtre. Il sera
» sans mélange , & les Dieux étendront
» toujours sur vous une main protec-
» trice.





LE MATIN,

IDILLE.

PHILIS sortoit de sa cabane entourée d'arbrisseaux fleuris & odorans, au moment où les dernières étoiles fuyoient à l'approche d'un astre plus brillant. La fraîcheur de la nuit venoit de rendre au gazon l'éclat qu'une chaleur trop ardente lui avoit fait perdre. L'air pur & sain ranimoit les organes, & répandoit dans l'ame un calme délicieux : mais hélas ! Philis n'en goûtoit pas toutes les douceurs ; souvent le silence de la nuit étoit interrompu par ses soupirs, & des songes importuns troubloient son repos. Tous les jours, levée avant que le soleil n'éclairât l'horizon, elle alloit confier aux nymphes des bois les inquiétudes d'un cœur agité. Ce cœur étoit rempli de la tendresse la plus vive pour le plus aimable des Bergers du hameau, & Philis, quoique la plus belle des Bergères, ignoroit si Daphnis y répondoit. Ce qui adoucissoit quel-

quelquefois ses allarmes , c'est que Daphnis paroissoit n'aimer personne.

PHILIS , conduite par sa rêverie jusqu'aux bords d'une fontaine qui fut témoin du bonheur de mille amans , & où mille autres mêlèrent souvent leurs larmes , s'assit sur un gazon touffu qui en tapissoit les bords. Là , se livrant tout entière à ses pensées , elle s'écria :

„ Quand l'aurore lève doucement le
 „ voile obscur que la nuit avoit étendu
 „ sur tout ce qui existe , que les beautés de la nature sont touchantes
 „ pour un cœur tranquille ou content !
 „ pourquoi le mien n'en sent-il plus le
 „ charme ? Daphnis , c'est toi qui en
 „ es cause , & tu l'ignores ! Tu ne
 „ fais pas ; tu n'as pû deviner que Philis
 „ t'aime : & comment ne t'aimeroit-elle
 „ pas ! y a - t - il parmi nos Bergers
 „ quelqu'un qui soit plus doux , plus
 „ bienfaisant , quelqu'un dont l'ame soit
 „ plus honnête & plus vertueuse ?
 „ Daphnis , non , je n'oublierai jamais
 „ le jour où tu secourus si à propos
 „ le bon vieillard Ménante : surpris par
 „ un loup furieux , deux morsures cruelles
 „ lui avoient ôté la connoissance ,

„ & l'on croyoit que son ame alloit
 „ s'envoler aux bords ténébreux : tu le
 „ vis , tu oublias qu'il avoit été l'en-
 „ nemi de ton père , & tes secours le
 „ rendirent à la vie. Tu ne te contentas
 „ pas de cela , tu lui rendis une chèvre
 „ pleine , pour le consoler de celle que
 „ l'animal féroce & destructeur lui avoit
 „ ravie. C'est depuis ce jour que je
 „ t'aime , & depuis ce jour , l'astre qui
 „ vivifie la nature a parcouru la moi-
 „ tié du cercle des années ; depuis ce
 „ jour , les frimats ont succédé à la
 „ saison de Pomone , & le Printemps
 „ qui les chasse a commencé à sou-
 „ rire. Daphnis n'aime rien ; car s'il
 „ aimoit, n'est-ce pas celle qui l'ado-
 „ re qui a droit à son cœur ? Il n'aime
 „ rien ! peut-il n'aimer rien avec une
 „ ame si sensible ! Ah ! Daphnis , Daph-
 „ nis , mourrai-je de ma douleur avant
 „ que tu ne pénètres un secret que je
 „ dois te cacher.

AINSI se plaignoit Philis : l'indiscrete
 écho répétoit ses plaintes , & les por-
 toit plus loin : Daphnis en entendit
 quelque chose ; son nom prononcé lui
 fait presque deviner le reste. Mais in-

certain encore , il attend d'autres éclaircissements avant de se découvrir. La Bergère , cependant , à qui depuis quelques-temps les douceurs du repos étoient inconnues , la Bergère ne pût résister au sommeil qui vint accabler ses sens ; elle s'endormit.

ENVOYÉ sans doute par une Divinité bienfaisante , un songe agréable vient occuper son imagination ; elle voit Daphnis à ses genoux , il lui dit qu'il l'adore , il le lui répète mille fois , il obtient à l'instant l'aveu d'un cœur qui ne demandoit qu'à se livrer. Philis en ce moment s'éveille en gémissant de ce que son bonheur n'étoit qu'un songe. Elle jette de tous côtés des regards errans , qui semblent encore chercher Daphnis. Elle apperçoit au dessus de sa tête , une guirlande de fleurs attachée à l'arbre qui la couvroit de son ombre. Elle en détournoit déjà les yeux avec dédain , croyant que c'étoit l'hommage importun d'un autre Berger que Daphnis ; mais des traits récemment gravés sous la guirlande attirent une nouvelle attention : elle se lève , elle approche de l'arbre. Les chiffres de Daphnis mêlés

avec les siens , lui apprennent que Daphnis est sensible pour elle. Dans le transport de sa joie , elle prend la guirlande , elle hésite à s'en parer , mais enfin elle s'en pare. Daphnis alors ne douta plus d'un bonheur auquel il n'avoit encore osé croire ; il s'étoit caché derrière une touffe de chevre-feuille pour attendre le réveil de Philis ; il accourt & se jette impétueusement aux pieds de la Bergère , qui vit bientôt réaliser son songe ; Daphnis sut se faire pardonner le silence qu'il avoit gardé jusqu'alors , & tous deux retournèrent au hameau plus calmes & plus satisfaits qu'ils n'en étoient partis.





SOI ET LES AUTRES,

C O N T E.

DANS le temps qu'il y avoit encore des Fées, Bienfaisante & Narcissine présidèrent aux couches d'une femme noble & riche de Sérendib, nommé Fatéma. Fatéma, dont le mari venoit de mourir, mit au monde deux jumeaux, qu'on nomma Azis & Pharismin. L'éducation du premier fut confiée à Bienfaisante, & Narcissine s'empara de l'autre.

AZIS & Pharismin étoient vraisemblablement nés avec les mêmes inclinations, les mêmes penchans : fils l'un & l'autre de parens sages & vertueux, ils devoient avoir apporté en naissant le germe des vertus, que Noureddin & Fatéma avoient constamment pratiquées. Mais l'éducation influa si puissamment sur leur caractère, que leur conduite & leur sort ne se ressemblèrent en rien.

NARCISSINE disoit sans cesse à Pharismin : le but de la Nature en vous

„ faisant passer du néant à l'existence , &
 „ été de vous rendre heureux. Vous
 „ devez remplir les vues de cette sage
 „ mère , & ne travailler qu'à votre bon-
 „ heur. Il ne faut faire de mal à per-
 „ sonne , mais il faut se préférer à tout le
 „ monde. En un mot , chercher votre
 „ bien , avec le moindre mal possible des
 „ autres : voilà ce qui s'appelle être sage
 „ & raisonnable. Telles étoient les le-
 çons de Narcissine : c'est d'elle qu'est
 venu cette maxime qui conduit tant de
 gens sans qu'ils s'en apperçoivent , &
 que les hommes décidément durs osent
 seuls avouer : soi , soi d'abord ; & les
 autres après , si l'on peut : quand on
 pense ainsi on ne le peut jamais.

LES instructions de Bienfaisante
 étoient toutes différentes : „ mon fils ,
 „ disoit-elle à Azis , mon ami , la Nature
 „ vous a placé au milieu des hommes ;
 „ elle vous destine à vivre parmi eux :
 „ l'organe qui vous sert à communi-
 „ quer vos idées , est une preuve certai-
 „ ne de sociabilité : vous tirerez des se-
 „ cours de vos semblables : vous leur de-
 „ vez les vôtres. Si vous voulez jouir du
 „ calme de la vertu , si vous voulez être

„ toujours bien avec vous même, agir
 „ avec les autres, comme vous souhai-
 „ riez qu'ils agissent envers vous. Vous
 „ ne ferez pas toujours heureux, peut-
 „ être même ne le ferez-vous jamais ;
 „ mais si vous savez vous oublier vous-
 „ même pour obliger quelqu'un, si vous
 „ cherchez votre satisfaction dans l'exer-
 „ cice de la bienfaisance, vous ne vivrez
 „ pas inutile, & vous sentirez que la
 „ vie n'est pas un mal, quelques soient
 „ les circonstances qui l'accompagnent,
 „ quand on a du bien à faire. „

LA conduite d'Azis & de Pharismin,
 répondit aux principes qu'on leur avoit
 inspirés. Le premier ne balançoit jamais
 à immoler sa propre satisfaction au
 plaisir de faire une action honnête &
 bienfaisante ; & comme rien ne fait
 tant aimer la vertu que les sacrifices
 qu'elle impose, bientôt une douce ha-
 bitude rendit faciles à Azis les procé-
 dés les moins ordinaires.

PHARISMIN au contraire se préféroit
 toujours à tout ; ce n'étoit pas qu'il
 voulût du mal à personne ; non, il lui
 auroit été impossible de faire une mé-
 chanceté réfléchie, mais il ne savoit point

quitter un amusement qui lui plaisoit pour aller rendre service à quelqu'un. Il ne pouvoit accorder dix sequins à un malheureux , parce qu'il falloit avoir un bijou dont il ne pouvoit se passer. Il avoit la plus haute idée de l'amitié , non qu'il lui eût jamais fait de grands sacrifices : mais parce qu'elle avoit fait beaucoup pour lui.

Un matin , qu'il étoit occupé à lire dans son cabinet , un homme qu'il connoissoit , & que Fatéma avoit toujours protégé , fut y pénétrer , & lui dit :
 „ Seigneur , le poste de Coraddin est va-
 „ cant , j'en ai besoin , il dépend du
 „ cinquième Visir , auprès de qui vous
 „ n'avez qu'à parler : vous m'avez si sou-
 „ vent promis de vous employer pour
 „ moi ! mais cela presse ; il y a vingt
 „ concurrens : si vous vouliez lui parler
 „ sur le champ , j'aurois tout à espérer.
 „ Volontiers , mon ami , répond Pharif-
 „ min ; mais dans ce moment cela m'est
 „ impossible : vous voyez que je suis oc-
 „ cupé à lire cette brochure ; elle n'est
 „ pas à moi , je dois la rendre ce matin ;
 „ dès que je l'aurai lue , j'irai chez le
 „ cinquième Visir. L'homme eut envie de

lui répondre qu'il valoit mieux saisir l'instant de faire une bonne action, que de lire une Tragédie nouvelle, fût-elle du célèbre Toalervi, & n'eût-on que cette occasion de la lire : mais il n'osa, de crainte d'indisposer son protecteur. L'après-midi, Pharismin arrive chez le cinquième Visir, à l'heure où il congédioit un homme qui venoit d'obtenir l'emploi vacant, à la sollicitation d'un Cadilesker, sur qui Pharismin l'eût certainement emporté, s'il l'avoit prévenu.

PHARISMIN avoit de l'esprit, il aiguisoit fort bien un Epigramme : les siennes étoient ordinairement cruelles, souvent même offensantes, & quelquefois elles avoient ses meilleurs amis pour objet. Ils ne s'en seroient pas fâchés, s'ils n'avoient eu que des amis intimes pour témoins des plaisanteries amères qu'ils essuyoient : mais Pharismin choisissoit justement le moment où il y avoit vingt personnes : il perdit ainsi dix amis pour le plaisir d'entendre dire & de dire lui-même qu'il avoit eu de l'esprit tel jour.

PHARISMIN étoit le plus exigeant de

tous les hommes ; l'amour de soi porté à l'excès , mène ordinairement à ce défaut-là. Ses amis n'en faisoient jamais assez pour lui : quand on lui résistoit & qu'on lui opposoit de bonnes raisons , il se récrioit sous les obligations de l'amitié , & on cédoit. Il est vrai qu'il en témoignoit ensuite la reconnaissance la plus vive & la plus éloquente. Pour lui , il ne refusoit jamais rien à ceux qu'il regardoit comme ses amis ; mais il oublioit tout au moment qu'il les quittoit. Lui reprochoit-on cet oubli ? il se tiroit d'affaire par une plaisanterie , ou par des promesses qu'il n'exécutoit pas mieux que les premières.

IL avoit sans cesse à la bouche les noms sacrés de vertu , de bienfaisance , d'humanité : mais l'intérêt propre étoit seul dans son cœur. S'il avouoit généreusement qu'il avoit tort , même sans l'avoir , devant des personnes pour qui cet aveu étoit un mérite , il n'en convenoit jamais , quand un tort qu'il avoit réellement , nuisoit plus à la bonne opinion qu'il vouloit donner de lui , que son aveu n'y pouvoit servir.

PENDANT que Pharissmin se comportoit

toit ainsi , comment vivoit Azis ? Le bon , le vertueux Azis eut désiré de vivre à la campagne , & d'y chercher le repos nécessaire à son bonheur : mais il y a peu d'occasions d'être utile au milieu des gens simples & heureux qui l'habitent. Il eut partagé leur félicité ; mais il ne pouvoit rien faire pour eux. Les conseils de Bienfaisante étoient trop présens à son esprit , trop profondément gravés dans son cœur , pour qu'il ne cherchât pas toutes les occasions de les mettre en pratique. Azis connoissoit les hommes , ils les aimoit & les plaignoit ; il savoit que quand ils sont réunis en grand nombre , leurs vices & leurs abus leur rendent plus nécessaires les secours de la bienfaisance , & les consolations de l'humanité ; il voulut donc vivre au milieu d'eux , mais sans s'associer à leurs travers & à leurs égaremens. Il choisit un endroit assez retiré de la ville , où il vivoit en Philosophe. Quelques amis choisis venoient égayer sa retraite. Azis avoit été assez heureux pour les obliger tous , & ils ne l'en aimoient pas moins ; ce qui est assez rare : pour lui , il les en aimoit davantage ; ce

qui est assez ordinaire. Là Azis ne cherchoit pas à briller, à donner le ton ; il étoit fort content de lui quand il avoit donné lieu aux autres d'être satisfaits d'eux-mêmes : là on ne s'occupoit point des argumens d'une métaphysique captieuse, qui ne fournit que l'aliment dangereux de l'amour-propre, dans le plaisir d'embarrasser & d'humilier son adversaire. On discutoit paisiblement & sans contestation, les moyens qui peuvent rendre l'homme sage & heureux : on examinoit comment dans un état médiocre on pouvoit concourir au bien de ses semblables : les larmes délicieuses d'une douce sensibilité terminoient toujours ces sublimes entretiens. Là on étudioit l'homme, non dans les autres, c'est l'étude de l'orgueil ; mais dans soi, pour se corriger & s'instruire.

QUELQUE agréable que fût pour lui cette retraite, Azis en sortoit toutes les fois que l'occasion d'être utile se présentait, & pour qui ne la néglige jamais, elle se présente tous les jours. Alors il quittoit tout, & son cœur étoit satisfait quand il avoit réussi, dut-il faire un ingrat. Heureux, disoit-il, celui qui

peut faire vingt ingrats par jour ! Qu'importe qu'ils se refusent au sentiment de la reconnoissance , pourvu qu'ils soient heureux.

AZIS un jour étoit chez une femme respectable , dont il possédoit l'estime & l'amitié : elle lui parla beaucoup d'une jeune personne dont elle venoit de faire la connoissance , & qui étoit depuis peu à Serendib avec sa mère ; „ Séima , „ lui dit-elle , à toutes les graces de son „ sexe , joint les talens qui le parent , & „ les vertus qui le rendent estimable : „ elle a l'ame noble & sensible , le cœur „ tendre & généreux : en un mot , Séima „ est charmante , mais elle est malheureuse. Elle est adorée d'un homme qui „ la mérite , & qu'elle aime comme elle „ fait aimer ; ils ne peuvent s'unir ; ils manquent tous les deux de ces biens que le „ préjugé & l'opinion rendent nécessaires „ dans la société. Aussi il n'est point de „ persécutions qu'on n'ait employées , „ pour l'arracher à un penchant qui fait „ son malheur. Tout a été inutile : son „ amour a résisté même aux efforts du „ temps & de l'absence : car il y a dix „ mois qu'elle n'a vu son amant , qui est

„ à Bisnagar , où son devoir le retient !
 „ mais ce que le temps , l'absence & les
 „ persécutions n'ont pu faire , un homme
 „ aimable & honnête le feroit peut-être :
 „ ô Azis ! que ne la connoissez-vous ! que
 „ ne vous connoît elle ! Séma feroit votre
 „ bonheur , & vous la rendriez heureuse :
 „ des cœurs comme les vôtres sont formés
 „ pour s'unir , pour donner au monde le
 „ tableau rare & touchant du bonheur &
 „ de la vertu :

AZIS rougit à ces mots , & il témoigna
 à Sélamire , c'étoit le nom de son amie ,
 le désir le plus vif de connoître Séma.
 Dès le lendemain Sélamire lui en pro-
 cura l'occasion. Azis ne pût voir Séma
 fans l'adorer , & dès le jour même il
 lui ouvrit son cœur , avec cette franchise
 qui convient aux cœurs droits : son
 trouble , son embarras , le tremblement
 de ses mains , qui tenoient celles de
 Séma , tout prouvoit à cette jeune per-
 sonne la sincérité d'Azis. Elle en fut
 touchée , & si sa réponse ne laissa aucun
 espoir à Azis , elle lui donna du moins
 des raisons de se consoler. „ Je vous es-
 „ time , Azis , lui dit elle ; je connoissois
 „ vos vertus avant que vous ne parussiez

„ à mes yeux. Je vous dois mon amitié ;
 „ ma confiance , vous méritez l'une &
 „ l'autre : mais je souhaite que vous vous
 „ borniez à ces sentimens : je ne puis ré-
 „ pondre à votre amour. Mansor a seul
 „ des droits sur mon cœur , seul il en doit
 „ avoir. Il m'a sacrifié les espérances que
 „ sa fortune & le rang qu'il tient à Bis-
 „ nagar pouvoient lui faire concevoir. Sa
 „ fortune est tombée aujourd'hui ; Mansor
 „ pauvre , toujours noble & généreux ,
 „ me presse de l'oublier , & de ne pas
 „ me dévouer à l'infortune par une con-
 „ fiance inutile : il a même poussé cette
 „ générosité jusqu'à feindre des injustices
 „ & des torts pour m'arracher à lui malgré
 „ moi : je lui pardonne les maux que cette
 „ conduite m'a causés : sans doute il dé-
 „ chiroit son cœur en déchirant le mien.
 „ Et après tout cela , je pourrois l'oublier !
 „ moi , j'oublierois Mansor ! Non , je ne
 „ puis , ni ne veux le tenter : c'est à vous
 „ que j'en appelle , Azis ; vous êtes juste
 „ & honnête : dites , ne serois-je pas cou-
 „ pable , en cherchant à bannir de mon
 „ ame , le souvenir d'un homme si digne
 „ de l'occuper ? Je serai malheureuse , je
 „ le serai , je ne serai point à Mansor , mais

„ je ne ferai à personne. Vous , Azis ;
 „ foyez mon ami ; qu'il me fera doux de
 „ vous voir à ce titre !

DE si beaux sentimens n'étonnèrent point Azis , malheur à ceux en qui la grandeur d'ame & la vertu ne font naître que de la surprise ! Ils augmentèrent son amour , mais ils l'épurèrent & lui donnèrent tout le désintéressement dont un beau cœur est susceptible. Son parti fut bientôt pris : „ j'accepte , dit-il „ à Séïma , la qualité de votre ami ; je „ ne vous promets point d'y borner mes „ sentimens : je ne veux pas être faux : „ mais Séïma , puis-je être sûr de votre „ estime ? — En pourriez vous douter ? — „ Je vais la mettre à l'épreuve. — Com- „ ment ? — Vous voulez que je sois votre „ ami ; eh bien ! accordez-m'en tous les „ droits. — Vous en êtes trop digne , & „ je suis trop juste pour que vous ne les „ obteniez pas. — Séïma , je vous formerai de votre parole ; sur-tout ne la „ révoquez pas , si vous ne voulez me „ réduire au désespoir. „ Ils se séparèrent après ces mots.

AZIS mit en effets portatifs la plus grande partie de sa fortune , considéra-

bie autrefois , beaucoup diminuée par sa bienfaisance & sa générosité , mais dont la moitié pouvoit encore assurer , à une famille même nombreuse , un état honnête & aisé. Il fit un paquet des trois quarts de ce qu'il possédoit , & il l'envoya à Séima avec ce billet :

„ LE droit le plus cher de l'amitié ,
 „ est de travailler à la félicité de son
 „ ami : c'est ce droit que je reclame ,
 „ chère & respectable Séima , permet-
 „ tez-moi de le réclamer. Si votre es-
 „ time pour moi est sincère , & au-
 „ dessus des préjugés du vulgaire , vous
 „ ne dédaignerez pas les bienfaits d'un
 „ ami. Vous ne pouvez, vous ne devez
 „ pas faire mon bonheur ; que je puisse
 „ au moins contribuer au vôtre. Mon
 „ sort ne sera pas sans douceur , si vous
 „ êtes heureuse. Si Mansor croit à la
 „ vertu , il ne rougira point des pro-
 „ cédés d'un rival : adieu , Séima ;
 „ soyez heureuse : ce sentiment est le
 „ seul que je veuille désormais laisser
 „ voir devant vous. S'il m'est permis
 „ de désirer encore quelque chose ,
 „ puissiez-vous bientôt être à Bisnagar
 „ & y donner la main à l'heureux

Manfor. Adieu Séïma , adieu pour
jamais , pour toujours !

SÉÏMA en recevant ce billet , resta pénétrée de cette vénération que la vertu la plus sublime a droit d'inspirer. Après quelques réflexions , son estime pour Azis la décida , & elle lui répondit en ces termes :

„ J'ACCEPTE vos bienfaits , digne
„ Azis : tant d'estime doit vous prou-
„ ver ma reconnoissance. Manfor sera
„ heureux ; il aura des enfans dont
„ vous serez le bienfaiteur. Avec tant
„ de vertus , Azis pourra-t-il jamais
„ sentir l'infortune ? Ah ! Azis , vous
„ faites envier votre sort à ceux même
„ que vous rendez plus heureux que
„ vous. Je vous obéis comme à mon
„ père , comme à mon Dieu : je vais
„ à Bishnagar avec ma mère : non que
„ je craigne d'exposer tant de géné-
„ rosité au repentir ; mais un bienfai-
„ teur délicat craint l'excès de la re-
„ connoissance , & vous y seriez trop
„ exposé. Adieu , c'est au Ciel à vous
„ récompenser.

SÉÏMA partit , & Azis resta accablé de son absence. Mais l'idée du sacrifice

qu'il avoit fait le foutint , & s'il ne se consola point d'avoir perdu Séïma , il parvint du moins à penser à elle sans désespoir. Il en parloit tous les jours avec Sélamire : il y avoit deux ans que Séïma étoit partie , & Azis parloit encore d'elle tous les jours. Mais enfin , un nouvel objet prit sur le cœur d'Azis tout l'empire que Séïma y avoit eu.

SÉLAMIRE avoit sous sa conduite une jeune cousine qui venoit de perdre sa mère : cette jeune personne , nommée Zélie , réunissoit tous les charmes de la vertu & de la beauté. Elle avoit cette figure touchante , qui annonce la plus grande sensibilité. Azis l'avoit vue autrefois , & ses attraits l'avoient ébloui : lorsqu'il la revit chez son amie , elle étoit pâle , défaite , ses yeux avoient perdu de leur éclat ; mais qu'elle étoit charmante dans cet état de langueur ! Azis apprit de Sélamire , que les soins qu'elle avoit pris de sa mère , pendant le cours d'une longue maladie , & les veilles auxquelles elle avoit voulu s'affujettir , étoient cause de l'état où il la voyoit. Qu'elle fut alors belle & respectable aux yeux d'Azis ! il ne chercha point

à se défendre des plus tendres sentimens : il avoit d'un coup d'œil pénétré dans l'ame de Zélie ; il y avoit vu le germe de toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une belle ame , & le triomphe de Zélie fut décidé.

IL savoit qu'il avoit un rival. Ortogul aimoit Zélie , ou du moins croyoit l'aimer ; car les ames de cette espèce ne peuvent ressentir l'amour. Ortogul étoit un homme fort ordinaire , & cependant Zélie , qu'il voyoit depuis long-temps , & qui s'y étoit accoutumée , croyoit aussi l'aimer. Quand Azis lui déclara les sentimens qu'elle lui avoit inspirés , elle lui dit sans détour qu'elle aimoit Ortogul..... „ Ortogul !
 „ vous, l'aimer ! cela n'est pas possible. —
 „ Pourquoi ? — Ah ! Zélie , vous ne le
 „ connoissez donc pas ?..... Mais ce n'est
 „ pas à moi à en dire du mal.....
 „ Croyez-vous qu'Ortogul puisse vous
 „ rendre heureuse ? — Je ne fais , peut-
 „ être même serois-je plus heureuse avec
 „ Azis ; mais je ne puis quitter Orto-
 „ gul. — Vous vous trompez , Zélie ;
 „ vous ne l'aimez pas. Une longue ha-
 „ bitude vous l'a rendu supportable, mais

„ qu'il y a loin de là à l'amour ! Il y a
 „ trois ans qu'Ortogul vous rend des soins :
 „ vous croyez devoir quelque chose à
 „ cette persévérance , & vous allez sa-
 „ crifier votre bonheur à un sentiment chi-
 „ mérique qui vous égare. N'est il pas
 „ vrai , Zélie , que vous le détestiez ,
 „ quand vous commençâtes à le voir ? —
 „ J'en conviens. — Eh bien ! vous avez
 „ passé de là à pouvoir le souffrir sans
 „ répugnance , vous vous êtes accoutu-
 „ mée à sa vue , ce passage vous paroît
 „ de l'amour : est-ce ainsi que Zélie doit
 „ aimer ? Ah ! si Zélie aimoit , elle ne
 „ croiroit jamais possible , qu'un autre
 „ qu'Ortogul pût la rendre heureuse.

AZIS avoit beau faire , ses raisonne-
 mens ne désabusoient point Zélie ; ses
 larmes , son amour excitoient sa pitié ,
 mais ne touchoient point son cœur. Ce
 changement devoit être l'ouvrage du
 temps , une circonstance en hâta l'effet.

AZIS ne s'étoit point rebuté , quoi-
 que l'espérance fût morte au fond de
 son cœur ; il aimoit toujours Zélie ,
 & ne cessoit point de la voir ; Zélie
 sans s'en douter , prenoit plaisir à l'en-
 tendre ; elle vouloit qu'il la vît : enfin ,

elle commença à comparer Azis à Ortogul. Elle vit que ce dernier ne l'aimoit pas, qu'il ne passoit auprès d'elle que les instans qu'il ne pouvoit donner à d'autres amusemens : elle apprit l'histoire de Séïma, & vingt autres traits de générosité, de bienfaisance & de sensibilité. Le voile tomba, elle sentit enfin la différence qu'il y avoit entre ces deux amans, & Azis en eut tout l'avantage. Elle comprit qu'un homme toujours prêt à immoler sa satisfaction à celle des autres, devoit rendre heureuse la femme qu'il adoreroit ; qu'il ne compteroit les instans de sa vie que par les occasions qu'il auroit de faire son bonheur, & qu'il ne se préféreroit jamais à sa compagne. D'après cette idée, Zélie profita des sujets de mécontentement qu'Ortogul faisoit renaître tous les jours, pour rompre avec lui. Azis lui fit avouer au bout de quelque temps, que ce qu'elle avoit senti pour Ortogul n'étoit point de l'amour, & dès qu'il n'eut plus à combattre l'impression de l'habitude, Zélie vit qu'Azis l'aimoit, & qu'Ortogul ne l'avoit jamais aimée.

Six mois après , Azis épousa Zélie , & la rendit la plus heureuse de toutes les femmes. De son côté , Pharissim que nous avons laissé si long-temps , parce que quiconque ne s'occupe que de soi , mérite peu d'occuper les autres , Pharissim s'étoit marié aussi. Il avoit peu examiné s'il pouvoit faire le bonheur de celle qu'il épousoit ; il lui avoit suffi de croire qu'elle pouvoit faire le sien ; comme si dans l'hymen on pouvoit être heureux indépendamment l'un de l'autre. Toujours exigeant , toujours impérieux , & voulant tout ramener à soi , sa compagne fut la plus infortunée de toutes les femmes. Il mourut six ans après son mariage ; heureusement il ne laissa point d'enfans ; personne ne le regretta ; il mourut oublié de tout le monde , & sa femme chercha le bonheur dans un nouvel hyménée.

POUR Azis , il fut heureux , & rendit sa famille heureuse : le Ciel lui accorda la récompense des hommes vertueux , des enfans vertueux comme lui : il prépara leur bonheur , en leur donnant une excellente éducation , &

en laissant à leur choix l'état qu'ils voudroient prendre , & la femme qui seroit selon leur cœur. Il mourut enfin chargé d'années & de bonnes actions ; la tranquillité de l'homme de bien accompagna ses derniers instans , & ils furent honorés des larmes & des regrets de ses concitoyens.

TANDIS que sa famille dans le silence de sa maison , se livroit à la douleur la plus amère , & n'avoit d'idée que celle de la perte qu'elle faisoit , les habitans de Serendib , à qui la vertu étoit chère & qui respectoient la mémoire d'Azis , se chargèrent du soin de ses obsèques , & lui firent élever un monument simple & sans ornemens , avec cette inscription :

» AZIS est mort : il ne fit jamais
 » de mal à personne , & fit tout le
 » bien qu'il put faire. Passant , plains
 » les malheureux , & imite Azis. »



LE CHAMEAU

ET LE BOSSU,

A P O L O G U E.

LE premier Chameau qu'on amena des déserts de la Bactriane, attira les yeux & l'admiration de tout Basra. Les uns se récrioient sur la hauteur de sa taille, les autres sur sa force, un homme qui aimoit moins des amis que des esclaves, loua sa docile soumission. un Chapar loua sa vitesse, un avare sa sobriété. Un Bossu qui survint, s'écria : eh ! Messieurs , vous oubliez son plus grand mérite : voyez cette éminence gracieuse que la nature a placée sur son dos , combien elle donne à la fois d'élégance & de noblesse à sa figure !

C'EST ainsi que les hommes n'estiment dans les autres que les qualités bonnes ou mauvaises qu'ils possèdent eux-mêmes , ou qui leur sont utiles.

L' A S S E M B L É E DE CITHÈRE. *

L Es premières années du siècle où nous sommes s'étoient écoulées , lorsque les plus belles contrées de l'Europe furent privées tout à coup de la présence de l'amour. Les Poètes ne le voyoient plus alors se nicher dans deux beaux yeux , & lancer ses flèches de cet asyle ; les amans ne soupiroient plus que par habitude , ou lorsqu'ils se souvenoient de leurs anciennes peines. Tout languissoit ; combien de gens doivent encore s'en souvenir ! On formoit sur cette étrange nouveauté mille jugemens divers. Les uns s'imaginoient que l'amour avoit quelque vengeance agréable à exercer , & qu'il se tenoit caché pour en attendre l'occasion ; les autres pensoient que , vaincu
par

* Ce petit morceau est traduit de l'Italien du célèbre Algaroti. A quelques *conceiti* près , il est fort agréable dans l'original.

par le sommeil , il étoit resté dans le coin d'une Académie ou d'une Salle de Spectacles. Ceux qui se croyoient plus heureux en conjectures soutenoient que, retiré du monde avec une nouvelle Psyché , il s'enivroit auprès d'elle de ce nectar dont il accorde quelquefois une goutte aux humains. Mais combien les idées des hommes s'éloignent de la vérité ! Une affaire d'Etat remplissoit l'ame du Dieu des plaisirs , & occupoit toutes ses pensées. C'étoit là ce qui le retenoit dans l'Isle de Cithère , que la mer Egée mouille de ses eaux. Une contestation importante s'étoit élevée entre quelques Nations : l'Amour seul pouvoit la décider ; mais il y trouvoit des difficultés. Plusieurs partis différens s'offroient à lui ; tantôt il s'attachoit à l'un, tantôt à l'autre : ensuite il les rejettoit tous , même ceux qui lui avoient plu davantage. Il prit enfin la résolution de convoquer son Conseil , de lui communiquer l'affaire , & de ne rien faire sans son avis , dont il savoit bien ordinairement se passer.

LE Dieu fait donc appeller l'Espérance ; l'Espérance cette Déesse aime

ble , dont le regard toujours serein & la douce haleine raniment les malheureux , & leur font supporter la vie. Il appelle aussi l'Audace , que la gaieté ne quitte point , & à qui la fortune est rarement contraire. Il ne fallut point faire venir la Volupté : elle est inséparable de l'Amour.

L'ART ne fait rien pour la parure de cette Déesse ; une gaze légère laisse appercevoir ses attraits , & sa ceinture est semblable à celle de Venus ; elle n'a ni bracelets , ni pierreries ; elle porte seulement une camée , où sont gravés les portraits de César & d'Ariftippe. Ces trois Divinités composèrent le Conseil de l'Amour ; il eut pour Ministres en sous ordre les Jeux & les Ris , à qui l'Attique dut cette politesse délicate , & ce badinage agréable qui la distingua des autres parties de la Grèce.

LE Conseil étant assemblé , le Dieu , avec cette grace qui anime tous les discours , & dont la peinture est au dessus des efforts d'un mortel , le Dieu parla en ces termes : » Ce n'est pas sans sujet que l'Europe m'a toujours été plus chère ;

„ que les autres parties du monde ;
 „ l'Asie est le berceau des systêmes les
 „ moins raisonnables ; il est sorti de l'A-
 „ mérique un fléau trop funeste à mon
 „ empire , & de ces deux parties de la
 „ terre viennent les richesses qui y cau-
 „ sent tant de désordres. Pour l'Afrique ,
 „ elle étoit autrefois le séjour de la galan-
 „ terie la plus raffinée ; mais aujour-
 „ d'hui on la croiroit habitée plutôt
 „ par des bêtes féroces que par des
 „ hommes. L'Europe , heureuse par
 „ son climat & par le génie de ses ha-
 „ bitans , a toujours été la patrie de
 „ l'agrément & de la vertu. Dans les
 „ temps fortunés , où tout fléchissoit
 „ sous l'Aigle Romaine , il n'y avoit
 „ qu'un empire , qu'une langue , qu'un
 „ culte destiné à mes autels : mais à
 „ présent , il y a parmi les différentes
 „ Nations de l'Europe , autant de di-
 „ versité dans la manière d'aimer &
 „ d'exprimer ses sentimens , qu'il y en
 „ a dans la conduite & dans la ma-
 „ nière de vivre. Celle-ci veut que
 „ tous les penchans du cœur se bor-
 „ nent aux objets spirituels ; celle-là
 „ tâche de les assujettir aux caprices

5, de l'usage ; une autre ne distingue
 „ pas des appétits grossiers dont les
 „ brutes sont susceptibles, les impres-
 „ sions de la volupté la plus délicate :
 „ chacune d'elle condamne les au-
 „ teurs qui ne sont point de son parti,
 „ & regardent ceux qui favorisent son
 „ système, comme les seuls auxquels
 „ on doit croire dans les choses qui
 „ me regardent : toutes d'ailleurs,
 „ donnent l'apparence d'un zèle sincè-
 „ re pour le culte qui m'est dû, à
 „ l'intérêt qu'elles ont de soutenir leurs
 „ opinions. Depuis que la raison s'est
 „ voulu mêler aussi de ce qui regarde
 „ l'empire des cœurs, on n'y entend
 „ que des plaintes & des regrets, &
 „ elle a fait naître entre mes favoris des
 „ querelles plus violentes & plus ani-
 „ mées que celles qui se sont élevées
 „ dans les différentes sectes de philo-
 „ sophes & de savans. Je fais que mon
 „ empire est assis sur des fondemens
 „ plus sûrs & plus durables que ceux
 „ de tous les Royaumes de l'Univers ;
 „ mais je fais aussi que rien n'est plus fu-
 „ neste à un Etat que la division &
 „ l'esprit de parti, & que la plus

„ grande force consiste à maintenir
 „ dans tous ceux qui lui sont soumis
 „ une même façon de penser.

„ MON intention est donc , ô vous
 „ qui composez mon Conseil, que vous
 „ cherchiez avec moi les moyens d'ac-
 „ corder tant d'altercations ; afin de
 „ prévenir par là des désordres plus con-
 „ sidérables , qui peut-être sont prêts
 „ à éclore , & qu'autant qu'il est pos-
 „ sible dans l'agitation qui trouble à
 „ présent l'Europe , mon Empire re-
 „ prenne ses principes , dont il ne s'est
 „ que trop écarté. Je dois sans doute
 „ espérer de votre sagesse , ce que je
 „ ne pourrois attendre de la prudence
 „ des humains : ils sont accoutumés à
 „ prévoir le mal ; mais ils ne savent
 „ point l'éviter , & tout ce qu'ils font ,
 „ c'est d'anticiper l'impression & le sen-
 „ timent du malheur. De toute façon ;
 „ si mes efforts ne réussissent pas , j'au-
 „ rai du moins l'avantage d'avoir fait
 „ ce que je devois faire dans une
 „ affaire de cette importance , & j'é-
 „ viterai ainsi le reproche d'injustice
 „ & de légèreté que personne ne m'a
 „ épargné jusqu'à présent. „

L'AMOUR termina ainsi sa harangue ; & ce ne fut pas sans avoir fait plusieurs pauses , & sans avoir repris haleine plusieurs fois ; car ce Dieu n'est pas accoutumé de faire de longs discours ; c'est par des accens entrecoupés qu'il s'exprime ordinairement.

LORSQUE les Divinités qu'il avoit rassemblées eurent appris sa résolution , elles ouvrirent différens avis , & il se tint à cet égard des propos très-sérieux , mais interrompus tantôt par les Jeux , qui rioient hors de saison , tantôt par l'Audace , qui marmotoit une chanson entre ses dents ; tantôt enfin par l'impatience même de l'Amour , & par le bruit qu'ils faisoient en parlant tous à la fois. A la fin l'opinion de la Volupté fut suivie. Cette Déesse représenta que sans connoître le mal à fond , il étoit impossible de penser au remède ; que par conséquent la seule chose qu'il y eût à faire dans cette circonstance , étoit de convoquer au plutôt à Cythère une espèce de Congrès , qu'il falloit que les peuples qui servoient de modèle au reste de l'Europe , & qui s'accordoient le moins sur ce qui regarde l'Amour , en-

voyaient des Députés à cette assemblée , & qu'il falloit pour cela choisir des femmes , parce qu'à cet égard elles en favoient bien plus que les hommes ; qu'elles exposeroient clairement les systêmes divers qui causoient tant de disputes ; & qu'enfin cette discussion devoit se faire en présence du Dieu , qui pourroit ensuite prendre un parti le meilleur possible.

ON donna donc sur le champ aux Jeux & aux Ris la commission d'annoncer aux mortels ce que le Conseil avoit résolu. Le plus leste de ces petits Dieux arriva en un clin d'œil à Paris , où on l'avoit vu souvent dans ces soupers , où la mousse du Champagne donne l'effor aux faillies & aux bons mots. Un autre moins vif passa en Angleterre , & peu s'en fallut qu'il ne s'égarât au milieu de la foule qu'il trouva à Londres , & de l'épaisse fumée qu'il y faisoit. Un troisième dont le caractère étoit d'être gai tour-à-tour & rêveur , mais dont la finesse politique l'emportoit sur celle de ses frères , fut envoyé en Italie. Il l'auroit parcourue en peu de temps , si la beauté

du pays ne l'avoit contraint quelquefois de retarder son vol, pour l'examiner à loisir.

DÈS qu'on apprit l'arrivée de ces Dieux, & la commission dont ils étoient chargés, quelle femme n'aspira point à être choisie pour l'ambassade? quels moyens n'approuva-t-on pas, ne mit-on pas en usage pour y réussir? On n'en négligea aucun : discours étudiés, louanges perfides qu'on désavouoit quand leur objet avoit tourné le dos, parjures, brigues & trames de toutes manières, tout fut employé.

C E fut Madame de Jasy qui, en France, attira tous les regards. Et en effet, elle l'emportoit de beaucoup sur qui que ce fût par le talent de dire de petites choses, & par l'usage qu'elle faisoit des termes qui distinguent la plus agréable de toutes les nations. Elle étoit connue sur-tout par l'art avec lequel elle savoit apprendre aux autres les conquêtes qu'elle faisoit de temps en temps, art qui devenoit nécessaire à sa célébrité, lorsque par hazard l'Amant qu'elle venoit de prendre se piquoit de modestie.

— EN Angleterre on convint après quelques débats de choisir Milady Gravely. On ne dira rien de la grace que cette Dame avoit à servir le thé , de son adresse à manier l'éventail , & de la science qu'elle possédoit de tousser à propos : mais on ne peut passer sous silence qu'elle joignoit à une grande lecture le jugement le plus solide.

POUR l'Italie , elle se divisa en deux partis , composés de tout ce qu'il y avoit de plus aimable , & qui tous deux négocièrent & cabalèrent beaucoup. L'un n'attachoit de prix qu'à ce qui étoit à la mode au-delà des Alpes ; l'autre , pour les sentimens & l'expression qui les caractérise , soutenoit l'ancien honneur de la patrie. Le Ciel décida la victoire pour ce dernier parti ; & le choix tomba sur la Signora Béatrix , la femme la plus versée dans la doctrine des anciens auteurs qui avoient écrit sur l'amour , & la plus consommée dans la science de repaître d'idées ses amans , & de les encourager à de plus grands travaux avec des présens de vieux rubans & de fleurs fanées.

LES trois Dames , aux soins & à la

prudence desquelles une affaire si importante étoit confiée , se mirent donc en chemin. A peine la gazette de Londres fit elle mention du voyage de Milady Gravely. A Paris , on ne parut pas extrêmement affecté de l'éloignement de Madame de Jasy ; & le départ de la Signora Béatrix ne fut en Italie que l'occasion d'un recueil de Sonnets que l'on donna au public.

LE jour que les trois Dames arrivèrent à Cythère , on ne pouvoit rien voir de plus beau que cette Isle heureuse. On n'y avoit jamais vû régner autant d'agrément & de gaieté , que dans ce beau jour , si ce n'est peut-être quand la mère de l'Amour fut amenée sur ces rives. Une lumière plus brillante éclatoit dans le Ciel ; un vent léger agitoit doucement la surface de la mer ; dont les eaux étoient impregnées de l'odeur des fleurs qui parent ce séjour charmant. Tout ressentoit plus qu'en d'autres temps la présence du Dieu , tout conspiroit à ôter aux jeunes beautés la force de résister à ses douces impressions. Les galeries du Temple , qui élevé sur un coteau délicieux , de-

minoit sur la mer & les campagnes d'alentour , étoient décorées le plus galamment possible , & un peuple nombreux les remplissoit.

MILADY Gravely avoit une robe de moire d'une blancheur éclatante , dont les manches étoient courtes & larges , & qui lui marquoit parfaitement la taille ; elle portoit un tablier très-fin , & sa coëffure étoit en pyramide. La seule compagnie qu'elle eût étoit un jeune homme , son frère , qui pendant le voyage s'étoit presque toujours tenu à l'écart pour lire le Tacite de Gordon & le voyage de Spon , & qui avoit voulu absolument qu'avant d'aborder à Cythère on vîsitât Nicopolis & le Promontoire d'Actium.

MADAME de Jafy avoit mis tant de rouge , que les habitans de Cythère se la montroient l'un à l'autre comme quelque chose de nouveau ; & elle étoit toute parfumée d'eau de lavande & d'autres senteurs. Une Andrienne *

* Mlle. Dancourt célèbre Actrice , inventa cette espèce de robe , & s'en servit la pre-

ouverte & négligée d'un taffetas couleur de paille à fleurs d'argent, & un jupon assez court laissoit entrevoir la jambe la mieux faite qu'on eût vue en France depuis la célèbre Gabrielle. Trois ou quatre petits-mâtres étoient à ses côtés, & marchaient par entrechats. Elle mettoit sa main sur le bras de l'un, elle sourioit à l'autre, & faisoit des mines à un troisiéme. Lorsqu'en arrivant ils jettèrent les yeux sur ce qu'il y avoit de plus délicieux dans ce beau séjour, ils agitèrent si cela valoit Bagnolet & Marly, & trouvèrent que les citoyens de Cythère avoient à Cythère l'air fort étranger.

LA Signora Béatrix portoit un panier plus ample au moins d'une coudée que celui de Madame de Jasy. Sa coëffure étoit comme entrelacée de rubans très-riches ; & ses cheveux frisés & arrangés avec le plus grand soin, étoient à moitié couverts de pierreries : & malgré toute sa parure, elle étoit encore

mière fois en jouant dans l'Andrienne de Baron. Le mode en subsista, & on lui conserva le nom d'Andrienne.

belle. Une longue file de Sigisbés * l'escortoit ; les uns la précédoient, les autres la suivoient, & tous envioient le sort de celui à qui la Dame avoit accordé l'honneur de lui servir d'Ecuyer. On voyoit parmi eux marcher encore de bonne grace un septuagénaire adouci, parfumé, & qui tenoit d'une main un jonc des Indes, & de l'autre une paire de gants que la Signora Béatrix lui avoit obligeamment donnée à garder.

POUR l'entrée, on disposa tout de manière que les trois Dames parurent dans le Temple aussi-tôt que l'Amour.

* Un *Sigisbé* est dans quelques endroits de l'Italie & dans le Piémont, un Amant pour la forme qui doit s'attacher à la femme qui l'a choisi, & la servir plus assidument qu'un valet de chambre. Il doit porter ses livrées, la mener aux spectacles, avoir soin qu'elle y soit bien à son aise. Toutes les Dames ont le leur, & il seroit aussi ridicule de les voir sans *Sigisbé*, que de les voir avec leurs maris. Mais il faut remarquer que ce genre d'Amans n'est pas exigeant, & qu'il est rare que les maris souffrent des services qu'on rend à leurs femmes. Un honnête homme seroit offensé qu'on refusât d'être le *Sigisbé* de sa femme.

y fut entré avec les Divinités qui l'accompagnoient. Ce Dieu se plaça dans le milieu du Temple sur un trône d'or de l'ouvrage de Miron. Les trois Dames, dans le temps qu'elles s'inclinoient devant l'Amour, ne laissèrent pas de s'examiner mutuellement sous cape ; & chacune d'elles eut remarqué dans l'instant & en détail la figure, l'air & la parure des deux autres. D'ailleurs enchantées de ce qu'elles voyoient dans les environs du Temple, elles ne purent garder le silence en saluant le Dieu. Pour les hommes, que le désir d'écouter ce qui devoit se dire, avoit engagés à suivre les Dames, on les fit sortir du Temple, & on les conduisit dans une salle qui y joignoit ; là une musique délicieuse se faisoit entendre, & on voyoit peints sur les murailles les triomphes de l'Amour. Cet ouvrage réunissoit la belle composition du Véronèse, l'agrément du pinceau de Raphaël, & la magie de coloris du Titien.

A peine les hommes étoient-ils hors du Temple, qu'on fit asseoir les trois Dames vis-à-vis de l'Amour sur des

Sophas qui leur étoient préparés. Alors
 la Volupté jettant sur elles des regards
 doux & gracieux , leur dit que l'am-
 bition , penchant que les hommes se
 sont donné , pouvoit allumer la dis-
 corde & la guerre entre les nations qui
 ont quelque chose à se disputer ; mais
 qu'elles devoient toutes s'accorder &
 n'avoir qu'une idée , qu'un système tou-
 chant le plaisir , dont le sentiment ins-
 piré par la nature même , est le nœud
 qui lie tous les êtres : que l'Amour vou-
 loit donner la paix à l'univers , & qu'il
 falloit qu'elle concourussent à un si grand
 bien , en détaillant avec exactitude la
 différence des opinions que l'Europe
 avoient adoptées , & sur-tout en se sou-
 mettant aux volontés que le Dieu de
 Cythère leur expliqueroit. Elle ajouta
 que par le choix de trois envoyées
 qui réunissoient tant de charmes & de
 graces , il étoit aisé de juger combien
 les nations qui habitent la France , l'An-
 gleterre & l'Italie avoient le goût juste
 & délicat , combien elles songeoient
 aux intérêts de leur gloire ; & qu'on
 pouvoit s'attendre après cela que l'assem-
 blée que l'Amour avoit convoquée ne
 seroit point inutile.

A un discours si flatteur , une agitation semblable à celle que Junon , Vénus & Minerve éprouvèrent sur le mont Ida se fit sentir dans le cœur des trois Dames. Si l'orgueil de la beauté n'étoit point entre elles un sujet de discorde , il s'agissoit de faire briller les qualités de l'esprit. Les femmes , quelques belles qu'elles soient , sont moins jalouses de leurs agrémens extérieurs , que de ceux de leur esprit , parce que ceux - ci , qu'on a tant d'occasions de montrer , paroissent être plus à elles , leur être plus propres que ceux même de la figure. Outre cet intérêt puissant , les trois Dames songeoient que ceux de l'honneur des peuples les plus civilisés de l'Europe leur étoient confiés ; & c'en eût été assez pour les faire disputer à qui parleroit la première ; mais pour prévenir ce débat , la Volupté jetta dans une boîte trois billets où les noms des trois Dames étoient tracés. Un des enfans de la suite de l'Amour les tira : le premier qui sortit fut celui de Milady Gravely , le second celui de Madame de Jasy ; le nom de la Signora Béatrix fut tiré le dernier. Milady commença
 donc

Donc ainsi , après s'être un peu recueillie.

„ DEVANT une assemblée comme
 „ celle qui m'écoute , ô Dieu puissant ,
 „ je devrois n'avoir à faire entendre
 „ que les expressions de la joie & de
 „ la reconnoissance , & je ne vous
 „ apporte que des plaintes : votre em-
 „ pire s'étend sur toutes les contrées
 „ du monde ; mais il en faut peut-
 „ être excepter notre Isle : Isle vrai-
 „ ment infortunée ! non tant parce que
 „ les rayons de l'astre du jour la fa-
 „ vorisent peu , que parce qu'il semble
 „ que les douces influences de l'Amour
 „ lui soient refusées. On ne connoît
 „ point parmi nous ce penchant si
 „ agréable & si naturel qui attache
 „ l'homme à la femme , & lui en rend
 „ la société douce & nécessaire : on
 „ n'y connoît point davantage cette
 „ complaisance pour notre sexe qui
 „ va jusqu'à faire respecter nos goûts ,
 „ nos opinions & même nos ca-
 „ prices : qu'y a-t-il cependant qui
 „ nous soit plus propre que ces senti-
 „ mens ? ils sont nés avec nous , & ils
 „ ont été perfectionnés par cet art que

„ nous a inspiré l'amour-propre bien
 „ conduit. Et si la galanterie est le vrai
 „ thermomètre qui marque à quel degré
 „ d'élégance & de politesse une nation
 „ est parvenue, j'ignore quel titre il
 „ faut donner à la nôtre. Nous vivons
 „ une bonne partie de l'année relé-
 „ guées à la campagne auprès d'un
 „ mari froid & taciturne ; & n'est-ce
 „ pas renouveler pour nous ce sup-
 „ plice que Mézence inventa, quand
 „ il joignoit de tristes cadavres à des
 „ personnes vivantes ? A Londres
 „ même nous vivons isolées & toujours
 „ séparées des hommes : il est vrai qu'ils
 „ paroissent quelquefois dans nos as-
 „ semblées ; mais on a à peine fini de
 „ boire le thé, qu'il s'éloignent de nous
 „ & se joignent ensemble pour dis-
 „ senter : ce qui nous réduit à faire un
 „ Whist triste & solitaire, tandis qu'ils
 „ disputent les uns avec les autres sur
 „ ceux qui gouvernent l'Etat, sur l'em-
 „ pire de la mer, sur l'équilibre de
 „ l'Europe, & sur la pacification des
 „ troubles du Parlement à l'arrivée de
 „ M. C. N. Y. *

* Ceci est probablement une allusion à :

„ OBLIGÉES de faire à table les
 „ honneurs de nos maisons & de veil-
 „ ler à tout , pendant que les hommes
 „ ne cessent point de politiquer en
 „ mangeant , il est facile de s'imaginer
 „ que le temps du repas n'est pas plus
 „ amusant pour nous que celui des
 „ assemblées : si ce n'est qu'on ne
 „ veuille regarder comme une galan-
 „ terie bien exquise la coutume que nos
 „ Anglais ont adoptée de rendre une
 „ espèce d'hommage aux femmes en
 „ portant leurs santés ; * & en s'eni-

quelque trait de l'histoire moderne d'Angleterre. Le traducteur n'en a point trouvé la clef. Il est vrai qu'il ne l'a point cherchée.

* C'est ce qu'on appelle *toaster* , du mot
toast , qui en Anglais signifie *rotir*. Il se dit
 particulièrement de l'action de boire à la
 santé du Roi , des Princes , & sur-tout des
 belles à la mode. Voici ce qui donna lieu à
 cette coutume. La maîtresse d'un Roi d'An-
 gleterre venoit de se baigner. Un des cour-
 tisans avala par galanterie une tasse d'eau
 du bain de la Déesse ; chacun en but à son
 tour ; le dernier dit : je retiens la rotie , fai-
 sant allusion à l'usage du temps , de boire avec
 une rotie au fond du verre. Telle est à
 ce qu'on prétend , l'origine du *toast* Anglois ,

„ vrant à leur honneur après que le
 „ couvert est ôté. Le théâtre de l'opé-
 „ ra, qui chez les autres nations est
 „ le véritable asyle, le Saint-James de
 „ l'Amour, n'est pas plus favorable à
 „ notre sexe. Les billets d'opéra sont
 „ un remède aussi peu efficace pour
 „ les maux de l'esprit, que les recettes
 „ des médecins pour les maux du corps.
 „ En vain Métastase, Vinci & Sene-
 „ sino réunissent l'effort des plus agréa-
 „ bles talens pour faire naître dans
 „ l'ame de leurs auditeurs l'ardeur &
 „ la tendresse que leurs accens respirent,
 „ ILS ne peuvent subjuguier une in-
 „ sensibilité qui résiste même au délire
 „ qui règne dans les bals, & qui en
 „ détruit le plaisir: les pieds de ceux
 „ qui dansent avec nous semblent seuls
 „ animés par la joie, tandis que leurs
 „ fronts ne se dérident point.

„ QUE nous importe que le com-
 „ merce & l'industrie amènent dans
 „ notre Ile les richesses du Bresil &
 „ du Pérou, si on ne peut y trans-
 „ planter & y naturaliser les agrémens
 „ & l'élégance des contrées de l'Eu-
 „ rope les plus polies? Que nous sert

„ qu'un nouveau Jason * ait fait le
 „ tour du monde pour nous apporter
 „ une autre toison d'or , si un nouveau
 „ Thésée ne va dans le prochain con-
 „ tinent nous chercher un trésor plus
 „ précieux , & dont nous avons bien
 „ plus de besoin ! Vous le savez ,
 „ grand Dieu ; sans la noble passion
 „ dont vous enflammez les cœurs , les
 „ arts languissent abbatués , les mœurs
 „ deviennent sauvages & barbares ,
 „ la force de l'ame s'endort & se
 „ perd.

„ IMITATEURS du sévère Caton ,
 „ ennemis irréconciliables de tout ce
 „ qui peut polir & adoucir les mœurs ,
 „ nos Chefs , nos Sénateurs sont ceux
 „ qui nous causent tant de maux. Ils
 „ ne cessent de prêcher nos jeunes
 „ gens , & de leur dire que l'homme
 „ toujours auprès des femmes risque
 „ de leur ressembler , & de perdre dans
 „ leur commerce cette inflexible sévé-
 „ rité de caractère qui est le Palla-
 „ dium de notre liberté & de notre

* Il y a apparence que Milady veut par-
 ler ici de l'Amiral Anson.

„ constitution politique ; qu'il est indi-
 „ gne d'un cœur Anglais de nourrir
 „ des sentimens qu'un Romain n'eût
 „ pas avoués. Aussi lorsque quelqu'un
 „ de nos jeunes Seigneurs a pris dans
 „ ses voyages quelques nuances des
 „ manières étrangères , il craindrait
 „ d'être montré au doigt , si avant de
 „ mettre le pied dans Londres il n'avoit
 „ eu soin de les effacer en passant le
 „ détroit Britannique : & s'il arrivoit
 „ que l'un d'eux voulut faire le galant
 „ & l'empressé auprès de nous , il fau-
 „ droit que nous fussions bien crédules
 „ pour ajouter foi à ses discours : peut-
 „ on se fier à des Amans éphémères
 „ qui vont éteindre dans les bras de
 „ l'une les feux que les yeux de l'au-
 „ tre ont fait naître ?....

Ici Milady se sentant un peu trou-
 blée , fut obligée de prendre un flacon
 de sel d'Angleterre , & l'ayant ressué
 trois ou quatre fois , elle reprit ainsi
 son discours :

„ UN des plus vastes quartiers de
 „ Londres , lieu autrefois honnête &
 „ décent , est aujourd'hui l'asyle d'une
 „ espèce de femmes qui profanent à

„ toute heure les mystères de l'Amour.
 „ Avec ces modernes Circés , nos
 „ *beaux* * livrés à une débauche cra-
 „ puleuse , noient dans le vin le fou-
 „ venir du vrai culte qu'on doit à
 „ l'Amour ; & pour faire l'apologie &
 „ même l'éloge de leur conduite , ils
 „ citent je ne fais quelles sentences de
 „ Caton qu'ils nomment divines , &
 „ des passages de leur Horace qui sont
 „ le supplice des oreilles honnêtes ,
 „ & que la licence de nos Poètes n'a
 „ que trop répétés & commentés. Il
 „ ne nous manque plus aujourd'hui que
 „ de voir ces femmes qui déshono-
 „ rent leur sexe , se réunir & former
 „ une République , à laquelle un nou-
 „ veau Platon a déjà préparé des loix ,
 „ & de voir poser dans les places
 „ publiques les Statues des Flore &
 „ des Phriné , comme on les a vues
 „ à Rome & dans la Grèce , lorsque
 „ la dissolution étoit parvenue au plus
 „ haut degré. O combien de fois n'ai-
 „ je pas entendu nos vieilles Ladys

* C'est l'expression Anglaise qui revient
 aux agréables , aux petits-maitres.

22 se rappeler les jours heureux du
 22 règne de Charles II ! La nation alors
 22 étoit puissante au dedans, redoutée
 22 au dehors : alors, Dieu charmant,
 22 on connoissoit quel est le culte qui
 22 vous est dû, & on vous le rendoit
 22 avec fidélité : les dernières années
 22 du règne d'Anne ont vû en même
 22 temps la galanterie bannie de notre
 22 Isle & les affaires politiques tombées
 22 en décadence. Les exploits de Marl-
 22 borough sont déjà pour nous d'an-
 22 ciennes histoires, & la boucle de
 22 cheveux ravie à Belinde * n'est plus
 22 que l'image agréable de la manière
 22 dont on vivoit dans un temps re-
 22 culé ; comme les descriptions qui
 22 font regretter à tous les peuples le
 22 siècle d'or. Quand sera-ce, ô puis-
 22 sante Divinité, quand sera-ce que
 22 du sombre cahos où nous sommes
 22 plongés on verra sortir les premiers
 22 rayons de la lumière, & que l'obs-
 22 curité qui nous afflige laissera paroî-
 22 tre un beau jour ? Quand sera-ce

* Allusion au Poëme de Pope si bien tra-
 duit par M. Marmontel.

„ que les douces impressions qui at-
 „ tirent les cœurs sous vos loix se
 „ feront sentir à nos concitoyens ? Eux
 „ qui se flattent d'obéir en tout à la
 „ raison , & de tourner toutes leurs
 „ idées vers elle , que ne prennent ils
 „ pour modèle les Chinois ? Ce peu-
 „ ple fameux par sa haute & antique
 „ sagesse , a porté une loi par laquelle
 „ on refuse une retraite dans l'enceinte
 „ des villes à cette espèce de femmes
 „ qu'on regarde parmi nous comme
 „ des Divinités : c'est ainsi qu'il les
 „ tient dans un assujettissement plus
 „ bas que celui des Ilotes à Sparte.
 „ Mais il est difficile de prendre avec
 „ succès de sages précautions , quand
 „ la nature est déjà subjuguée par des
 „ habitudes vicieuses.

„ C'EST à ceux qui ont été les
 „ martyrs de ces tristes erreurs à re-
 „ clamer contre les funestes consé-
 „ quences de ces orgies nocturnes &
 „ licencieuses ; c'est à eux à ramener
 „ dans le vrai sentier du bonheur ceux
 „ qui s'en écartent : mais où fait s'ar-
 „ rêter la perversité des hommes ? Ils
 „ croient marcher avec sécurité au mi-

„ lieu des périls , comme Minerve
 „ couverte de l'Egide dans l'horreur
 „ des combats ; & l'impunité qui les fuit
 „ fait triompher le vice & étend son
 „ pouvoir.

„ TELS sont les désordres (& plutôt
 „ au Ciel qu'ils fussent les seuls !) qui
 „ se sont glissés dans le système de nos
 „ affaires , si cependant on peut don-
 „ ner le nom de système à ce qui n'est
 „ qu'anarchie & confusion. S'il existe
 „ encore parmi nous quelqu'un qui
 „ aime la Patrie comme il faut l'aimer ,
 „ qu'il doit s'affliger de l'aveuglement
 „ & de la nonchalance des Anglais
 „ dans ce qui leur est le plus impor-
 „ tant ! Ils ont trouvé , ils ont montré
 „ aux autres nations l'anatomie de
 „ l'ame , la figure du globe que nous
 „ habitons , la route des planettes qui
 „ tournent avec nous autour du soleil ;
 „ mais ils ont négligé la science qui
 „ méritoit le plus leurs soins & leur
 „ attention ; ils ignorent que l'amour
 „ est la seule douceur que le Ciel ait
 „ versée dans la coupe de la vie , pour
 „ en rendre l'amertume plus suppor-
 „ table aux humains.

„ MAIS , grand Dieu , si ma patrie
 „ à méprisé votre culte , ne l'accablez
 „ point pour cela du poids de votre
 „ colère : laissez-vous fléchir , foyez
 „ sensible aux prières de celles qui
 „ vous sont dévouées ; qu'on vous
 „ érige un temple dans notre Isle , &
 „ on pourra alors la compter parmi les
 „ Isles fortunées. Et si vos efforts sont
 „ inutiles , si nos Anglais résistent à
 „ vos loix , s'ils se piquent toujours de
 „ demeurer séparés du reste du monde
 „ & affranchis de votre empire ; qu'ils
 „ apprennent à craindre votre courroux
 „ en voyant les effets de votre justi-
 „ ce : souvenez-vous qu'il ne convient
 „ de temporiser & de recourir à l'a-
 „ dresse , que lorsqu'on n'est pas assez
 „ puissant pour employer la force. „

AINSI finit Milady ; & peut-être
 qu'en finissant elle auroit versé quelques
 larmes ; mais la fierté sut les retenir.
 Madame de Jasy , à qui il sembloit
 que depuis long-temps Milady auroit
 dû finir , fit une révérence fort négli-
 gée , & affectant de grasséyer un peu ,
 elle parla en ces termes.

„ JE favois bien déjà combien je

„ devois de reconnoissance à la destinée
 „ qui m'a fait naître Française ; mais je
 „ sens encore mieux le prix de ce bon-
 „ heur, depuis que j'ai entendu les justes
 „ plaintes de Milady. Oui , aimable Di-
 „ vinité , je vois bien que c'est à nous
 „ que vous avez réservé vos plus dou-
 „ ces atteintes , & que vous avez fait
 „ de la France votre nation favorite.
 „ Je suis certaine par avance que vous
 „ n'avez formé cette assemblée , que
 „ pour y décider solennellement que
 „ tous les peuples doivent adopter
 „ & imiter les hommages que nous
 „ vous rendons , comme ils ont déjà
 „ adopté notre langue & nos modes.
 „ MAIS , s'il m'est permis de le dire,
 „ Dieu charmant , nous ne sommes
 „ point absolument indignes de vos fa-
 „ veurs. Dans quelle langue a-t-on
 „ jamais fait avec plus de succès la
 „ peinture de vos triomphes que dans
 „ la nôtre ? Où regnez-vous avec plus
 „ d'autorité que sur nos théâtres , qui
 „ sont la vraie école des mœurs & du
 „ bon ton ? Quels écrivains ont reculé
 „ les bornes de votre empire comme
 „ les nôtres ont fait en chantant vos

„ louanges aux nations les plus éloignées ?

„ N O U S avons banni des liaisons
 „ que vous formez , tout ce qu'elles
 „ pouvoient avoir d'ennuyeux & d'importun , comme nous avons chassé
 „ de la bonne compagnie le ton cérémonieux qui la faisoit languir. Nous
 „ abandonnons l'ennui & les cérémonies aux étrangers ou aux provinciaux,
 „ qui lisent encore Cassandre & l'Astree. Aussi peut-on dire avec justice ;

On ne vit qu'à Paris , & l'on végète ailleurs.

„ LES querelles entre Amans , les
 „ longs discours , les jalousies , les
 „ doléances amoureuses , tout cela
 „ étoit bon dans ces temps gothiques ,
 „ où l'on connoissoit les Cours d'Amour * & leurs arrêts ; les chaînes,

* Les Cours d'Amour n'étoient autre chose que des sociétés de gens d'esprit des deux sexes , lesquelles s'étoient formées en Provence vers le XI. siècle. Ils se communiquoient leurs ouvrages , & ils s'entretenoient sur différentes matières , où l'amour avoit toujours part. Les brouilleries & les

„ les prisons créées par l'imagination
 „ des amans , ces guerres que les sens
 „ livrent à la raison , sont les vains
 „ prestiges d'une métaphysique qu'il
 „ faut renvoyer au bon vieux temps.
 „ Ce n'est pas le langage du cœur ,
 „ ce n'est pas sur ce ton , ô Dieu
 „ d'Amour , que vous inspiriez les vers
 „ que soupiroit Tibulle. Eh quoi !
 „ dans un siècle où les sciences les
 „ plus abstraites sont rendues faciles ,
 „ & où l'on trouve Descartes & New-
 „ ton sur la toilette d'une Marquise , *
 „ faudroit-il donc rendre l'art d'aimer si

jalousies des Amans étoient l'objet le plus
 ordinaire de leurs jugemens ; on y faisoit
 décider les disputes que les *Tançons* faisoient
 naître sur ce sujet. Les *Tançons* étoient une
 sorte de poésie , que les Troubadours ou
 Trouvères avoient mise en crédit , & où
 ils traitoient des questions curieuses sur l'a-
 mour & sur les amans. Martial d'Auver-
 gne donna dans la suite un recueil de pa-
 reils jugemens , intitulé *Arresta Amorum* ,
 sur lequel Benoit le Court , fameux Juris-
 consulte , fit paroître , en 1533, un savant
 Commentaire en Latin.

* Chacun sait que M. Algaroti a été for-
 lié avec Mme. la Marquise du Châtelet.

„ difficile ? Quelle imbécillité de vou-
 „ loir subtilement analyser les senti-
 „ mens du cœur , & de prétendre
 „ que la réflexion doit en être la sour-
 „ ce ! Quelle misère de perdre à ré-
 „ ver le temps qui nous est donné
 „ pour jouir ! Ne fait-on pas que si
 „ l'amitié est lente à se former , il ne
 „ faut à l'Amour qu'un instant ? Ou-
 „ blie-t-on

Qu'il est des nœuds secrets , qu'il est des
 sympathies ,

Dont par le doux rapport les ames assorties
 S'attachent l'une à l'autre , & se sentent
 piquer

Par ce je ne fais quoi , qu'on ne peut ex-
 pliquer.

» QUELLE est la femme la plus at-
 „ tachée à l'ancienne façon d'aimer ,
 „ qui ne changeât point d'avis , si
 „ elle voyoit seulement trois fois à
 „ Paris un homme à la mode ? Il est
 „ également le favori de Mars & celui
 „ de Cythérée : les Muses, les Graces &
 „ les Arts agréables répandent à l'envi
 „ leurs dons sur lui : il est l'arbitre de
 „ l'élégance & du goût ; il fait les

„ plaisir d'un souper. Dites-le vous-
 „ même , Dieu d'Amour , que sert de
 „ réfléchir & d'attendre , si on ne peut
 „ vous résister ? D'ailleurs , en abré-
 „ geant les formalités qu'on exigeoit
 „ autrefois , en cédant plutôt , nos
 „ sentimens paroissent un prix accordé
 „ au mérite , & non un tribut que la
 „ persécution arrache.

„ JE fais que nos Amans ne sont
 „ pas autrement discrets , & qu'ils sont
 „ accoutumés à trouver insipides les
 „ plaisirs dont ils n'ont pas fait con-
 „ fidence à dix ou douze de leurs
 „ meilleurs amis. Mais nous pardon-
 „ nons aisément une faute légère dont
 „ l'amour ou la vanité est le princi-
 „ pe ; & qu'après tout , nous devons
 „ nous imputer.

„ C E T T E nation , toujours agitée
 „ comme la mer qui l'environne , &

Qui ne peut ni servir , ni vivre en liberté ;

„ de quel agrément peut elle jouir , si
 „ son cœur ne prend jamais part aux
 „ plaisirs qu'elle cherche ? Livrés sans
 „ cesse aux fantômes de leur imagi-
 „ nation , sans cesse tourmentés par
 „ la

„ la jalousie , par cette passion odieuse
 „ qui donne à l'amour toutes les appa-
 „ rences de la haine , à quel bonheur
 „ peuvent prétendre les sectateurs des
 „ raffinemens métaphysiques que l'Italie
 „ a vu naître ? Pour nous qui sommes
 „ placés au sein de la raison & de
 „ l'urbanité , l'amour est un lien déli-
 „ cieux qui unit les cœurs ; les char-
 „ mes personnels , les agrémens de
 „ l'esprit le resserrent ; & il devient
 „ la source d'une volupté toujours re-
 „ naissante , & toujours suivie de nou-
 „ veaux desirs.

„ JAMAIS l'ennuyeuse fatiété ne
 „ vient empoisonner nos plaisirs ; nous
 „ la prévenons en nous hâtant de dé-
 „ clarer que nous n'aimons plus , avec
 „ la même ingénuité que nous avons
 „ avoué que nous aimions. On fait
 „ bien que les passions ne peuvent &
 „ ne doivent point être éternelles ; on
 „ se livre aux penchans qu'inspirent la
 „ mode , la variété & la nouveauté
 „ des objets qui s'offrent tous les jours
 „ à nos regards : ainsi il est imposs-
 „ ble que l'ennui , triste enfant de l'u-
 „ niformité , se montre parmi nous.

» Le vulgaire nous accuse de légèreté ;
 » mais vous , Amour , vous nous re-
 » garderez sans doute comme le peu-
 » ple le plus constamment soumis à
 » votre empire. Former sans cesse de
 » nouveaux nœuds , c'est répéter l'hom-
 » mage qu'on vous doit , c'est vous le
 » rendre de la manière la plus digne de
 » vous.

„ LE galant Ovide , digne de naître
 » Français , Ovide a entrevu il y a
 » long-temps quelques rayons de la
 » lumière qui nous guide dans le vrai
 » sentier de l'amour. Mais il étoit ré-
 » servé à notre siècle & à notre nation
 » de trouver les moyens d'accorder le
 » cœur & la raison , & de les faire
 » concourir ensemble à rendre l'amour
 » plus facile & plus agréable. Cultiva-
 » teurs prudens de cette plante précieu-
 » se , nous en avons élagués les bran-
 » ches inutiles , & n'y avons laissé que
 » celles qui pouvoient la rendre plus
 » belle à la fois & plus féconde. Aussi
 » la marque la plus sûre que le Dieu
 » de Cythère puisse donner du soin
 » qu'il a de faire le bonheur du monde ,
 » c'est de faire obéir tous les peuples

» aux loix qu'il nous a dictées. Par-là
 » nous ferons parvenir nos arts & nos
 » plaisirs jusqu'aux contrées où nos ar-
 » mes n'ont pas encore pénétré. »

MADAME de Jafy termina là son discours , se croyant certaine des suffrages de l'Assemblée , & la Signora Béatrix , avec un air un peu composé commença ainsi le sien.

» QUOIQUE'IL ne soit rien qui puisse
 » me faire autant d'honneur, que le
 » choix qu'on a fait de moi pour être
 » envoyé devant le Dieu dont la puis-
 » sance fait rompre ce qu'il y a de
 » plus inflexible, & humilier ce qu'il
 » y a de plus élevé; cependant quand
 » j'ai fait attention à l'importance de
 » l'emploi confié à mes foibles talens ,
 » & à la conséquence dont il étoit
 » pour l'honneur de la nation que je
 » devois représenter ici , j'ai douté
 » long-temps si je pouvois m'en char-
 » ger, ou si je n'aurois pas mieux fait
 » de le laisser à quelqu'autre qui en
 » fût plus capable que moi. Tandis
 » que je flottois dans l'incertitude de
 » ces réflexions , une idée qui m'est
 » venue a calmé mes agitations & mes

„ doute : je me suis dit que puisque
 „ la cause que j'avois à soutenir devant
 „ l'Amour sur les sentimens qu'il fait
 „ naître étoit si juste , je devois entrer
 „ dans la carrière avec confiance , dans
 „ l'espoir qu'il me suggéreroit lui-même,
 „ comme je l'en suppliois , les raisons
 „ les plus pressantes pour venir à bout
 „ du dessein dont j'étois chargée.

„ SOIT que le Ciel ait jetté sur
 „ nous dans ce siècle des regards de
 „ colère , soit que la dépravation de
 „ l'esprit en soit la cause , il y a long-
 „ temps que l'Italie ne voit que désor-
 „ dres & scandales dans le culte de
 „ l'Amour. Il est vrai qu'il n'est pas
 „ encore sans défenseurs , mais il est
 „ à craindre que les efforts du plus
 „ grand nombre ne l'emportent ; &
 „ ce qui justifie cette crainte , c'est
 „ que , comme l'a dit un célèbre écri-
 „ vain , on s'apperçoit tous les jours
 „ que la nature humaine panche de
 „ plus en plus vers le mal.

„ LES vicieuses habitudes que Milady
 „ a détaillées avec tant d'éloquence ,
 „ & les maximes que Madame vient
 „ d'exposer d'une manière si ingénieu-

„ se , ont causé également dans notre
 „ Italie les troubles & les maux qui
 „ corrompent votre culte , ô Dieu
 „ d'Amour : d'un côté on abandonne
 „ votre Temple ; de l'autre , on le
 „ profane : d'un côté , les hommages
 „ qu'on vous rend ressemblent à ceux
 „ des Egyptiens , lesquels , à ce qu'on
 „ dit , prodiguoient l'encens & les sa-
 „ crifices aux plus vils animaux ; de
 „ l'autre côté , on paroît vouloir imi-
 „ ter les Grecs , qui attribuoient à leurs
 „ Dieux les foibleesses des hommes , &
 „ qui ensuite prenoient leurs Dieux
 „ pour modèles. Pour ce qui est des
 „ désordres qui regnent en Angleter-
 „ re , que la force de l'exemple a fait
 „ adopter chez nous , & qui ont égaré
 „ quelques-uns de vos partisans , le
 „ moindre rayon de lumière suffira pour
 „ les dissiper. Il n'en est pas de même
 „ des maximes Françaises : il est in-
 „ croyable combien en peu de temps
 „ elles ont pris d'empire parmi nous ,
 „ & ce n'est pas un projet facile de
 „ vouloir détruire tout le mal qu'elles
 „ ont fait. Il est parvenu au point que
 „ plusieurs de nos compatriotes , es-

„, claves des modes & des coutumes
 „, étrangères, semblent rougir d'être
 „, nés dans ces belles contrées que
 „, l'Appennin, les Alpes & la mer
 „, environnent, d'être citoyens de ce
 „, pays, qui a étendu par tout sa main
 „, triomphante, & à qui toutes les au-
 „, tres nations doivent leurs mœurs,
 „, leurs loix, leurs arts & jusqu'à leur
 „, langage. Ils ont formé une nouvelle
 „, secte, qui a pris pour devise : *Plaisir*
 „, *sans peine*. L'entrée de leur Lycée
 „, est vaste & libre ; les désirs, les
 „, agrémens s'y rassemblent de toutes
 „, parts : le séjour d'Armide & celui
 „, d'Alcine étoient en apparence moins
 „, délicieux. Il n'est pas étonnant après
 „, cela qu'on y accoure de toutes les
 „, parties du monde, & que pressé de
 „, jouir du bonheur qu'on y promet,
 „, & dont on est bientôt détrompé, on
 „, se laisse prendre à de si flatteuses
 „, amorces. Mais hélas, quelle idée
 „, peut on raisonnablement se former
 „, des plaisirs qui ne sont mêlés d'au-
 „, cune peine ? s'il est vrai, comme
 „, de graves Auteurs l'on dit, qu'une
 „, qualité quelconque ne se connoît

„ bien, qu'en la comparant à la qua-
 „ lité contraire qui lui est effencielle-
 „ ment unie ; comment peut-on con-
 „ noître le plaisir que cause la présence
 „ de l'objet aimé, si on n'a pas eu
 „ quelquefois à gémir des douleurs de
 „ l'absence ? Et cependant, ils ne
 „ voient pas, ces novateurs qui pré-
 „ tendent réformer les loix de votre
 „ empire, ils ne voient pas, dis-je,
 „ que vouloir ôter à l'amour les pei-
 „ nes & les soupirs, c'est vouloir le
 „ dépouiller de ses charmes & de ses
 „ plaisirs. Quand on considère quelle
 „ est la fin qu'on se propose en ai-
 „ mant, on fait bien qu'il y a de la
 „ douceur dans les tourmens que l'a-
 „ mour cause, & dans les larmes qu'il
 „ fait verser : on le fait bien, lorsque
 „ pensant que nous ne faisons chacun
 „ que la moitié d'un tout, qui n'est
 „ entier que par la réunion des deux
 „ parties ; on se cherche soi-même
 „ hors de soi, on tâche de se re-
 „ trouver dans autrui, & de parvenir
 „ ainsi à l'état primitif du bonheur dont
 „ nous sommes déçus. On le fait
 „ bien, Dieu de Paphos & de Cy-

„ thère , quand on a reçu de vous ces
 „ ailes qui nous élèvent au-dessus des
 „ voluptés vulgaires , pour aspirer à
 „ ces plaisirs qu'on goûte toujours sans
 „ s'en rassasier , & qui n'attachent nos
 „ regards sur des beautés périssables ,
 „ qu'autant qu'on les envisage comme
 „ fervant de degrés pour parvenir à
 „ la connoissance de la beauté suprême
 „ & par excellence. Ces vérités , en-
 „ seignées autrefois par le divin Pla-
 „ ton , ont été depuis répandues dans
 „ l'Univers par le Dante & par Pétrar-
 „ que. Le premier a fait briller à tous les
 „ yeux la flamme pure & désintéressée
 „ dont il brûloit pour Bice , & il l'a
 „ célébrée en prose & en vers : le
 „ second , aima & chanta Laure pen-
 „ dant vingt-un ans , & l'ayant per-
 „ due la pleura encore aussi long temps.
 „ Je ne dois pas non plus passer sous
 „ silence le Bembo qui , rival de Pé-
 „ trarque & de Dante , a montré sa-
 „ vamment & avec élégance dans ses
 „ *Afolains* , * quelle est l'étoile que

* *Gli Afolani* , ouvrage du Cardinal
 Pierre Bembo , ainsi nommé parce qu'il le

» doivent consulter ceux qui navigent
 » sur la mer d'Amour : c'est lui qui
 » nous a donné la bouffole avec la-
 » quelle nous pouvons diriger d'une
 » main sûre nos voiles & notre gou-
 » vernail dans la route du bonheur.
 » Voilà, ô Dieu puissant, voilà ceux
 » que vous avez éclairés : ce sont eux
 » qui ont fondé l'école de laquelle on
 » bannit

Cet amour qui nâquit des vices des mortels,
 Et dont l'aveuglement a dressé les Autels,

» & où on tient pour maxime que l'A-
 » mour bien connu & dans son essence
 » n'est, ainsi que je l'ai déjà insinué,
 » qu'un nœud tout spirituel que lie
 » l'ame aimante à l'objet aimé. La mo-
 » de n'a pu faire encore que les fem-
 » mes qui connoissent vraiment l'Amour

composa à Azolo, ville du Trévifan. Ce
 sont des entretiens sur l'amour, qui eurent,
 dès qu'ils parurent, tant de vogue parmi
 les hommes & les femmes, qu'on auroit
 passé alors, (en 1505) en Italie pour ne
 point avoir de monde, si on ne les avoit
 point lus *Nicéron*.

„ se laissent prendre aux agrémens de
 „ ceux qui peut-être sont aimables ,
 „ mais qui ne savent pas aimer , &
 „ qui par les gentilleses de l'esprit
 „ profanent le langage du cœur. Nous
 „ distinguons vos vrais sectateurs de
 „ ceux qui n'en ont que l'apparence par
 „ les épreuves de leur vertu ; c'est cette
 „ vertu qui est le principe de nos pen-
 „ chans : aussi croissent-ils à mesure
 „ que nos Amans nous donnent des
 „ preuves de leur constance , de leur
 „ fidélité , & d'un désintéressement qui
 „ les fait s'oublier eux-mêmes , pour ne
 „ s'occuper que du bonheur de ce
 „ qu'ils aiment. Un Amant de ce genre
 „ ne fait pas un pas qu'il n'ait sa maî-
 „ tresse pour objet ; il lui attribue tout
 „ ce qu'il pense , tout ce qu'il dit ,
 „ tout ce qu'il fait de bien , & sur-
 „ tout il ne laissera jamais errer ses
 „ yeux sur d'autres beautés que celle
 „ qui l'a charmé. Il ne prend point
 „ d'ombrage à l'aspect de ses rivaux ,
 „ il n'a jamais d'idée qui puisse outrager
 „ la délicatesse de son amante , &
 „ en tout cas , un coup d'œil suffit
 „ pour chasser tous les soupçons qui

„ pourroient naître dans son ame ; une
 „ seule parole fait son bonheur , & un
 „ regard lui semble une récompense
 „ suffisante pour quinze années de sou-
 „ pirs & de soins.

„ IL en est de ces vrais Amans , &
 „ quelle gloire ne méritent pas celles
 „ qui sont l'objet de leurs pensées , &
 „ qui inspirent une si belle passion ,
 „ puisque la douleur , la honte , le blâ-
 „ me & l'affront , sont les fruits ordi-
 „ naires de celles qui n'ont pour but
 „ que la licence & le changement de
 „ ces passions , qui ne peuvent gou-
 „ verner qu'une ame méprisable , qui
 „ obscurcissent la raison , qui font naître
 „ le vice , & qui enfin asservissent
 „ l'homme & le mettent au rang des
 „ plus vils animaux. Et plutôt au Ciel
 „ que les exemples de ces vicieuses
 „ passions fussent plus rares ! Et notre
 „ siècle & notre nation auroient moins
 „ à rougir.

„ PUISSE , puisse toujours croître la
 „ force de vos vrais sectateurs ! Vous
 „ seul , Dieu des plaisirs , pouvez opérer
 „ ce changement ; qu'ils ne songent qu'à
 „ ramener à ses vrais principes le culte

„ de l'Amour , & à faire regner les
 „ sentimens de ce Platon , * que sa
 „ sagesse a rendu digne du titre de di-
 „ vin , & avec lequel on a dit avec
 „ raison , qu'il valoit mieux errer , que
 „ de trouver la vérité avec les autres
 „ Philosophes.

„ CE sera alors , ô Dieu de Cythè-
 „ re , que les nations connoîtront l'es-
 „ sence des feux que vous allumez , &
 „ dont rien ne fouille la pureté. On
 „ fera alors que cette flamme qui nous
 „ vient du Ciel , est augmentée par
 „ de chastes soupirs & tempérées par
 „ de douces larmes ; que ce n'est pas
 „ la grossièreté qui la nourrit & l'en-
 „ tretient , comme celle que les An-
 „ glais connoissent , & qu'elle ne s'é-
 „ teint pas au moindre souffle , comme
 „ celle qui brille parmi les Français.
 „ Et si ces deux estimables nations con-
 „ tentes de leurs faux systêmes , restent
 „ attachées à leurs erreurs , c'est qu'el-
 „ les n'ont jamais éprouvés la volupté
 „ pure , réservée à ceux en qui le *Beau*

* Chacun fait ce que c'est que cet Amour Platonique , dont personne n'est la dupe.

„ *éternel* * a versé ce sentiment noble
 „ & délicat, qui seul mérite le nom
 „ d'Amour, puisque c'est lui qui nous
 „ fait quitter des affections basses &
 „ terrestres pour nous élever & nous
 „ mettre dans le chemin qui conduit
 „ aux Cieux. „

PENDANT la harangue de la Signora
 Béatrix, Madame de Jasy avoit souvent
 fait des mines qui marquoient son im-
 patience, & plus d'une fois elle avoit
 ri sous son éventail : mais Milady Gra-
 vely étoit encore dans la même attitu-
 de où elle étoit en finissant son dis-
 cours.

L'AMOUR leva alors la main, &
 chacun fut attentif pour savoir ce que
 ce signe vouloit exprimer. Les trois Da-
 mes, qui étoient déjà debout, se reti-
 rèrent un peu à l'écart, & alors deux
 enfans de la suite du Dieu, jettèrent
 dans le feu qui étoit resté allumé sur
 un autel, de la plus précieuse gomme
 qui coule des arbres de Cythère : une
 fumée qui s'éleva en forme d'un petit

* Expression du Platonisme.

usage , remplit tout le temple d'une odeur agréable , & déroba l'Amour aux regards des trois Dames.

LE Conseil attendoit en silence qu'il prit une-résolution : son attente fut bientôt satisfaite. „ La Volupté, dit le Dieu, „ a suggéré le meilleur parti que l'on „ pût prendre ; l'effet l'a prouvé clairement : Ces Dames m'ont rendu un „ compte fidèle de l'état où sont dans „ les différentes parties de l'Europe les „ choses qui me concernent : je vois „ que la différence des sectes qui partagent mon empire a fait éclore de „ grands abus , que tout y respire une „ licence tumultueuse , & que bientôt le défaut de discipline mettra „ tout en désordre , ou le rendra si „ foible , qu'il ne pourra plus se soutenir. Tel est l'état où les dissensions „ qui le déchirent l'ont réduit ; le remède ne peut être trop prompt pour „ des maux si grands. C'est la Volupté qui a commencé ce grand ouvrage ; c'est à elle à l'achever. On „ peut s'en fier à elle sans craindre de „ s'égarer , puisque personne n'a plus „ de talens qu'elle pour adoucir l'âpre-

„ té des uns , pour concilier les esprits
 „ divisés des autres , & pour prescrire
 „ à tous les changemens qui leur con-
 „ viennent.

LA Volupté ayant donc fait rasseoir les trois Dames sur leurs sophas leur tint ce discours : On crut en l'entendant entendre la plus agréable mélodie , & les gestes qui animoient sa voix ressembloient aux mouvemens passionnés de la danse Ionienne.

„ JE vois par tout ce que vous avez
 „ dit, Mesdames , que ceux-ci sui-
 „ vent une route , ceux-là une autre ,
 „ mais que tous tendent au même but ,
 „ & que le bonheur , objet éternel des
 „ travaux du vulgaire & des spécula-
 „ tions du sage , est le terme qu'ils
 „ se proposent. Il ne s'agit donc que
 „ de voir quel est , des chemins qu'ils
 „ parcourent , celui qui mène le plus
 „ sûrement à leur but ; afin que livrés
 „ à leurs caprices , & dupes de l'ap-
 „ parence trompeuse du plaisir , ils ne
 „ tombent pas dans les pièges du mal-
 „ heur & de l'ennui.

„ CEUX qui dépouillent le plaisir
 „ des charmes que l'imagination lui

„ prête, & qui cherchent des cœurs
 „ qui se vendent, n'ont pas même
 „ l'idée du bonheur. Je ne vois rien
 „ de plus misérable qu'un Sultan qui
 „ ne voit dans les hommes que des
 „ esclaves, & dans les femmes, que
 „ les victimes de ses desirs. Entouré
 „ de ses Odaliques qui n'osent jeter
 „ sur son front sévère que des regards
 „ en dessous, il est taciturne *comme la*
 „ *nuit* * tandis qu'elles volent avec la
 „ promptitude de la lumière au moin-
 „ dre signal qu'il leur fait. Il n'a ja-
 „ mais parcouru les régions immenses
 „ de l'imagination ; il ignore ces obs-
 „ tacles qu'il est si doux de vaincre ;
 „ il cueille les roses de l'amour sans
 „ sentir les épines qui en augmentent
 „ le prix, il passe avec rapidité les
 „ avenues du bonheur, il ne fait pas
 „ combien il est agréable d'y marcher
 „ pas à pas. Est-ce être heureux que
 „ de ne pouvoir goûter son triomphe,

* J'ai conservé volontiers cette expression
 de l'original : elle m'a paru vive & énergi-
 que ; quoiqu'elle soit avec ce qui suit un
 vrai *conceit*.

„ que de négliger les petites attaques
 „ qui précèdent le combat, & de ne
 „ compter pour rien les petits avanta-
 „ ges qui présagent la victoire. On est
 „ bien loin de connoître le plaisir,
 „ quand on ne fait pas quel charme
 „ il y a à voir d'une belle qui par-
 „ tage nos soupirs, les joues se colorer
 „ de la tendre rougeur de l'amour,
 „ & ses yeux se tourner sur un amant
 „ aimé, malgré les efforts d'une timide
 „ pudeur. Si vous le vouliez, Mesda-
 „ mes, vous & celles qui vous ressem-
 „ blent, un changement si avantageux
 „ deviendrait peut-être facile. Il faut
 „ pour cela éviter avec soin cette aus-
 „ térité rigide qui fait fuir l'amour,
 „ & ces caprices insupportables qui
 „ émoussent ses traits. Il faut s'efforcer
 „ d'opposer l'éloquence séduisante des
 „ graces au bavardage des vieillards,
 „ & aux mauvais propos des jeunes
 „ gens. Il est essentiel sur-tout de ne
 „ pas négliger les agrémens d'une pa-
 „ rure analogue au genre de sa beau-
 „ té, la parure est à la beauté ce qu'à
 „ l'esprit sont les talens. Telle femme,

„ pour avoir fû placer ses mouches à
 „ propos du côté gauche plutôt que du
 „ côté droit , s'est attiré les regards & les
 „ attentions de ceux qui vivoient au-
 „ tour d'elle , elle qui péroissoit aupa-
 „ ravant dans une ennuyeuse solitude.
 „ Si on voit des femmes prendre un
 „ parti dans les affaires d'état , c'est
 „ pour s'en faire un qui prenne les
 „ intérêts de leurs charmes ; & pour
 „ acquérir un avantage qui flatte leur
 „ fierté , elles emploient toutes les
 „ ressources de la parure. Aussi arrive-
 „ t-il souvent que ceux dont l'élo-
 „ quence tonne au milieu du Sénat ,
 „ ne dédaignent point les frivoles en-
 „ tretiens d'un cercle. Un pays où
 „ les Thémistocles renaissent , doit
 „ avoir aussi ses Alcibiades : & après
 „ y avoir appris à suivre les planètes
 „ dans les routes qui leur sont tracées ,
 „ on n'y doit point ignorer le chemin
 „ qui conduit au vrai bonheur dont
 „ l'Amour seul est la source.

„ POUR ceux qui voltigent de plai-
 „ sirs en plaisirs , ils semblent qu'ils
 „ soient plus flattés de paroître heureux

„ que de l'être en effet : pour vouloir
 „ effayer trop , ils ne goûtent rien.
 „ La mode a des loix que les belles
 „ ne peuvent violer ; mais elles ont
 „ des caprices qu'il faut respecter com-
 „ me les arrêts du destin qui soumet-
 „ tent les Dieux mêmes : on ne les
 „ verra pas s'attacher à un homme à
 „ la mode , pour le seul plaisir de lui
 „ paroître aimable , & se laisser fé-
 „ duire par un éclat qui ne fait qu'é-
 „ blouir. La sympathie fait naître
 „ l'amour , & il n'est pas de nœuds
 „ plus doux que ceux dont on ne peut
 „ expliquer la cause.

„ MAIS comme rien ne fait mieux
 „ sentir aux hommes le charme de
 „ la victoire que la difficulté qu'il y
 „ a à l'obtenir ; de même ce n'est que
 „ la résistance qui apprend aux femmes
 „ le plaisir qu'il y a à se laisser vain-
 „ cre. L'amour croît au sein de l'in-
 „ quiétude ; on est plus sûre de son
 „ amant quand on fait lui cacher ses
 „ feux. Doit-on rougir d'avoir quel-
 „ ques peines en aimant ? La douceur
 „ & l'amertume sont versées égale-
 „ ment dans la coupe du Dieu de

„ Cythère. * Les petites peines ser-
 „ vent à ranimer les flammes de
 „ l'Amour, & à augmenter les plaisirs.
 „ AUSSI ce Dieu ne peut être
 „ long-temps séparé de la jalousie : c'est
 „ estimer assez peu ce qu'on possède
 „ que de n'être jamais troublé par la
 „ crainte de le perdre ; non cependant
 „ qu'on doive se livrer à cette frénésie
 „ insensée qui se repaît de soupçons ,
 „ qui avec cent yeux , verroit tout sous
 „ un sinistre aspect , & qui rend à la fin
 „ indigne de retour celui qui en est
 „ possédé.

„ Si quelqu'un peut échapper à
 „ ce danger c'est ce peuple heureux
 „ qui est si aimable & qui le fait si
 „ bien ; ce sont ces vaillans Sibarites
 „ pour qui naissent à la fois les lau-
 „ riers de Mars & les myrthes de Vé-
 „ nus ; eux qui cherchent à allonger
 „ le cours de la vie en variant & mul-

* L'Italien dit : *la mère d'Amour se nomme douce-amère ; dolceamara si chiama*. J'ai préféré une figure qui fait image à une expression que notre langue ne reçoit plus depuis MAROT.

„ tripliant les plaisirs, & qui ont poussé
 „ si loin le plus nécessaire de tous les
 „ arts, celui de jouir de tous les ins-
 „ tans de la vie. Mais comme il n'est
 „ aucune terre qui porte toutes sortes
 „ de fruits, il n'est aucune nation qui
 „ doive croire qu'elle connoît tous les
 „ chemins qui conduisent au bonheur.

„ COMBIEN ne s'en écartent pas
 „ ceux qui veulent mettre le raison-
 „ nement à la place du sentiment !
 „ Les argumens, les sophismes ne sont
 „ pas les armes de l'Amour.

„ LES belles doivent sans doute
 „ éprouver leurs Amans avant de céder
 „ à leurs feux, mais elles ne doivent
 „ pas abuser de leur empire au point
 „ d'exiger des choses impossibles, ou
 „ d'imposer des loix indiscrettes. C'en
 „ seroit une de vouloir qu'un Amant
 „ n'ait des yeux que pour sa maîtresse :
 „ on la trouve bien plus aimable,
 „ quand on a été témoin des ca-
 „ prices ou de l'affectation des autres
 „ belles ; on lui trouve bien plus de
 „ charmes, quand on s'est privé pen-
 „ dant quelque temps du plaisir de la
 „ voir. Les plaisirs sont des fleurs,

55 qu'il faut savoir ménager pour leur
 „ conserver leur éclat.

„ RIEN n'est plus louable que cet
 55 orgueil patriotique qui oppose une
 55 vigoureuse résistance aux incursions
 55 des coutumes étrangères ; mais il ne
 55 doit pas être poussé au point d'ex-
 55 clure tout ce qui n'est pas national ;
 55 il faut savoir choisir , & ne pas re-
 55 jeter ce qui manque au bonheur de
 55 son pays : quand le commerce est
 55 fermé , & qu'une nation ne peut
 55 échanger ce qu'elle a de trop contre
 55 ce qui lui manque , on la voit li-
 55 vrée à la barbarie & à la pauvreté.

„ IL ne faut jamais fermer l'oreille
 55 aux conseils de la raison , mais ses
 55 vains raffinemens ne peuvent servir
 55 de règle au sentiment.

„ IL ne faut ni consulter la mode
 55 au point d'étouffer un amour de trois
 55 semaines comme s'il étoit le Nestor
 55 des amours ; ni s'entêter de l'esprit
 55 systématique au point de flatter &
 55 de caresser un amour de trente ans
 55 comme s'il étoit encore au berceau.

„ SUR-TOUT, Mesdames, la discrétion
 55 est nécessaire en amour : rien

„ n'irrite plus le Dieu de Cythère que
 „ la profane témérité de ceux qui revè-
 „ lent ses mystères , & qui par leur indis-
 „ crétion le dépouillent de son plus
 „ grand attrait. Ce n'est pas cependant
 „ que je veuille persuader à personne
 „ d'introduire dans les Etats du fils de
 „ Vénus cette dissimulation politique
 „ qui montre tout sous un faux aspect,
 „ & qui dément ce qu'on a dans le
 „ cœur. Tôt ou tard la vérité perce ;
 „ & le ridicule qu'il y a à opposer sa
 „ conduite à ses maximes , est la peine
 „ de l'avoir dissimulée. Les Graces ,
 „ compagnes de l'Amour , veulent tou-
 „ jours voir l'ingénuité avec lui.

„ E N un mot , quand on veut
 „ s'instruire des vrais devoirs que l'A-
 „ mour impose , on peut mettre avec
 „ les Romans de Chevalerie , ces trai-
 „ tés philosophiques où on analyse le
 „ sentiment , & faire autant de cas
 „ de ces illusions de l'amour Platoni-
 „ que , que des larmes de la Matrône
 „ d'Ephèse.

„ S I l'on veut réduire l'art d'aimer
 „ en principes , il ne faut pas d'autre
 „ maître que celui à qui le Dieu de

„ Paphos lui-même a dicté ses leçons ;
 „ & que ses chants ont rendu célè-
 „ bre dans tout l'Univers. Ovide a
 „ tracé ses préceptes d'après les exem-
 „ ples du plus grand homme qui ait
 „ existé ; de ce Héros qui dompta le
 „ premier les Gaules , qui triompha
 „ en Egypte de Cléopâtre , de Pto-
 „ lomée , & qui mérita de joindre les
 „ roses de Cythère aux palmes dont
 „ Rome ceignit son front.

„ AMANS ! avec de pareils guides ,
 „ vous ne vous égarerez pas du sen-
 „ tier qui mène au vrai bonheur.
 „ Heureux les cœurs sur lesquels l'A-
 „ mour agira comme le feu sur les
 „ parfums de l'Asie , qui n'exhalent
 „ que ce qu'ils ont de plus exquis &
 „ de plus odorant ! heureux ceux qui
 „ sauront allier les différens caractères
 „ des nations , & tempérer par l'a-
 „ gréable vivacité des Français ce
 „ qu'Albion & l'Italie ont de trop gra-
 „ ve & de trop sérieux ! C'est à ces
 „ mortels fortunés que les Dieux per-
 „ mettent de partager avec eux le
 „ nectar qu'Hébé leur verse ; c'est à
 „ eux qu'il est réservé de faire vivre

» long-temps l'Amour dans le sein des
» plaisirs. »

LA Volupté finit ainsi son discours ; toute l'Assemblée , qui avoit les yeux fixés sur l'Amour , le vit d'un signe de tête approuver tout ce que cette Divinité avoit dit : après quoi s'élevant dans les airs , il disparut ; & alla rendre à l'Univers par sa présence , la joie qu'une trop longue absence lui avoit ôtée.

ALORS les trois Dames sortirent du Temple , & tout en marchant , elles repassoient dans leur esprit ce qu'elles avoient entendu. Milady Gravely ne paroissoit pas fort contente ; Madame de Jasy n'avoit plus la gaieté qui l'animoit quelques instans auparavant ; & la Signora Béatrix étoit plongé dans de profondes réflexions.

IMPATIENS de savoir ce qui s'étoit passé dans une Assemblée aussi intéressante , les hommes qui avoient accompagné les trois Belles , accouroient au-devant d'elles , lorsqu'un joli enfant de la suite de l'Amour * vint les aver-

* L'Italien dit *un Amorino* : quand on traduit un ouvrage du genre de celui-ci ,

tir qu'on avoit servi sous une tente magnifique placée à quelques pas du Temple, vers l'entrée d'un bosquet agréable. Elles ne se refusèrent pas à l'invitation, & elles virent une table chargée de mets exquis; on trempa le vin des Français avec l'eau de la Fontaine de Vaucluse; on donna aux Italiens du Champagne pétillant & aux Anglais un vin léger & gracieux, avec une dose de *Népenthé antipolitique*. Quand on fut sorti de table, on conduisit les trois Dames & leur compagnie dans des jardins charmans, où Flore & Pomone regnoient à la fois. Les graces de l'art s'y joignoient aux graces négligées de la nature: de clairs ruisseaux, des canaux d'une eau limpide, y serpentoient entre des rives émailées des plus belles fleurs. Des bocages épais arrêtoient agréablement la vue, & offroient çà & là des obélisques ou des trophées de marbre érigés à la gloire de l'Amour. Mais ce qui faisoit le plus grand charme de cet heu-

il seroit à souhaiter que la langue Française offrit des diminutifs,

reux séjour ; c'étoient les Nymphes & les Silvains qui l'habitoient : le fils de Venus leur avoit appris à l'aimer ; Venus elle-même leur avoit appris l'art de plaire ; & la Volupté présidoit à tous leurs jeux. Les trois Dames demeurèrent quelques jours dans ce lieu fortuné ; elles y virent mettre en pratique toutes les maximes qu'elles avoient entendues dans le Temple , & les hommes qui n'y avoient pas été introduits , purent juger par là de ce que le Conseil de l'Amour avoit décidé. Ce séjour parut si délicieux à Milady Gravely , qu'elle auroit voulu renoncer à sa patrie pour y rester ; Madame de Jasy avoit presque oublié Paris , & la Signora Béatrix doutoit si l'Isle de Cythère n'étoit pas préférable au Ciel même.

F I N.



T A B L E.

+ <i>L'Autre Candide , ou l'ami de la la vérité, Conte ,</i>	pag. 1
+ <i>Dialogue entre un homme riche & un Indigent ,</i>	78
+ <i>Le Colin Maillard , Idylle ,</i>	86
<i>L'Ichneumon , Apologue ,</i>	94
<i>Le Tonnere & le Nuage , Fable Asia- tique ,</i>	95
+ <i>Les trois fils d'Aïoub , Essai moral ,</i>	97
<i>L'eau & le Miroir , Apologue ,</i>	166
<i>La Rose & l'Immortelle , Apologue Grec ,</i>	167
+ <i>Le bonheur , Conte tiré d'un vieux Ma- nuscrit Ephésien ,</i>	169
<i>L'Age d'or ,</i>	178
<i>Le Peintre , Apologue ,</i>	180
+ <i>Diologue entre un Capitaine d'une Jonque Japonoise & une femme In- dienne ,</i>	181
+ <i>Les trois Souhairs , Conte moral ,</i>	191
<i>Le Matin , Idylle ,</i>	230
+ <i>Soi & les autres , Conte ,</i>	235 135
<i>Le Chameau & le Bossu , Apologue ,</i>	255
+ <i>L'Assemblée de Cythère ,</i>	256

Fin de la Table.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The
University
Date**

--	--	--

